° ANNEE 25 MAI 1939

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII°

Sommaire

25 MAI 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

L'INDE RELIGIEUSE

LES LETTRES ET LES ARTS

LXIV — N° 1 25 Mai 1939

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

RISTIANUS. *Pour ne pas perdre nos raisons de vivre.*

MESNARD, esseur à la Faculté Lettres d'Alger. *L'humanisme chrétien.*

Ce rapport, présenté aux Journées Universitaires de Grenoble le 12 avril, fut comme une réponse à l'angoisse de cette semaine pascale ; et Pierre Mesnard le souligne avec raison au début et à la fin de son exposé. Dans le drame de ce temps, c'est toute notre conception de l'homme qui se trouve engagée. La nôtre nous a été révélée par le Christ. Mais cette fin toute surnaturelle, que sa grâce nous a rendue accessible, n'est cependant que l'achèvement total, la perfection dernière de cette nature humaine, qui cherche si douloureusement sa voie. Combien il était important, pour les maîtres de nos universités, de nos lycées et de nos écoles, d'en prendre, en ces journées, nettement conscience.

VIARD, O. P. *Le Congrès d'Alger.*

Tandis qu'André Sidobre en dit plus loin les résonances politiques, un religieux d'Alger en expose ici l'importance religieuse.

MADAULE. *Etienne Bâton.*

K. W. *Tobie*

DOCUMENTS

La J.A.C. et le monde rural (suite).

TERRES EN FRICHE. MAISONS EN RUINES.

PROFESSIONS RURALES PAIENT-ELLES? par Émile Coupet.

LES RÉCENTES LOIS SOCIALES ET LE PROBLÈME RURAL, par Jean Terpend.

DUPLOYÉ, O P. *Pour une technique des fêtes catholiques.*

discussion et qui prennent ainsi une créance sur la nati
Il est sur les rivages de l'Empire français des hommes q
pour ne pas être complices des desseins de division, acc
tent de faire taire des ressentiments souvent légitimes
de revendiquer les droits dont nous leur avons enseigné
valeur, et eux aussi ils auront montré qu'ils sont dignes
plus de liberté. Si nous sommes forcés de remettre la sc
tion en de certains problèmes de justice, cette nécessaire
tente doit fortifier dans nos cœurs la sainte impatience
la justice.

Non seulement l'esprit chrétien veillera à ce que nous
renoncions pas à un avenir de chrétienté que l'épre
même mûrit, mais il sauve nos vertus de vigilance et
force des tentations qui les dégraderaient. De l'advers
nous ne ferons pas un ennemi; nous ne haïrons jamais
nous sommes forcés d'affronter l'horreur de la guerre, n
ne promettrons pas aux vaincus de paix cruelle et de
sans pitié; de notre cause nous ne ferons jamais un Is
et une croisade manichéenne. Ainsi, à travers les viciss
des d'un temps obscur, nous garderons en nos cœurs
niversalité de la charité. Ainsi la France gardera, grâc
ceux d'entre nous qui resteront fidèles à toute leur foi
visage que nous aimons.

Et peut-être par la présence de la charité dans l'âme
quelques saints inconnus, le plateau de la tragique bala
où sont pesés nos destins s'inclinera-t-il dans le sens d
paix créatrice et féconde. L'Ange invisible aura passé,
se moque des prudents et change les cœurs.

CHRISTIANUS.

L'Humanisme chrétien [1]

Parmi les encouragements habituels qui nous sont
nus stimuler, nous avons perçu cette année quelques
hos attristants qui nous poussent en premier lieu non
ıne apologie personnelle mais à un plaidoyer en nom
llectif. Certains de nos collègues, obsédés par les difficul-
s de l'heure, nous ont fait part de leur indifférence abso-
e à l'égard des Journées de Grenoble et d'un sujet
taché à leurs yeux du vice de byzantinisme : « Ah, si
ous saviez — écrit l'un d'eux — ce que je m'en moque,
l'Humanisme chrétien, quand je vois ceux qui s'en
clament privés de leur gagne-pain ou de leur liberté ! »
cri, où nous respectons une douleur sincère, nous ne
urions pourtant en accepter le reproche. Vieux mili-
nts des syndicats et de l'Union nationale, nous avons
ujours défendu, où et quand il le fallait, la profession,
onneur et la liberté de ses membres. Mais notre tâche
estd'un ordre différent : l'homme ne vit pas seulement
pain, mais de toute parole qui lui vient au nom du
igneur. C'est cette lumière commune que nous venons
ercher ici dans l'étude et la charité. Et si vous accueil-
à cette place l'institutrice qui défend avec sa fidélité
ontagnarde une liberté toujours reconquise — le pro-
sseur qui maintient dans le tumulte de Paris le recueil-

1. Principaux passages d'un rapport présenté aux Journées Uni-
rsitaires de Grenoble, le 12 avril 1939.

lement de l'esprit et la force de la prière — et celui
révèle à nos amis du Nord le véritable aspect de
France chrétienne, ce n'est pas là un pur hasard. Croy
vous donc qu'ils soient venus ici — croyez-vous donc q
j'aie laissé dans l'incertitude présente ma femme, m
enfants, mes camarades de combat, pour le plaisir de pre
dre part à un vain tournoi d'éloquence, à quelque discu
sion académique? Ne sentez-vous donc pas, avec nous
comme nous, que nous allons peser ensemble toutes n
raisons de vivre ? Que si personne n'ose encore nous co
tester en face notre droit d'enseignant chrétien, c'est q
l'humanisme intégral n'a de meilleur représentant q
cette Davidée perdue dans son hameau — que si l'affo
ment d'une société en déroute n'a pas gagné encore l
pavés de la capitale, c'est qu'ils sont encore quelqu
uns à renouer là-bas, sur la montagne Sainte-Genevièv
la tradition de Pascal et de saint Thomas, d'Erasme
d'Ozanam — que si enfin nous avons pu garder intact
travers les récents cataclysmes notre foi envers la patr
défendre son rayonnement sur des points menacés
même lui conquérir, par notre chair, par notre esprit, l
enfants nouveaux qui se groupent autour d'elle... c'e
dans la mesure même où nous avons su montrer à l'E
rope inquiète ou à l'Afrique attentive, le visage d'u
France fidèle à sa mission fondamentale, gardienne tr
ditionnelle ou plutôt missionnaire de cet humanism
chrétien.

S'il en est ainsi, mes chers camarades, si la question q
nous débattons aujourd'hui a vraiment valeur vitale, peu
être l'aurons-nous déjà abordée par des chemins diff
rents. Mais nous espérons bien, en poursuivant son ex
men dans un effort vraiment chrétien, dégager des vé
tés qui nous soient communes à tous et dont nous pr
mettons d'étendre le bienfait jusqu'aux croyants futu

s prochaines journées. Remercions donc et de tout cœur ux dont l'attitude nous force à prendre le problème au ıd, et à jeter par-dessus bord les tableaux surannés que n désigne si souvent du terme : « humanisme chré- n ». C'est M. le curé d'Estagnac qui, après avoir chanté pres avec sa vélocité coutumière et semé les trois votes qui le guettaient à la sortie, oublie pour un instant, relisant son Horace, dans le doux bourdonnement ın après-midi d'été, les intrigues des dames d'œuvre les difficultés de son budget. C'est aussi cet amateur ımes qui polit à l'adresse d'une pieuse admiratrice telle rrespondance destinée à révéler l'étendue de son génie. est enfin le critique aigu dont l'aimable érudition urchasse dans le champ immense de la littérature spi- uelle les expressions charmantes ou délicates au détri- ent de la doctrine.

Eh bien, mes chers amis, le temps de ces images est désor- ais passé. Sans médire des humanités, dont on nous mon- era bientôt les vertus nécessaires et toujours opérantes, nous faut les replacer premièrement à leur véritable ng : elles ne sont qu'un moyen en vue d'une fin plus ute, qu'elles ont parfois méconnue ou même oubliée route. Erasme, qui s'y connaissait, fouaillait, au cœur ême de la Renaissance, ces « Cicéroniens » du Tibre ou la Seine qui oubliaient dans un grand bruit de papier issé les angoisses de leur époque et le soin de leur cons- ence. Il eût applaudi des deux mains ce trait d'une parois- nne : « A l'état pur — nous écrit-on — l'humaniste un intellectuel raffiné qui préfère ne voir de la réalité e ce que les très vieux livres ou même les manuscrits en révèlent. Ses contemporains n'ont auprès de Nau- aa ou de Cicéron qu'une existence fort précaire et leur rt l'intéresse peu. C'est à peine d'ailleurs si lui-même a e vie propre... Quand il déménage c'est sa femme qui

donne les ordres. Lui vit par procuration et file la lai
avec Pénélope. »

Mais si nous reconnaissons sans peine en ce tablea brillante caricature d'un *humaniste* à la Sylvestre Bonna personne dans nos générations n'y reconnaîtra d'HUM NISME. Et c'est là un fait curieux que cette oppositi présente entre les deux termes d'humaniste et d'hun nisme. Le premier mot fixé depuis la Renaissance da le sens d'aimable érudit, le second, tout récent, désign une doctrine, une conception du monde, encore imp cise et vague, *mais où les valeurs humaines serai mises au premier plan.* Et c'est en vain que le parrain second terme, malgré sa barbiche grise et son autor académique, essaya de le raccrocher à son glorieux an cédent. Humanisme, à peine introduit dans la lang française, échappe aux bras de M. de Nolhac pour jeter dans ceux de Guéhenno, puis dans beaucoup d' tres, de plus en plus vigoureux, de moins en moins reco mandables : et l'on entend parler tour à tour d'hur nisme scientifique, d'humanisme technique, d'humanis prolétarien, voire, et sans que nos cœurs blasés en soi autrement surpris, d'humanisme marxiste. « Nous so mes, en un mot, les héritiers de tous les humanistes, tous ceux qui ont eu le culte et le respect de l'homi de tous ceux qui ont lutté pour défendre l'homme[2] ». mots tout à fait récents de M. Duclos, pâtissier de état et vice-président de la Chambre des députés, su sent à vous montrer que les communistes français pr nent part active au débat Ce débat vous en trouverez principales pièces dans l'enquête de M. Arbousse-Bast (*Foi et vie, revue protestante,* 1930) et dans celle du P. Cl mot (*L'Humanisme et l'humain*, Spes, 1934). Et vous

2. Jacques Duclos, *Les droits de l'intelligence*, p. 16.

us étonnerez pas, mes chers amis, de voir que dès le emier coup nous y étions engagés avec force. Car derrière conflits de mots que certains tiennent pour dérisoires, sont des philosophies qui s'affrontent. Si notre vocalaire actuel est aussi riche que flottant, c'est que chae idée maîtresse est intégrée dans vingt doctrines. Chaie lutte de son mieux pour imposer à l'opinion son ception de la personne, de l'esprit, ou de la commuité. Il ne saurait nous être indifférent de voir le siècle ampiller sur l'un de ces points essentiels une doctrine stile à notre foi et capable de retarder le progrès de sprit humain. C'est pourquoi nous allons essayer de re et de penser ensemble un humanisme chrétien, une nception chrétienne de l'humanisme : et non pas, vous vez compris, une conception étriquée, restreinte aux nensions et à la tiédeur manifeste d'une chrétienté done, mais une conception ouverte à tous nos frères, vala-, comme disait Descartes, même pour les Turcs, et qui nne aux infidèles le désir de nous tendre la main dans e même ascension vers la charité du Fils et vers la mière du Père[3].

*
* *

On a donné de l'humanisme bien des définitions divers. Pour nous installer d'un coup au cœur même de la estion sans préjuger de solution, je choisirai la plus nple. J'appelle humanisme *toute conception théorique, te attitude pratique qui affirment la valeur exceptionnelle*

. Cette conception, nous l'avions exprimée dès 1930 (enquête de *et Vie*) par le terme *d'humanisme intégral*, que nous étions le il à employer alors. L'expression a fait fortune : malgré l'effort nos adversaires pour la retourner contre nous (cf. Marcel Déat, 2), elle a été fixée dans le sens catholique par le beau livre de ques Maritain *Humanisme intégral* (éd. Montaigne, 1936).

de l'homme, et plus particulièrement la culture qui p
mettra de porter à leur perfection toutes les possibili
de la personne humaine et de la société humaine. P
tout où nous rencontrons ce souci et cet amour de l'h
maine condition, nous pourrons parler de l'humanism
Pour conquérir un sort meilleur, l'humanité a forcém
trouvé appui dans la conscience de sa tâche, la haute id
qu'elle a de son destin ; c'est à cet effort fondamental q
nous voulons reporter l'idée même d'humanisme. Qu'il
été par moments trop prudent ou trop ambitieux, c
ne saurait étonner : les défauts de notre nature mêlé
ses qualités, nous les retrouvons aussi bien dans la gen
de l'espèce que dans l'essor de ses individus : « Or com
un homme ne devient pas habile tout d'un coup mais p
à peu et avec l'âge — c'est saint Augustin qui parle
il en est de même du genre humain en ce qui concer
le peuple de Dieu. Sa connaissance s'est accrue par
succession des temps comme par la suite de plusie
âges », modifiant du même coup — c'est votre rapp
teur qui parle — ses idées les plus essentielles, mais
les mûrissant plutôt qu'en les essartant. Entre Prota
ras, qui voit en l'homme la mesure de toutes choses,
saint François de Sales qui déclare : « Je suis tant hom
que rien plus », il n'y a pas opposition, ni même ce renv
sement total si cher à l'apologétique ; mais l'insertion
Jésus-Christ donne son sens à tout l'effort, l'éclaire et
rectifie. Suivons, si vous le voulez bien, mes chers ca
rades, les principaux moments de ce grand drame, réd
pour la circonstance à ses deux actes principaux : l'é
sion dans le monde grec d'un humanisme authentiq
encore que balbutiant — l'épanouissement progressif d'
humanisme intégral au sein de la pensée chrétienne.

Lorsqu'on parle de l'humanisme antique il convi
drait peut-être, quoique la séparation ne soit naturel

nent pas absolue, de distinguer celui des philosophes et elui de la cité. Le fondement de l'humanisme, mais ussi son plus humble aspect, c'est cet esprit municipal oucieux de policer les générations futures, de former les eunes gens aux qualités vraiment humaines requises par a cité. L'humanisme c'est déjà la bonne éducation, capa-le de former ce qu'on appellera plus tard l'honnête omme ou le gentleman, et ce qu'Athènes dénomme 'une façon plus poétique *Kaloskagathos*. Isocrate y déga-eait trois vertus fondamentales qui constituent l'homme arfait : la prudence, la modestie, la piété.

Il ne faudrait pas, si l'on veut bien concevoir cet huma-isme antique, séparer ces trois vertus qui se condition-ent mutuellement. La prudence doit tenir la main aux assions, mais parmi celles-ci aucune qui l'emporte en ravité sur l'esprit de démesure, que combat la modestie. l importe donc de bien se persuader des limites de notre ature : connais-toi toi-même, connais surtout que tu es iférieur aux dieux, et pour mieux t'en pénétrer prati-ue la piété qui te rappelle au sentiment de tes devoirs nvers les immortels, mais du même coup envers tes oncitoyens. Précisons bien par un texte important les apports respectifs du divin, du civique et du personnel : En premier lieu, dit la règle 13, respecte la religion, on seulement en offrant des sacrifices, mais en demeu-ant fidèle aux serments : l'un est le témoignage de l'heu-eux état de ta fortune, l'autre de la pureté de tes senti-ients. Honore toujours la puissance divine et surtout is-le en t'unissant à tes concitoyens : tu donneras ainsi impression que tu accomplis ton devoir envers les dieux t que tu observes en même temps les lois de ta patrie. »

On comprend devant les limites de cette conception ose où les aspirations de l'homme débordent de si peu cadre de la vie municipale, la réaction des philoso-

phes[4]. D'une façon générale elle correspond toujours une prise de conscience, à un approfondissement d- règles que nous venons d'énumérer.

Avec Platon et Aristote, l'humanisme ne vise plus assurer seulement l'équilibre des valeurs reçues, mais justifier leur usage en prouvant leur caractère intelligi L'exercice de la raison déborde à chaque instant le déc municipal pour conquérir par analyse ou par progrès di lectique les objets métaphysiques offerts à la contempl tion. Cet effort vers l'être caché épure du même coup l notions d'homme et de Dieu. A l'idée suprême du Bie à ce *Soleil des Esprits* qui monte à l'horizon moral, co respond pour l'homme un nouvel idéal où le sage cruc fié peut être préféré à l'injuste triomphant. Et tandis q les platoniciens aboutissent de ce côté à une ébauche contemplation mystique, Aristote et son école déblaie la voie d'une analyse rationnelle où l'homme cherche retrouver dans l'univers qui l'entoure les traces d'u activité analogue à la sienne.

Ce que nous avons dit de l'humanisme antique no permet de concevoir quelle peut être la position exac du christianisme à son sujet. Nombre de penseurs conte porains feignent de croire à une opposition irréducti entre cette pensée antique dont ils accepteraient l'hé tage et l'orthodoxie chrétienne, intransigeante et nég tive. C'est ce que proclame Ramon Fernandez quand s'écrie au congrès Guillaume Budé, à Nîmes, : « L'hum nisme se présente comme un idéal supérieur à celui q

4. Nous laissons de côté le problème de l'invasion mystique, t difficile à résoudre en un temps si court, et renvoyons aux ouvra des professeurs Gernet et Boulanger, des RR. PP. Lagrange et F tugière. Philosophies et mystères paraissent procéder d'ailleurs, b que par des voies souvent opposées, d'une réaction commune con la religion officielle.

opose le dogmatisme... Cet idéal consiste à se refuser
mement à toute explication de l'homme transcendante
'homme. » Au 48e congrès national de la Ligue de
Enseignement, Marcel Déat précise que l'humanisme
confond avec l'idéal laïque, et le congrès adopte la
solution suivante : « Tout ce qui précède indique assez
e la morale laïque évolue sur le seul plan humain,
'elle se refuse à justifier ses valeurs par une réfé-
nce à quelque absolu que ce soit, à n'assigner à l'acti-
é aucune fin transcendante, qu'elle ne suspend l'ac-
n à aucune obligation ou sanction mystérieuse, et c'est
tte attitude même qui fait tout le prix et toute la gran-
ur de l'idéal laïque. Aussi cet humanisme intégral
vre-t-il sur l'avenir des perspectives illimitées[5]. » On
it avec quelle habileté certains ne craignent pas de laï-
er même les productions les plus marquantes de l'an-
uité classique et de confondre l'appel exaltant de la
ouette antique avec le cri plus aigre du pivert.

Mais il nous apparaîtra plus étonnant de voir un catho-
ue indiscutable en arriver à de semblables conclusions.
est pourtant le cas de Ch. Bellanger[6] lorsqu'il écrit :
Le christianisme étant ce qu'il est, tourné vers Dieu
mme vers l'unique principe et l'unique fin, et l'huma-
sme demeurant cette conception de l'ordre universel
l'homme est supérieur à tout le reste et constitue sa
opre fin, ce sera alors une impossibilité de penser à un
manisme chrétien égale à celle de concevoir un cercle
nt le centre serait placé hors de la circonférence. »

Nous ne saurions tout d'abord, mes chers amis, concé-
r à ces théories leur idée de l'humanisme ancien. Il

. Textes cités par Charmot, *op. cit.*, p. 84.
. *Des mots d'*HUMANISME CHRÉTIEN, réponse à l'enquête de la revue
anges et recherches, 15 janvier 1938.

est, nous vous l'avons montré, beaucoup moins clos q
ne le prétend : on a vu qu'il tendait de lui-même.
les plus grands philosophes, à la recherche des va
suprêmes requises par l'esprit et par la vie de l'hom
Platon et Aristote seraient certainement notés de
matisme par nos Aristarques modernes. Mais l'hu
nisme antique n'a pas su s'annexer définitivement
valeurs, les installer une fois pour toutes au cœur d
personne humaine et se nourrir de leur vertu. S
Augustin, dont un livre récent du P. Wang Tch
Tché vient de préciser opportunément la doctrine[7],
Augustin apprécie avec équité les limites de la phil
phie profane, quand, après avoir reconnu son effort
la vérité, il n'en conclut pas moins qu' « elle ne do
pas la voie universelle de la délivrance de l'âme »
Cité de Dieu, Première partie, l. X. ch. xxxii).

Aussi la plupart des Pères ont-ils cherché dans l'
manisme gréco-latin plutôt une préparation loint
qu'une attitude déjà chrétienne : mais ils sont loin d
rejeter comme inutile ou dangereux. Clément d'Alex
drie pousse très avant dans le sens d'une utilité positi
« La philosophie, dit-il, comporte la recherche de la vé
et de la nature des êtres... elle prépare au repos dan
Christ, elle éveille l'intelligence et lui donne la péné
tion » (*Stromates*, I. v, 32, 4). La note moyenne est d
née par saint Basile dans son épître *Aux jeunes gens*
la manière de tirer profit des lettres helléniques, où il c

7. Quel plus bel exemple d'humanisme chrétien que ce j
théologien chinois, membre d'un ordre espagnol, étudiant dan
français aussi savoureux que profond et adaptant aux temps
veaux les œuvres latines du plus grand docteur africain! On
par ce seul exemple tout ce que la notion d'humanisme gagn
compréhension et en extension dans le catholicisme rom
Cf. S. Wang Tchéang Tché, S. J., *Saint Augustin et les vertus*
Païens, Beauchesne 1938.

are la préparation humaniste du chrétien à l'assouplis-ement sportif du futur soldat : ceux qui se seront for-iés au métier des armes par la gymnastique et la danse, au jour du combat recueillent le fruit de leur jeux » éd. Boulanger, les Belles-Lettres, Paris 1935, ch. II, 25-o). C'est pour avoir pris aux païens et surtout aux plato-iciens non seulement leur beau langage mais leur qua-tés morales (cf. *ibidem*, ch. VII et IX) que les Pères du Ve siècle connurent les grandes victoires où brillent les iint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augus-n, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de azianze et saint Jean Chrysostome. Notez cependant que s écoles païennes passaient alors pour dangereuses pour la octrine et les mœurs, et qu'un édit de Julien interdisait éjà aux « *maîtres galiléens* » l'accès de l'enseignement ublic. Ne nous laissons donc pas prendre aux pièges de eux qui veulent nous ravir l'humanisme pour nous trai-er à nouveau, comme au IIIe siècle de notre ère, d'in-ultes et d'illettrés, mais tâchons plutôt d'imiter cette rande floraison qui sut par son talent ouvrir à la foi hrétienne tout l'univers de la pensée.

Je n'aurai point, mes chers amis, l'audace de me emander avec vous et devant vous si le Christ fut ou non umaniste : certains de mes correspondants l'ont pour-int fait, avec une délicatesse qui défie le discours public. Iais il est certain qu'Il fut homme et que le christianisme esplendit tout entier d'une nouvelle idée de l'homme rocédant de l'Incarnation. A cet égard, et à une profon-eur inconnue jusqu'à lui, le christianisme est huma-isme. Et s'il nous faut prendre garde à la difficulté réelle oulevée tout à l'heure par M. Bellanger, nous pense-ons plutôt que seuls verront une contradiction dans l'ex-ression d' « humanisme chrétien » ceux qui oublient ue par sa nature même l'homme est en attente de Dieu,

et que le christianisme en l'élevant jusqu'à la vie théo
gale, loin de méconnaître la nature humaine, l'achève.

Notons d'abord que notre religion s'oppose, par la r
lité même de Jésus-Christ, à toute séparation radicale ent
le point de vue de Dieu et le point de vue de l'homme :
qui la différencie étrangement des deux autres grand
religions monothéistes, du judaïsme moderne et surto
de l'Islam. On ne saurait, à notre avis, insister trop fort
ment sur l'importance exceptionnelle de l'homme da
la religion chrétienne. C'est pour réparer une fau
humaine que le Verbe divin s'est posé sur la terre. Po
parler aux hommes il a revêtu la nature humaine, n
comme un individu quelconque, mais comme le rep
sentant, le chef et l'archétype de toute l'espèce humain
ne s'est-il pas nommé lui-même le Fils de l'homme ? S
message destiné à sauver l'humanité en donnant à ch
cun de nous la grâce nécessaire, n'a-t-il pas mis au pr
mier plan le respect, la grandeur de l'homme ? Penson
cette loi essentielle de la charité, à ce second command
ment, identique au premier, qui met sur le même pl
l'amour de Dieu et l'amour du prochain, qui nous fa
voir autant de Christ dans les plus pauvres d'ent
nous.

Enfin l'économie de la révélation chrétienne où
poursuit, mystérieuse, la Providence du Très-Hau
n'est-elle pas tout entière une économie humaine :
fait, aussi invraisemblable et scandaleux qu'il soit po
un Voltaire, d'une apparition en un hameau perdu
globe, d'un enseignement progressif dans la bouc
même du Christ, d'une croissance de l'Église dans
temps et par le temps, où les vertus apostoliques mes
rent les avances divines. Oui certes, notre religion vi
au ciel, mais elle est de l'homme et pour l'homme. Et
reproche d'Alain qui la dit à notre mesure nous semb

ıtrement scabreux que l'argument laïque visant à la annir de l'horizon humain.

La réponse à la difficulté qui nous occupe, le *la* fonda-ental en la matière, nous le trouverions encore dans la *ité de Dieu*, quand saint Augustin définit le christia-isme comme le seul humanisme possible, le seul huma-isme complet. « *C'est cette voie*, dit-il, *qui purifie homme entier*, *et qui le dispose en toutes ses parties à evenir immortel*, *de mortel qu'il est maintenant* » (l. X, ı. XXXII).

Et en effet nous retrouverions sur ce plan non seule-ent le but et les accents de la méditation platoni-enne, mais la réalisation à une profondeur dépassant ute espérance des préceptes plus modestes de l'huma-sme municipal. Dans la Cité de Dieu il n'est pas ıpossible de retrouver singulièrement agrandi l'idéal de cité grecque. *La modestie* y est plus nette, car ıomme désormais se connaît comme pécheur : il sait le ids infini de ses fautes et la nécessaire collaboration du rps mystique tout entier pour en effacer les effets. *La udence* y est à la fois plus forte et moins timorée : le rétien sait, en effet, que pour la bonté de Dieu le ché n'est le plus souvent qu'une occasion de grâces lutaires. Jésus ne s'est-il pas fait lui-même péché pour us attirer à Dieu ? Là où la grâce coule abondamment vie peut en outre réclamer ses droits naturels. Le sage tique étouffait ses passions, le chrétien les utilise. omparez sur un fonds semblable l'abstention des oïciens et la générosité cartésienne !) Enfin les maladies les souffrances à qui la sagesse antique se bornait à fuser toute réalité véritable, peuvent entrer elles aussi ns le plan d'une prudence sanctifiée : le chrétien peut s offrir, non à la divinité aveugle de la tragédie anti-ıe, mais à ce Dieu souffrant pressenti par les mystères

et dont la Passion même apporte le salut aux homm
Que dirions-nous de *la piété*? Non seulement le cu
s'humanise, quand il devient ce sacrifice en esprit et
vérité où communient tous les fidèles, mais la litur
chrétienne efface la plus noble pompe antique. Le dr
sacré qui se joue dans nos églises par la parole et par
geste replace l'homme sous le regard de Dieu, au sein
la création tout entière dont les divers éléments conc
rent à sa réalisation. « O Dieu, qui créas merveilleuseme
la dignité de la substance humaine et qui la réformas p
une plus grande merveille, accorde-nous par le mystè
de cette eau et ce vin unis d'avoir part à la divinité
Celui qui a daigné s'unir à notre humanité, Jésus-Chri
votre Fils, Notre-Seigneur... » (*Prière de l'offertoi*
« Qu'est-ce que l'humanisme chrétien? » interroge
Foi et Vie. Et Jacques Maritain ripostait par ces simp
mots : « Demandez la réponse à la cathédrale de Ch
tres ! » Qu'on le prenne comme on voudra, par le *Cr*
ou par les rites, par l'Évangile ou la morale, par la co
templation ou par l'action, le christianisme nous ramè
toujours à cette position fondamentale d'un *humanis*
intégral qui résume la création pour la réabsorber da
son principe. Mais, plus heureux que les sages antiqu
nous possédons la pierre d'angle sur quoi repose l'équ
bre : « Tout est à vous — nous dit saint Paul — vous
Christ, et le Christ à Dieu. »

Du point de vue central où nous nous sommes plac
il est certain que le reproche de *dogmatisme*, au sens
l'entendaient nos adversaires, devient ridicule[8]. L'inco
préhension de la véritable *transcendance*, nous y av

8. A y regarder de près, nous leur répondrions avec le P. Ch
mot que ce quasi-dogmatisme est bien connu des théologiens,
le condamnent sous le nom moins avantageux mais plus précis
présomption d'esprit (cf. saint Thomas, IIa IIae, qu. 130, art. 1).

ondu en nous vantant de cette greffe sur la réalité du
ès-Haut opérée par l'Homme-Dieu. Il resterait à liqui-
r l'irritante question du *pessimisme* où l'attaque de nos
nemis rencontre l'appui d'une longue tradition chré-
nne qui va du manichéisme au luthéranisme et au
isénisme et qui, tout en s'exprimant surtout dans des
rits hérétiques, n'en a pas moins influencé souvent le
npérament spirituel d'écrivains fort orthodoxes. Ce
ssimisme dangereux est généralement le fruit d'un
étisme intempérant ou d'une mystique abusive qui
rd de vue les règles normales de la condition chré-
nne. Il se reconnaît à un certain mépris de la nature
général et de l'intelligence en particulier. *L'Imitation
Jésus-Christ*, qui contient tant de vues sublimes et de
éceptes excellents, ne semble pas à cet égard d'un ton
s pertinent ni d'une doctrine sûre : on sent déjà poin-
e en elle ce fâcheux nominalisme et ce déséquilibre
ctrinal qui vont entraîner la ruine de la grande scolas-
ue et l'explosion dans la Réforme d'un mysticisme
oridé. Les chapitres XLIII et LVIII du livre III, si on les
avec sang-froid, comportent la condamnation de toute
ologie authentique ; le chapitre LI pousse à un mépris
l'activité qui s'accorde mal avec l'esprit de charité et
conquête missionnaire ; enfin le chapitre LIV, *Des
ers mouvements de la nature et de la grâce*, arrive à des
positions visiblement hétérodoxes, celles-là mêmes qui
nnent heurter de front la notion d'humanisme chré-
n : l'ascétisme au lieu d'y rester moyen tend à y deve-
l'unique fin du christianisme. La nature n'est plus un
rument que la providence divine a créé pour notre
it, mais un principe absolument mauvais, à qui nous
ons livrer une guerre sans merci : « Plus donc la
ure est affaiblie et vaincue, plus la grâce se répand
c abondance. » On aimerait que toutes les éditions

catholiques de ce livre si répandu portent ici une r
rectificative et renvoient leur lecteur à la parabol
instructive de l'ivraie et du bon grain. Nous en po
dons maintenant, n'est-il pas vrai, mes chers amis,
commentaire suffisant pour nous donner une meill
connaissance de *la condition humaine*. Nous savons ég
ment qu'il y a plus d'une maison dans la demeure
Père, mais que l'imitation la plus parfaite de Jésus-Ch
c'est la prédication apostolique qui n'a jamais pu méc
naître les dons de la nature humaine.

Comme on comprend devant les imperfections ma
festes d'un ouvrage aussi célèbre, devant les th
outrancières qui attristèrent le paysage religieux
XVI[e] et XVII[e] siècles, la sagesse du magistère qui r
conseille fortement de rouvrir notre saint Thomas.
certes, M. Gilson a bien raison de parler de Renaiss
devant cette activité formidable qui secoue l'unive
de Paris tout au long du XIII[e] siècle et reconquie
travers la crise averroïste, l'équilibre de la pensée c
tienne. Mais cette renaissance s'ordonne à son doct
l'un des hommes les plus complets qu'ait produit
chrétienté (Le récent portrait qu'en trace le P. Serr
montre d'ailleurs à merveille comment tout grand d
nicain contient un franciscain qui s'ignore). Le rés
de cet humanisme vécu c'est la doctrine harmonieu
laquelle nous renvoient la plupart des auteurs récent
en particulier le P. Deman. Elle appartient presque e
rement au traité *De gratia*[10] : c'est la doctrine mêm
saint Thomas sur les rapports de la nature et de la g
que traduit l'expression d'HUMANISME CHRÉTIEN

9. *Saint Thomas d'Aquin* par le P. A. Z. Serrand, collection «
des âmes dominicaines », Lyon 1939 (104, rue Bugeaud).

10. On en trouve une excellente traduction avec commentaire
l'édition de *la Revue des Jeunes*, Desclée éditeur.

ubstantif (ce qui scandalise certains) est tiré de l'homme, arce que, nous dit saint Thomas, « c'est l'essence de âme humaine qui est le sujet de la grâce ». Il y a là, pour insi dire, un couronnement surnaturel qui s'adapte nystérieusement mais harmonieusement à la réalité la lus parfaite que renferme notre univers. « C'est parce u'elle fait partie de l'espèce des natures intellectuelles u raisonnables que l'âme est le sujet de la grâce. » [a IIae, qu. 110, art. 4, solut. ad 3). Et le grand théologien a jusqu'à nous montrer comment l'invasion de la grâce especte la structure de l'esprit humain en descendant de raison jusqu'à la volonté charnelle (qu. 109, art. 8). Dès ors que cet hôte céleste ne se sentira pas étranger chez ous, les vertus théologales pourront pénétrer et surélever nos simples vertus naturelles : l'homme connaîtra le ort de tous ces minerais précieux que la flamme réductice rend à leur nature pure, et qui ne sont jamais utant eux-mêmes que dans le rayonnement de leur ouvelle incandescence[11] (cf. qu. 112, art. 1, conclusion).

11. « La grâce, disent les théologiens, est un accident dont l'âme t le sujet. Plus noble que l'âme humaine, infiniment élevée auessus de la nature de l'homme, elle a cependant dans l'homme un ode d'être inférieur à celui de l'âme : elle inhère, elle ne subsiste is. L'homme soutient la grâce, comme toute substance sa qualité. t des actions où la grâce va se traduire, il est le sujet. Doctrine ui a pu surprendre ou indigner des esprits tout imbus de la supéorité de la grâce. Luther y a vu l'un des indices capitaux de cette olastique dégénérée à laquelle allaient ses invectives. C'était ne is comprendre, outre les nécessités métaphysiques ici engagées, ommage ainsi rendu à la grâce : *car si elle est dans l'homme accint, ce n'est pas que l'accident soit son mode d'être naturel*, mais i'elle est dans l'homme comme participation d'une réalité si proement divine qu'elle ne peut, en dehors de Dieu, se retrouver ibstantiellement. On marque l'exaltation incroyable de l'homme iand on dénonce chez lui un accident de cette sorte. Mais on cepte alors qu'il conserve ses privilèges de substance.
L'achèvement de la grâce est *la vie éternelle*. L'un des efforts les us émouvants et les plus authentiques de la théologie a été de

Et il n'y a pas à craindre que cette purification divi
nous fasse méconnaître la nécessité de l'ascèse ni la co
dition de notre nature déchue. Dire que la collaborat
de la grâce est requise c'est dire justement que l'hom
ne saurait se réaliser tout seul : mais cette réalisat
avec le concours divin n'en reste pas moins à faire da
la ligne de sa nature : *gratia non tollit naturam, sed pe
fecit.*

Opération qui n'ira pas sans peine et sans effort : si
sagesse tout humaine ne s'obtenait déjà point sans lut
et sans exercice, que ne réclamera pas l'apprentissage
la sainteté? Et c'est ici que nous retrouverons la cro
comme symbole et signe de notre vocation divine : p
d'ascension spirituelle qui ne soit un chemin de croix,
l'acceptation de l'épreuve ne réponde chez nous aux gr
ces issues du Calvaire. Mais là aussi il ne faut point no
laisser prendre à telle imagerie sensible qui a souve
faussé la dévotion des masses. La croix n'est point
signe d'abandon, une école de pessimisme, mais le ga
de notre salut : « *Salut, ô croix, notre unique espérance*
chante la liturgie pascale « La croix est un arbre de
où la mort a trouvé sa défaite. Le christianisme présen
dans la Croix la crucifixion des vices ; dans la mort que
péché a engendrée, il nous montre la Rédemption. »
mort du Fils de l'homme nous rend à notre vrai desti

signaler en cette fin toute surnaturelle la béatitude accomplie
l'homme même, où sa nature, la nature humaine, objet de connaissa
au philosophe, trouve sa perfection dernière. Non une béatitude étr
gère quoique admirable, mais la béatitude humaine par exc
lence. » Nous avons tenu à citer dans son entier ce texte admira
du P. Deman, O. P. (paru dans la revue *Échanges et Recherch*
15 février 1938, p. 248) non seulement parce qu'il rend un com
exact dans un langage élégant de la doctrine thomiste, mais pa
qu'il nous permettra de résoudre pratiquement mille difficul
tirées des textes littéraires, et en particulier des *Provinciales.*

notre vocation authentique. Comme le dit si bien le
.Charmot, « la Croix, en nous sauvant, nous huma-
se[12]. »

∴

Cet idéal essentiel à l'Église n'a pu, d'après cette loi
: croissance que nous signalions à l'instant, prendre
rps que par paliers dans la conscience des fidèles.

De cette magnifique histoire ne retenons ici que la
us récente étape, celle qu'inaugura l'œuvre de saint
ançois de Sales. *L'Introduction à la vie dévote*, qui nous
mble et de beaucoup le plus grand livre chrétien écrit
ıns les temps modernes, réalise un coup de maître en
ous exposant à la fois l'unité et la diversité de l'ascen-
on spirituelle. C'est qu'il s'agit pour son auteur d'un
fice « convenable à toutes sortes de vocations et de pro-
ssions ».

La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme,
r l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille,
r la mariée; et non seulement cela, mais il faut accommoder la
atique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de
aque particulier. Je vous prie, Philothée, serait-il à propos que
vêque voulût être solitaire comme les Chartreux? Et si les mariés
voulaient rien amasser non plus que les capucins, si l'artisan
it tout le jour à l'église comme le religieux, et le religieux tou-
ırs exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du pro-
ain, comme l'Évêque, cette dévotion ne serait-elle pas ridicule,
églée et insupportable?

La doctrine n'est d'ailleurs pas sans une pointe dirigée
ntre la conception que nous avons nommée médiévale,
contre tel livre, contre tels chapitres qu'avec sa dis-

2. *L'humanisme et l'humain*, op. cit., pp. 105-106.

crétion épiscopale le grand docteur des temps moder
se contente de suggérer sans plus ample précision :

C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dé de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la c des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philotée... la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse peut être exercée en ces vacations là; mais aussi, outre ces t sortes de dévotions, il y en a plusieurs autres, propres à perfect ner ceux qui vivent es états séculiers... Il est même arrivé que sieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est néanmoin désirable pour la perfection, et l'ont conservée parmi la multit qui semble si peu favorable à la perfection (1re partie, ch. III).

A cette extension considérable de l'humanisme ch tien correspond en effet une conduite plus souple remet en honneur les petites vertus de patience, bienveillance, voire de politesse, un peu perdues de par les ascètes intrépides. L'humanisme dévot s'acco pagne de bien des grâces, il laisse aux divertisseme leur rôle utile de détente et va même jusqu'à louer usage discret du calembour. Mais il ne faut pas n attarder à ces positions secondaires : louons plu François de Sales d'avoir rétabli dans ses droits le sac ment de mariage, que les charmes frelatés de l'am courtois et l'éloge excessif du célibat ecclésiasti avaient bien fait déchoir de l'éminente dignité que assignait saint Jean Chrysostome. C'est peut-être d cette doctrine du mariage chrétien que se définissent mieux la méthode et le climat de l'humanisme salési Oh! les images de départ sont bien douces et poétiq d'une poésie presque virgilienne : ce sont les chas embrassements d'Isaac et de Rébecca, les tendres arde de saint Louis. Qui ne suivrait sur ce sentier fleuri saints les plus authentiques? Mais à ces exemples f teurs sont déjà mêlés des avertissements plus austèr les maris doivent supporter leurs femmes, même mala

acariâtres, et celles-ci conserver envers leurs époux tte docilité si nécessaire — quoi que puissent en penser lle de nos correspondantes.

Enfin le fameux chapitre *De l'honnête du lit nuptial*, le us osé, le plus respectueux, le plus pertinent chapitre morale conjugale que théologien ait jamais écrit, met utes choses à leur place. Le plaisir licite de la nature exclut pas la tempérance : celle-ci impose parfois une stinence vraiment héroïque à l'amour des deux époux. leur faudra pour y faire face, une provision peu ordiire de foi chrétienne. Mais s'ils parviennent, comme ils doivent légitimement espérer du secours divin, à réaer toute la force du sacrement, dans la joie comme ns l'épreuve — ils auront non seulement pris part à lan de la création, mais réalisé dans l'intimité de leur lise familiale cette nouvelle alliance dont Paul entrenait les Ephésiens (cf. *Introd. à la vie dévote*, IIIe partie, .XXXVIII et XXXIX, et *Ad Ephes*, V, 25). Le *Traité de l'Aur de Dieu*, qui définit si exactement les rapports de la ture et de la grâce, permettra aux âmes ferventes d'aever en contemplation l'offrande de leur vie dévote. Il a pas chez François de Sales de choix ni de coupure tre l'action et la méditation : son humanisme chrétien ie d'un trait continu les vertus de l'instant présent et goût de l'éternité.

Pour trouver un élargissement analogue, un approfonsement comparable, il nous faut franchir plusieurs cles et en arriver d'un coup d'aile jusqu'à l'action de XI, tout entière consacrée à la louange et à la définin de l'humanisme chrétien. S'il est vrai que le grand ntife dont les encouragements répétés n'ont pas mané aux Journées, avait choisi pour devise : *prière, ion, sacrifice*, il ne faut pas nous étonner qu'il ait été ené, en déroulant son enseignement, à réclamer l'exal-

tation de l'effort humain pour un apostolat intégral montrer aux disciples du Christ tout l'univers empl Dieu comme un immense sacrement. Cette doct splendide pourrait, à notre avis, se résumer en trois p cipes : *Tout l'homme christianisé, toute l'Église a tout l'Univers enseigné.*

a) *Tout l'homme christianisé.* Ah ! certes, ce n'est pa Père commun des fidèles qui a consacré ses veilles et travaux à louer le temps passé et à critiquer le mo moderne. L'archiviste de l'Ambrosienne connaissait t l'histoire humaine pour ne pas goûter la saveur du te présent, pour ne pas espérer les conquêtes du len main :

Remercions, disait-il, la divine Providence, de nous avoir servés pour tant de grandeur de tout progrès humain ; parce malgré tous les abus et tous les défauts, nous apercevons dan résultante le mouvement ascensionnel de l'humanité vers la v et vers le bien, c'est-à-dire vers Dieu.

Ce progrès, il le poursuivait lui-même dans tous attributs de l'homme. C'est la *raison* qu'il baptise rappelant à ses prêtres « le sacrement de la scienc C'est *le corps* dont il convertit les joies les plus sere en occasion de contemplation chrétienne : de là la m tiplication des rites de bénédiction qui s'étend sur t les gestes humains. Et comment pourrions-nous oub ici cette bénédiction des skis écrite de sa propre m le 14 octobre 1931 et que termine cette belle oraison

Seigneur, par l'intercession du bienheureux Bernard, que t élu patron des Alpes et des voyageurs, protège les serviteurs tu vois devant toi : et accorde-leur, tandis qu'ils gravissen cimes, de parvenir à ce sommet qui est le Christ.

Et ce n'est pas seulement l'homme individuel s'agit d'accomplir en le christianisant. Comme l'indi

justement notre ami Légaut dans un livre récent, histoire de notre espèce semble désormais tournée vers ne tâche plus ample, la réalisation de *la communauté umaine.* A cette concentration progressive toutes les ociétés concrètes sont appelées à collaborer. Familles, orporations, classes, partis, nations, tout cela doit conerger vers une synthèse plus vaste, véritable corps umain dont l'Église est destinée à entretenir l'esprit. Iais pour en arriver là il faut d'abord que ces groupes ineurs comprennent eux aussi leur finalité propre, leur aleur humaine et chrétienne. De là ces encycliques sur *mariage chrétien*, sur *le relèvement de la profession*, sur *pacification du monde.* Toutes nous semblent marquées u coin de cet humanisme chrétien où la nature appelle t reçoit l'influx divin.

b) *Toute l'Église apôtre.* C'est en vertu de ce principe ue nous sommes rassemblés. Tandis que nos frères les uvriers et nos sœurs les paysannes cherchent de leur ôté et proclament les vérités nécessaires à leur milieu, ous observons dans ces Journées la consigne du grand ontife : « Rappelez à l'intention des fidèles que c'est en availlant dans des œuvres d'apostolat privé ou public ous votre direction et celle de votre clergé à *développer connaissance de Jésus-Christ* et à faire régner son mour qu'ils mériteront le titre magnifique de race élue acerdoce royal, nation sainte, peuple racheté. » S'attarer plus longtemps sur l'Action catholique dans le diocèse e Grenoble et en présence des vénérés prélats qui nous ttachent à la chaire de Pierre serait, à notre avis, une ouble impertinence.

c) *Tout l'univers enseigné.* J'en ai dit assez pour que ous compreniez, mes chers amis, le mouvement invincile qui portait ce grand pontife à la conquête missionaire. Jamais depuis Sérapion l'Église n'avait connu une

doctrine aussi clairement, aussi profondément cath-que, ni un désir aussi ardent de rassembler la comm-nion de toutes races. « Aujourd'hui plus que jamais, p-clamait Sa Sainteté, Nous éprouvons profondément -sentiment de *la paternité universelle* à laquelle Dieu N-appelle. Aussi, que Dieu Nous accorde de pouvoir con-crer le reste de notre activité et de notre vie au salut -âmes qui l'attendent encore ! Que le monde écoute No-appel et que tous viennent au secours des âmes que-Christ a rachetées et qui sont encore égarées dans l'-reur et la barbarie. » Qu'il nous soit permis de rapp-cher de cette doctrine qui sera celle de l'Encycliq-*Rerum ecclesiae* la prière que Foucauld proposait à-même époque aux pauvres du Sahara : « *Mon Dieu, fai-que tous les humains aillent au ciel !* » Ah ! méditons -instant cet accord mystérieux et providentiel où s'-complit l'Église catholique : ici la pierre fondament-sur laquelle Dieu sait construire une demeure impéris-ble, là-bas la brique de boue séchée que relie seule -Corps chrétien le sang généreux du martyr.



J'en ai dit assez, mes chers amis, et j'ai déjà bien tr-parlé sur un thème qui vous est, je sais, beaucoup pl-familier qu'à moi. Laissez-moi cependant finir en vo-apportant à mon tour deux images qui résumeront -conception de l'humanisme chrétien : elles se sont tr-vivement imposées à ma conscience, alors que dans -journées terribles de septembre je ne cessais de pense-vous avec ces sentiments d'angoisse et de folle espéran-dont Bonnard nous a laissé l'impérissable description-

La première image me ramenait sur les quais de P-

3. Cf. *Bulletin Joseph Lotte*, octobre 1938.

rs, en août 1914. Jeune garçon aux culottes courtes, accompagnais mon père qui embarquait son bataillon ; e voyais passer, de deux en deux minutes, ces trains emportaient vers l'Est ces magnifiques troupes XVIII[e] corps, Basques, Béarnais ou Landais, les gars la montagne ou du Médoc. Ils étaient beaux, ils ient jeunes et ils chantaient un chant grave et mélo-ux qui emplit encore ma mémoire : *Beau ciel de Pau, nd donc te reverrai-je ?* Et j'ai compris de ce jour-là que atrie c'était un grand amour qui se résout en sacrifice. .a seconde image c'était sur les mêmes quais, dans la me gare, le terme inoubliable des Journées de Poi-rs [1], des Journées de la Croix. Comme le train s'ébran- emportant vers leurs écoles tous les paroissiens des rnées, un chant s'éleva soudain qui remplit bientôt t le train, déborda du vaste hall pour se graver dans paysage historique : l'hymne de Sérapion marquait re départ pour la mission. Et j'ai compris ce jour-là oie qui nous était offerte. Nous aussi nous étions, me les soldats de 14, appelés à un dur combat. Mais is aussi nous chantions pour des raisons analogues re chant puissant et grave. Comme eux et plus qu'eux ore nous avions l'espoir de vaincre ; comme eux et s qu'eux encore la certitude de mourir, car la condi- chrétienne ne connaît pas d'armistice. Et cependant oie de remplir entièrement notre vocation chrétienne, re vocation humaine doit l'emporter sur toute chose. ureux si l'acceptation généreuse de notre mission per-nelle, si l'amour qui la soutient et la foi qui l'illumine is permet de réaliser la promesse de ce soir-là : un rifice aussi joyeux qu'une chanson.

PIERRE MESNARD.

. Journées Universitaires de Pâques 1936.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le XIIe Congrès eucharistique internatio[nal] d'Alger

Après Faverney, Ars, Paray-le-Monial, Paris, Rennes, L
Bayonne, Lille, Angers, Strasbourg, Lisieux, Alger a v
dérouler les cérémonies du Congrès eucharistique nati
français. Les circonstances actuelles ont donné à ce c
une importance considérable; peut-être même ont-elles
passer un peu à l'arrière-plan les raisons qui l'ava
dicté. On n'a pas cependant omis de rappeler celles-c
cours des cérémonies qui du 4 au 7 mai se sont dérou
dans la capitale de l'Algérie française; l'Afrique du
célébrait le centenaire du rétablissement de la hiérar
catholique en ce pays où jadis les évêques se compta
par centaines, mais qui n'en avait plus eu depuis la fi
XIIe siècle. Le 6 janvier 1839, Mgr Dupuch, arrivé à A
quelques jours plus tôt, était solennellement installé
vieille Église d'Afrique, illustrée par tant de martyr
de docteurs, reprenait vie. C'étaient d'humbles déb
mais depuis cent ans d'immenses progrès ont été réal
La conquête de l'Algérie était la première étape de l'éta
sement du nouvel empire colonial français; l'installa
du nouvel évêque d'Alger devait être le point de dé
des conquêtes réalisées depuis un siècle par l'Église ca
lique dans l'Afrique entière.

Porte de l'Afrique, capitale, pour ainsi dire, de l'Em
français, Alger méritait d'être la première choisie
villes de la France d'Outre-Mer pour la célébration
Congrès eucharistique national. *L'Eucharistie, lien*
charité, tel avait été le thème fixé pour les grandes co
rences. Ce thème s'imposait en ce pays où des races et
peuples si divers sont mêlés, où les confessions religie
les plus opposées s'affirment. Rien d'autre, en effet
pourra venir à bout de ces divisions que le rayonnem

vant de la charité du Christ; et l'affirmation solennelle
: notre foi en l'Eucharistie, toutes les démonstrations
térieures où nous l'avons proclamée nous ont donné le
ntiment que telle est bien la vérité. Pendant toute la du-
e du Congrès, Alger a semblé n'avoir plus qu'un seul
eur et qu'une âme.

Dès la réception du cardinal Verdier, légat du Pape, cette
nanimité s'affirmait. Toutes les autorités civiles et mili-
ires étaient présentes à la gare maritime. A l'Archevêché
trouvaient réunis les représentants de tous les cultes et
on revivait ainsi, mais d'une manière encore plus gran-
ose, la réception à Alger de son premier évêque, Mgr Du-
ich. « Je suis le messager de Paix et de Fraternité », di-
it le cardinal légat. Paix, fraternité, charité, tous ces mots
laient bien souvent retentir au cours des cérémonies du
ongrès; ils en disaient le sens profond et ce que tous, chré-
ens, musulmans et juifs attendaient de son rayonnement.

La suite des séances et des réunions d'un Congrès eucha-
stique est presque partout la même. L'ouverture eut lieu
la cathédrale d'Alger le mercredi soir. Le lendemain jeudi
t, comme de coutume, consacré aux enfants.

Douze mille enfants, venus de tous les poins de l'Afrique
: Nord, étaient réunis au stade Saint-Eugène où Mgr Ley-
ud, archevêque d'Alger, célébrait la messe pontificale.
uarante prêtres, accompagnés par des novices Pères Blancs
ur distribuèrent la sainte communion. La cérémonie du
ir, présidée par le cardinal légat, fut consacrée à un défilé
enfants costumés, rappelant les divers épisodes de l'his-
re de l'Afrique chrétienne : l'Église naissante et ses mar-
rs, l'Église triomphante avec ses papes et ses grands doc-
urs africains, l'Église de nouveau persécutée par les
ndales, l'Église souffrante des bagnes où la célébration
ermittente de la messe et la récitation du rosaire contri-
aient à ranimer les courages, puis l'Église de nouveau
omphante, à la suite de la conquête d'Alger, avec ses
èques, le cardinal Lavigerie surtout, et la foule de ses
ssionnaires. Chaque groupe allait se présenter à la tri-
ne du légat, puis venait se ranger devant le groupe des
élats, des prêtres et des religieux. Et c'était pour la foule
mense tassée sur les gradins du stade et tout alentour,
x fenêtres des maisons, sur les pentes de Saint-Eugène
jusque sur les toits de Notre-Dame d'Afrique, un magni-

fique spectacle que ce chatoiement de couleurs vives de c que côté de la grande croix qui dominait l'autel.

Le vendredi, une messe solennelle fut célébrée à Mais Carrée, au noviciat des Pères Blancs, et le samedi à No Dame d'Afrique. Ces deux journées furent, pour une la part, consacrées aux séances d'études. Le vendredi so l'abbé Bergey prononçait au stade un grand sermon « l'Eucharistie, lien de charité dans la famille ». Le len main, Mgr Chevrot parlait sur « l'Eucharistie, lien de c rité entre les nations ». La nuit du vendredi au sam était consacrée à une Heure sainte prêchée par M. le c noine Tellier de Poncheville; à minuit, une messe sol nelle était célébrée; partout les prêtres s'affairaient p entendre les confessions et ils furent nombreux ceux reçurent en cette nuit l'Eucharistie dont ils s'étaient dep longtemps tenus éloignés.

Le dimanche fut véritablement une journée de triomp Son succès dépassa de beaucoup les prévisions les plus o mistes. Bien avant le commencement de la messe pont cale célébrée par le cardinal Verdier, les gradins du sta le parterre lui-même étaient combles. Le Gouverneur gé ral de l'Algérie, tous les hauts personnages officiels étai présents. Et la foule attentive, recueillie, suivait le dér lement des cérémonies de la messe. Celle-ci était termi quelques minutes avant l'heure fixée pour le message le Pape devait envoyer aux congressistes d'Alger. Un sile impressionnant marqua cette attente. Enfin la voix Pie XII s'éleva, message de paix, invitation à la paix, aussi action de grâces en ce centenaire du rétablissem de la hiérarchie catholique en Afrique du Nord « évé ment à jamais mémorable pour l'Église et pour la Franc Et le Pape terminait par ces paroles : « Notre bénédict s'élance affectueusement vers vous d'abord, fils de Franc mais cette bénédiction va plus loin encore vers vous, n phytes et catéchumènes dispersés dans les missions d'A que; vers vous tous enfin, hommes dont les âmes, com la nôtre, ont été rachetées par le sang du Dieu homme... Qu'elle descende donc sur vous, la bénédict divine, fruit du sang répandu pour tous par le Sauv caché, mais présent dans l'Eucharistie... »

Comment décrire la procession triomphale qui termin congrès sous un ciel splendide, dans un cadre merveille

en des personnes qui avaient assisté à des cérémonies mblables déclaraient n'en avoir jamais vu d'aussi parfaitement belle. Une foule énorme attendait cette procession, première depuis 1848. « Vision grandiose ! écrivait un urnaliste. Spectacle inoubliable ! Aussi loin que l'on se ansporte dans le passé, jamais — non, jamais — on ne trouve pareille foule, semblable enthousiasme, ferveur ssi émouvante. » Dans cette foule, indifférents, juifs, usulmans se mêlent aux chrétiens; et c'est partout la ême attitude respectueuse, le même recueillement, aux ords de la cathédrale où les indigènes sont en nombre, r les grands boulevards qui surplombent le port et dans rues bordées de grands immeubles par où la procession it gagner l'esplanade du Gouvernement général où s'é-e le reposoir. Cette procession, c'est un immense défilé s paroisses et des diocèses d'Afrique du Nord, que suiat les pèlerins venus de France au nombre de plusieurs lliers, les confréries locales, les religieuses de tout Ordre. acclame au passage les Sœurs Blanches et les Filles de Charité. On acclame également les Pères Blancs qui forent un groupe compact au milieu du clergé. Une cinantaine d'évêques, accompagnés de jeunes clercs qui rtent leur mitre et leur crosse, précèdent le char du int-Sacrement traîné par vingt prêtres revêtus d'ornents gothiques blancs. Tout le monde prie et chante avec veur. Un moment, sur les boulevards, en face de la gare ritime, le Saint-Sacrement s'arrête pour la bénédiction la mer. Il y a dans le port plusieurs paquebots et quatre iseurs spécialement envoyés à Alger pour les fêtes du ngrès; tous ces navires portent le grand pavois; et pent la bénédiction on entend monter du port le mugissent aigu ou rauque de leurs sirènes.

Quand le Saint-Sacrement arrive au grand reposoir, c'est e véritable apothéose. Dans la lumière apaisée du soleil i se couche, le cardinal élève l'ostensoir et bénit la foule ombrable qui s'agenouille et qui se signe. Et chacun, ès avoir entendu les paroles émues et reconnaissantes légat qui dit sa reconnaissance et sa joie, peut s'en er, le cœur et l'âme enrichis d'un souvenir inoubliable. La France et l'Algérie ont fait au Christ en son Euchaie un merveilleux triomphe. Le Christ les en a déjà ompensées. L'une et l'autre y ont gagné de se sentir plus

étroitement unies; et toutes deux y ont certainement p
un nouveau courage pour aborder les tâches immenses
s'imposent à elles et faire régner, au-dessus de tout ce
peut diviser, la paix, la charité.

A. Viard.

Étienne Bâton [1]

Je n'ai pas connu Étienne Bâton. Nos routes, qui furent quel
fois parallèles, ne se sont pas rencontrées. Pourtant, je savais
homme il fut, et voici maintenant, sur ma table, un volum
témoignages. Certainement ce qui est le plus capable, tout ens
ble, de nous faire sentir la perte que nous avons subie et de
réconforter.

Dans les heures sombres que nous vivons, il y a des moment
découragement, où le monde nous semble livré au sinistre dé
de l'absurde. Alors le souvenir d'une vie claire et droite, cor
celle d'Étienne Bâton, même si elle fut trop tôt tranchée, c'est
espérance. Il est mort à trente-cinq ans, le 1er juin 1937, après
longue et douloureuse maladie, laissant une veuve et deux p
enfants, et c'est une peine tout humaine, qu'il convient de ne
négliger au moment où l'on s'apprête à dire que la vie d'Éti
Bâton a été une vie accomplie.

Voué à l'action, il n'a pas laissé une de ces œuvres qu'il
serait possible à présent de relire. Mais il a été l'ouvrier d'une
veilleuse moisson, d'une moisson qui, grâce à Dieu, n'a pas
de mûrir au soleil, depuis sa mort. C'est lui qui, en janvier
a fondé les Volontaires du Pape et, en novembre 1929, l'Ins
Pie-XI. Le Souverain Pontife venait d'accomplir un acte impo
de son magistère, et l'on sait quelles polémiques chez nous s'e
virent. Il fallait du courage pour rappeler alors aux catholique
France (je veux dire à certains d'entre eux, mais qui n'étaien

1. *Étienne Bâton*, témoignages recueillis par Henri Colin. Un
Bloud et Gay, Paris, 1939.

moins bruyants) la dévotion due au Siège de Pierre. Ce néces-
re courage fut celui d'Étienne Bâton.
lais cela, c'est l'extérieur de sa vie. Grâce aux émouvants témoi-
ges que son ami Henri Colas vient de réunir, nous pouvons
étrer plus avant, jusqu'aux sources mêmes de cette vaillance.
sont les sources de toute grâce : la vie sacramentelle. Rien n'est
s simple, on le voit, que le secret d'Étienne Bâton, et l'on a pres-
envie de s'excuser pour n'avoir pas à révéler des choses plus
raordinaires. Mais rien n'est aussi difficile et méritoire que les
ses les plus simples. Je glane, presque au hasard, dans cette
be de témoignages, une affirmation du P. Ducattillon, qui l'a
mement connu, et qui l'a assisté dans les derniers jours de sa
: « Étienne Bâton n'avait pas seulement l'amour de l'Église; il
it le sens de l'Église. Je me demande si j'ai jamais rencontré
sonne qui m'en donnât l'impression comme lui. » Cela suffit,
ne semble, à donner toute son ampleur et toute sa signification
vocation d'Étienne Bâton.
'entends bien que l'on ne saurait être bon catholique sans avoir
ens de l'Église. Mais on m'accordera, je pense, que ce sens, qui
vraiment spirituel dans l'acception la plus haute, se trouve,
z certains, plus ou moins émoussé en pratique. Or aucun n'est,
heure où nous sommes, plus nécessaire, parce que le sens de
glise, c'est celui de la communauté humaine. Il n'est même
que là, aujourd'hui où toute autre institution internationale
l'Église catholique s'est lamentablement effondrée.
n sorte que le souvenir d'Étienne Bâton n'est pas seulement
r nous un réconfort, mais encore un exemple. Quelle que soit
vocation particulière, les catholiques d'aujourd'hui doivent
orcer de marcher sur ses traces. Ils ne répondront qu'ainsi,
me ils en ont l'impérieux devoir, à l'appel de leur temps. Je
fais, encore ici, que reprendre un mot du P. Ducattillon :
tienne Bâton est de ceux qu'on ne remplace pas, mais il est de
qui suscitent. Sa vie est un appel. Il n'est pas possible qu'il
soit pas entendu. » Il avait mis sa vie et son activité au service
Pape du Christ-Roi. Dans la prière des Volontaires du Pape, il
que spécialement le Christ-Roi. Il fut de ceux qui font parti-
èrement leur la demande : *Que votre règne arrive*. A l'heure où
monte vers Dieu, avec une ferveur accrue, de toutes les âmes
tiennes, il est juste d'évoquer la mémoire de l'homme jeune
est tombé, voici deux ans, en avant de nous.

JACQUES MADAULE.

Tobie

De jeunes chrétiens d'aujourd'hui, résolus à ne pas s nuyer dans le giron de la sainte Église, ont rouvert To avec émerveillement ils y ont lu aussi leur propre hist Les destinées de Tobie et de Sara, du Sauveur et de l manité, et des fiancés chrétiens que le dépaysement d Route conduit à l'intimité du foyer, confondues dan même perspective; voilà ce que nous raconte le beau T de Pierre Schaeffer, que la Compagnie de l'*Arc-en* (avec le concours de la chorale *Falado*) a joué sur des teaux de fortune et devant un public complice dan Cloître Saint-Étienne-du-Mont[1]. Il y aurait, sans do bien des critiques à faire; d'autres les feront; n'étant clerc en la matière, nous préférons, nous aussi, appla sans arrière-pensée, et dire à Pierre Schaeffer et à ses notre joie fraternelle. Au-delà du théâtre, il y a dans T tel qu'il a été joué une allégresse et à la fois un sér une ferveur entraînante, une chasteté virile, et, par ment, une puissance d'émotion, qui aideront sans d efficacement de jeunes chrétiens et chrétiennes à prendre eux aussi que leur histoire, comme celle de T et de Sara, du Sauveur et des hommes, est une belle toire, une histoire qui finit bien, — parce qu'elle a mencé par l'amour de Celui qui « nous a aimés le mier ».

K. W.

1. Les 29 et 30 avril, 6 et 7, 13 et 14 mai. — *Tobie* est publi Éditions du Seuil.

DOCUMENTS

La J. A. C. et le monde rural

(*Suite*)

On a lu dans La Vie Intellectuelle *le rapport de M. Jean arnier sur « les grandes lignes de cette rénovation mo-ile » qu'accomplit la J.A.C. Après lui, M. Roger Galas rossa un sombre tableau du dépeuplement des campagnes. es résultats fragmentaires d'une enquête, un peu sèche en pparence, mais combien vivante en réalité, que nous pu-ions ici, feront toucher du doigt la navrante vérité du pré-dent rapport.*

Terres en friches, maisons en ruines

Du fait de la dépopulation, on trouve un peu partout des terres issées en friches, ou converties en herbages faute de main-d'œu-e, ou reprises par des étrangers. On trouve aussi des maisons habitées, transformées en hangars, en granges, ou qui finisssent r tomber en ruines.

Quelques cas typiques :

e Nord

Nord. — *Nonchin* signale 6 fermes reprises par des étrangers, exploitations de un à deux hectares, englobées et 7 maisons inha-ées.

Havenkerque a vu 10 à 15 fermes disparaître.

Hautkerque compte 10 maisons d'ouvriers disparues, 3 autres de-nues inhabitables.

Veris : 11 fermes disparues et 54 maisons d'ouvriers.

Neuf-Berquin : 9 fermes et 50 maisons d'ouvriers.

Vieppe : 20 fermes et 50 maisons d'ouvriers.

Boësghem : 4 fermes englobées faute d'enfants.

Outterstienne : 4 fermes non reconstruites depuis la guerre et nt les terres ont été englobées, 30 maisons ouvrières disparues.

Saint-Sylvestre-Cappel : 16 fermes disparues, englobées.

Verninghem : 40 maisons n'ont pas été reconstruites, 5 sont en nes; 6 exploitations ont été absorbées par d'autres (de 10 à 20 hec-es), 9 sont reprises par des étrangers.

Oudezeele : 7 fermes englobées, 21 maisons ouvrières dispar
parce que les machines suppriment un bon nombre d'ouv i
agricoles.

Le Doulier : 20 à 25 petites fermes disparues et 50 à 60 ma
ouvrières (dont 10 sur une seule route de 600 mètres).

Stenwerke : 24 fermes disparues; 30 maisons d'ouvriers.

Vieux-Berquin : 100 maisons disparues depuis 1900; 15 à 20 pe
tes fermes.

Le Pas-de-Calais, en comparaison, a beaucoup moins souffert
population est dense, les terres entièrement cultivées, et généra
ment il n'y a pas de maisons inhabitées.

Normandie

Calvados. — *Beaumont-en-Auge* : 14 maisons inhabitées, qu
ques-unes en ruines (1 neuve environ sur 4 abandonnées). Be
coup d'herbages faute de main-d'œuvre. De grandes fermes oc
pées par des Belges.

Sainte-Marie-Laumont : 7 maisons inhabitées, pas de terres
friches, mais beaucoup converties en herbages.

Saint-Germain-de-Crioult : 50 % des maisons en ruines dans
village d'accès difficile (dans un autre : 7 inhabitées pour 6 ha
tées). Ces petites propriétés ont été ramassées dans de grandes f
mes herbagères exigeant peu de main-d'œuvre.

Manche. — *Orglandes* : 1/20 des maisons en ruines; les pier
servent à paver les chemins; on y abrite tout ce qui n'a pas
logement ailleurs, on y fait aussi des étables parce que l'élev
augmente, presque toutes les terres étant converties en herbag

Méautis : 21 maisons inhabitées, 20 en ruines; 50 hectares de t
res converties en herbages « parce que la terre ne rapporte pas
labour ».

Bretagne

Côtes-du-Nord. — *Ploulec'h* : 15 petites fermes de 35 à 40 he
res, inhabitées, sont exploitées par les grandes fermes voisines.
bâtiments sont en ruines.

Saint-Judoce : Plenée-Jugon, Hénanbihen, par contre, n'ont
de terres en friches, mais à *Plénée-Jugon* : 2 villages entiers s
disparus et 5 maisons isolées.

Loudéac : sur 18 maisons (dans un village), 3 tombent en rui
2 sont converties en granges.

Ruca : 25 maisons inhabitées, 3 sont en ruines.

Finistère. — *Ploudaniel* : 2 maisons inhabitées dont une fe
de 15 hectares. Des terres qui ont été défrichées, il y a dix
sont laissées incultes faute de main-d'œuvre : on n'a comme
mestiques que des « trotte-partout », des « bombanciers » a

els on ne peut pas confier un attelage. Tous les « à peu près » n vont. Doù friches, herbages.

Ploudalmézeau : 12 à 13 maisons en ruines.

Plabennec : 1 ferme inhabitée, 2 dans une commune voisine. Le uble de terres converties en herbages dans les grandes propriétés.

Pleyben : 20 fermes abandonnées parmi lesquelles 11 maisonnettes une ferme laissée en friches.

Tout le Finistère ne présente pas un aussi noir tableau : *Loc-ria*, *Plouzevedé*, *Cleder* n'ont ni terres en friches, ni maisons nabitées.

iest

Charente-Inférieure. — *Saint-Thomas-de-Conac* : 15 fermes dis-rues.

Fontaines : 7 villages ont des maisons en ruines qui servent à ver les chemins.

Réaux : 2 villages inhabités. Un village tombe de 7 à 3 feux.

Saint-Genis : 5 villages abandonnés de 17, 15 et 10 feux. Trois ont nplètement disparu, 1 ferme de 60 hectares est convertie en her-ges, 62 fermes sont exploitées par des Vendéens et 15 par des angers.

Vendée. — Fait contraste avec la Charente-Inférieure : peu de isons inhabitées. Des terres converties en herbages, mais plutôt cause du rapport supérieur (Saint-Philibert-de-Bouaine).

Vienne. — On va même plus loin : pas de terres en friches, des isons *neuves* (Saint-Révérend). Là aussi pourtant le malaise gne.

Lusignan : 18 maisons inhabitées, 4 fermes non louées, 3 hecta- en friches.

id-Ouest (une des régions les plus atteintes)

Lot-et-Garonne. — *Montpouillan* : 10 maisons inhabitées, 10 hec-es de terres en friches et, toute proche, une propriété de 100 hec-es en friches.

Lacépède : le hameau de Quittimont avait, il y a soixante ans, foyers. Il n'en a plus que 7. Saint-Amand en avait 12, il n'en lus qu'un; 4 propriétés sont converties en herbages. Sur 120 fa-les, 14 familles étrangères ont repris des fermes représentant hectares.

Sauvetat-sur-Lède : 17 maisons inhabitées, en ruines, 4 dont les res sont en friches, 7 fermes reprises par des étrangers.

Levignac fut un hameau de 15 feux avec une église. Aujourd'hui : seule maison. Les fermes sont achetées par des Italiens.

Frateloup : 5 maisons abandonnées. Les vignes, détruites par le

phylloxéra, sont en friches. 20 propriétés (un tiers de la surfa
sont exploitées par des étrangers.

Clermont-Dessous : 24 maisons abandonnées, 3 fermes repr
par des étrangers et de nombreuses métairies.

Casideroque : les étrangers reprennent les terres aux vieux s
famille.

Tarn. — *Mézens* : 12 maisons inhabitées, 1 ferme reprise
étrangers.

Saint-Anatole : 21 maisons en ruines.

Basses-Pyrénées. — Arette signale 4 maisons sur 10 abandonn
dans un hameau. Ailleurs, 15. Peu de terres en friches, mais
pâturages laissés sans fumure.

Centre-Est

Loire. — *Saint-Médard* : 20 maisons en ruines; 30 hectares
herbages faute d'ouvriers.

Saint-Sixte : 30 maisons inhabitées; deux tiers des terres lab
rables converties en prairies depuis la guerre.

Sainte-Croix-en-Jarez : 20 maisons inhabitées en 7 hameaux.

Haute-Loire. — *Tence* : 1 village avait 50 familles il a dix a
aujourd'hui il en a 10.

Puy-de-Dôme. — *Pulverières* accuse 21 maisons inhabitées ou
ruines sur 120; un tiers de terres en friches.

Saint-Julien-Contournat : 80 à 90 maisons en ruines; 50 hecta
de terres en friches; autant en herbages.

Avèze : 31 maisons en ruines.

Rhône. — *Charnay* : les vignes arrachées sont en prés, ou en
ches, ce qui ne rapporte plus.

Saint-Romain-de-Popey : hameau de 60 habitants, aujourd'h
désert.

Saint-Martin-en-Haut : pas de terres en friches, mais des maiso
en ruines, parce qu'il y avait autrefois plus de petits exploitants

Saint-Bonnet-de-Trancy : 9 maisons sur 23 sont inhabitées;
terres sont cultivées par des voisins; 2 maisons sont en ruines
leurs terres en friches.

Côte-d'Or. — *Montigny* : 8 fermes prises par des Suisses.

Sud-Est

Vaucluse et Bouches-du-Rhône ne semblent pas relever de ter
en friches. Peut-être parce qu'un bon nombre sont occupées

; étrangers. Cependant il y aurait encore en certains endroits des
res défrichables et paludes (409 hectares à Mollèges) qui pour-
ent nourrir le double d'habitants.

st

AIN. — *Replonges* compte 40 hectares de friches.

Bouvent-Veyziat : 12 maisons sur 35 inhabitées, les terres éloi-
ées servent de pâture, se couvrent de broussailles. Sur 410 hec-
es, 200 sont cultivés et encore les travaux d'entretien (clôtures,
igation, fossés) sont négligés.

Foissiat : une vingtaine d'exploitations de 6 à 25 hectares dont
maisons sont inhabitées, un tiers des terres labourables sont
iverties en herbages ou en bois.

URA, VOSGES et DOUBS ne se plaignent pas des terres en friches
de maisons inhabitées.

HAUTE-SAVOIE. — *Choisy* : 42 maisons inhabitées, 8 en ruines.
rmes abandonnées : 8 en 1914, 20 en 1938; 2 propriétés reprises
des étrangers; 6 fermes (135 hectares), 20 hectares en herbages.

sace

e simple tableau des fermes délaissées : 20 à *Erstein* (4840 habi-
ts); 12 à *Niedernai* (650 hab.); 11 à *Eguisheim* (1430 hab.); 6 à
rxheim (838 hab.).

a source du mal ? On peut dénoncer les causes morales. Mais
es ruraux ne partiraient pas s'ils n'espéraient trouver ailleurs
sort meilleur ». *Telle est bien, en effet, la conclusion de l'en-
te menée l'an dernier par la J.A.C., à travers la France entière,
la situation pécuniaire des ruraux (cultivateurs, artisans, ou-
rs agricoles)* : « La rémunération insuffisante du travail agricole
é l'un des facteurs les plus importants de l'exode rural. »

Les professions rurales paient-elles ?

par Émile Coupet, président fédéral de Nord-Hazebrouck,
membre du Comité national

ai eu sous les yeux ces véritables documents de la vie maté-
e des ruraux; ce qui frappe tout d'abord, c'est l'extrême diver-
de niveau de vie que l'on constate suivant les régions. C'est

pourquoi il est si difficile de donner un aperçu de la situatio puisse s'adapter à toutes les régions de France. Camarades ja de Provence ou d'Auvergne, de Bretagne ou de Flandre, vous m'en voudrez pas si je puis paraître dans certaines appréci excessif ou injuste. La paysannerie française est une mosaïque chaque région a ses cultures, ses coutumes, ses méthodes de vail, un niveau de vie aussi qui varie beaucoup d'un terro l'autre.

Il est impossible, sans sortir du cadre de ce rapport, d'étu dans le détail le cas de chacune des régions de France. Si vou voulez bien, nous allons essayer, pour chaque catégorie de rur de tirer l'essentiel de ce que révèle l'étude des budgets.

Pour ce qui concerne les jeunes de dix-huit à vingt ans tou bord, dans la majorité des cas, le budget est bouclé facilement besogne chez lui, si parfois le travail qu'il doit fournir est au-sus de ses forces, d'autre part, les soucis matériels sont la ch des parents. Pour ceux qui travaillent chez les autres, la situa de ces jeunes est presque identique, à moins qu'ils n'aient à ch de vieux parents ou des frères et sœurs plus jeunes. Une a constatation s'impose. Mes amis, nous ne sommes pas ici pour r jeter des fleurs, mais quand on examine le budget d'un jeune, peut y voir que le chapitre des dépenses de loisirs est la plupart temps beaucoup plus fourni que celui des économies. Quand songe aux difficultés que ces jeunes rencontreront quand il fau fonder un foyer, on est obligé de reconnaître qu'il y a un gr travail d'éducation de l'épargne à faire chez les jeunes ruraux.

Pour ce qui concerne les budgets d'exploitants, la situa change complètement. Je vous assure que le chapitre des loisirs ici strictement réduit. La plupart des budgets sont établis p des situations moyennes : « On équilibre le budget », c'est-à- que l'exploitant a un régime de travail qui ne rappelle que de les quarante heures et qui permet de tenir à ceux qui n'ont pas trop lourdes charges. Où les difficultés sont beaucoup plus gran c'est dans le cas des jeunes exploitants qui ont à faire face à la à des reprises de ferme onéreuses et à des charges de famille sont d'autant plus lourdes que bien peu d'avantages imméd viennent compenser ces charges. Il faut également tenir compte fait que le progrès en culture est plus ou moins avancé suivant régions. Telle ferme de 50 hectares, par exemple, achètera p 3000 francs par an d'engrais et de semences, tandis que, dans autre région, une ferme de 20 hectares en achètera pour 20.000. l'étude des budgets il ressort que les régions de culture inten laissent une marge de bénéfices plus forte qu'ailleurs. A noter lement que, dans un très grand nombre de fermes, ce qui per de boucler le budget, ce sont les produits de laiterie et de ba cour. Cela prouve, soit dit en passant, que le travail de la fem à la campagne est beaucoup mieux indiqué dans la maison ou la ferme, plutôt qu'aux champs.

Si nous passons maintenant au chapitre des ouvriers agricoles, ous constatons que la situation de beaucoup d'entre eux est très écaire. Là aussi, comme dans les autres catégories rurales, grande versité dans les salaires. On en voit s'échelonner pour le même nploi dans des régions différentes de 3000 à 12.000 francs par an. faut avoir le courage de le dire, il y a dans beaucoup de cas une ritable détresse. Tel budget, par exemple, fait apparaître oo francs de dépenses absolument indispensables et il n'y a que oo francs de salaires. Un tel budget ne peut s'équilibrer que dans gêne et la misère. Autre constatation regrettable. Beaucoup d'ouiers agricoles ne bénéficient pas des allocations familiales, ce qui ée pour les pères de famille une situation très difficile et en ême temps la tentation pressante de s'échapper vers la ville. C'est qui explique également que beaucoup de jeunes ouvriers agriles se refusent à fonder un foyer à la campagne.

Si elle est moins précaire, la situation des artisans et commernts ruraux est loin d'être très brillante. Vivant directement en ntact avec les paysans, les crises agricoles les atteignent plus que autres. Dès que les rentrées d'argent diminuent, leurs clients ont ndance à vivre en économie fermée, c'est-à-dire achètent le moins ssible à l'extérieur et font leurs réparations eux-mêmes. Là ssi, comme chez les cultivateurs, il y a une évolution nécessaire. es métiers meurent à la campagne; d'autres ne savent plus nourr une famille; c'est vrai. Mais n'y aurait-il pas moyen d'encourar davantage la création d'un nouvel artisanat qui souvent fait faut dans nos villages (l'électricien rural, par exemple). Ainsi ous pourrions conserver chez nous l'artisan qui est par sa situaon même le lien de la grande famille paysanne.

J'ai prononcé le mot de famille, ce sera ma conclusion. Dans ie famille, les intérêts sont communs; les professions rurales sont lidaires les unes des autres, puisqu'elles vivent directement ou directement de la fécondité du sol. Les régions où l'ouvrier agrile est mal payé sont aussi celles où le cultivateur joint difficileent les deux bouts. L'unité du monde paysan n'est pas un vain ot : c'est l'expression de la vie elle-même. Militants jacistes, nous urons aimer, nous saurons servir la grande famille paysanne. La ysannerie de France meurt d'une crise matérielle et morale. Dans us les domaines, nous répondrons : présent.

es récentes lois sociales et le problème rural

Mais les récentes lois sociales n'ont-elles porté aucun remède au al? Bien au contraire, elles l'ont plutôt aggravé, en rendant le rt de l'ouvrier de plus en plus enviable au paysan. Certes, le ıne agriculteur chrétien ne regrette pas que le sort de son frère

ouvrier soit moins pénible. Il demanderait seulement que l'on songeât aussi un peu aux difficultés, à la misère des ruraux. C'est ce qu'expose Jean Terpend, président général de l'Isère, délégué régional de la J.A.C.

Qu'a-t-on fait pour la paysannerie en matière de législation sociale ?

Presque rien!

Un simple exemple pour montrer le retard de la paysannerie à ce sujet : actuellement, un père de famille de quatre enfants, travailleur de l'industrie, touche comme indemnités pour ses gosses la somme de 560 francs par mois.

Pendant ce temps, un exploitant agricole, propriétaire ou fermier, dans la même situation de famille, touche par mois la somme dérisoire de 40 francs.

D'autre part, quand par hasard la législation sociale s'est occupée des paysans, elle a méconnu le caractère spécial de notre vie ; elle n'a pas tenu compte de notre structure familiale.

Trop souvent, elle n'a vu chez nous que des patrons et des ouvriers, alors que dans 97 % des exploitations agricoles françaises, l'exploitant est à la fois patron, directeur de l'entreprise et travailleur manuel.

On n'a pas vu non plus que, chez nous, l'unité de travail, n'est pas l'individu comme dans l'industrie, mais l'équipe familiale.

Or, deux lois intéressent particulièrement la jeunesse rurale : le Prêt au mariage, le Livret de travail.

Le Prêt au mariage permettrait à un grand nombre de jeunes d'envisager avec plus de sérénité leur établissement, en leur permettant de faire face aux premiers frais d'installation.

Le Livret de travail, s'il faisait l'objet d'une loi bien étudiée, donnerait — avec plus d'autorité qu'il n'en possède sous son fonctionnement actuel — au fils qui est resté fidèle au domaine paternel et qui lui a consacré les années de sa jeunesse, le moyen de faire reconnaître les droits qu'il a acquis de ce fait.

Tels sont les deux points sur lesquels les Jacistes feront porter en premier leur effort de réclamations sociales.

Les innovations sociales ont-elles toujours trouvé la compréhension nécessaire dans nos campagnes ? Nous sommes bien obligés de reconnaître le contraire.

Aussi la grande préoccupation de la J.A.C. est-elle de former et de développer l'esprit social chez les jeunes ruraux.

our une technique des fêtes catholiques

Nous ignorerons systématiquement, dans les notes qui
ivent, le résultat essentiel du congrès, qui ressort assez
irement des documents que l'on a pu lire [1], pour ne re-
nir que l'aspect par lequel un congrès comme celui du
lais des Sports est matière à critique esthétique. A cet
ard, nos critiques, nous nous en excusons, sont surtout
gatives. Qu'on veuille bien n'y voir que le témoignage
une amitié exigeante et assez déçue.

Les foules « catholiques » ont été longtemps inorganiques
ûles de Lourdes et de Lisieux, assemblements monstres
la F.N.C., congrès eucharistiques, etc...). Des milliers
hommes et de femmes se réunissaient, écoutaient un dis-
urs, chantaient le *Credo*, *Magnificat*, « *Nous voulons
eu* ». On se séparait aussitôt après la cérémonie et on
endait son train dans les cafés de la localité. Les grou-
ments actuels (scouts, guides, universitaires, mouve-
ents spécialisés, etc...) ont permis de réunir, non plus
s foules, mais des masses homogènes. Maintenir long-
mps en haleine une foule est impossible au-delà de cer-
nes limites. La cohésion interne, l'unité spirituelle des
asses spécialisées, au contraire, est telle qu'elles accep-
nt avec enthousiasme tout ce qui leur permet de durer
semble. Chacune possède sa légende, son chef, ses chants,
rites. Dès que l'occasion est donnée à ses membres de
réunir, de la réunion se dégage une joie de vivre ensem-
, une manière d'être, un style de vie où les valeurs es-
ntielles du groupe se trouvent d'abord manifestées, repré-
ntées à l'état fort, stylisées et ratifiées dans l'enthou-
sme. Il y a là un fait social suffisamment connu pour
'il soit inutile de s'y attarder.

. On nous permettra de renvoyer également à un article de *La
Spirituelle* du 1er mai 1939.

Dans le même temps, les foules « politiques » suivu d'ailleurs, en France une évolution analogue : la tradit nelle journée de *L'Humanité*, en septembre, à Ga par exemple, est tout autre chose qu'un meeting mon C'est une exposition de l'activité culturelle du parti muniste : chants, fêtes artistiques de jour et de nuit, cours, rencontres, déjeuners en commun, cimentent un jour l'unité du monde communiste. *La Maison d culture* prête ordinairement un concours actif et co tent à l'organisation de cette fête. On remarquera ég ment que le cinéma a beaucoup aidé, par ses repor des fêtes russes, allemandes ou italiennes, à donner Français l'idée d'utiliser au maximum le rassemble de leurs troupes.

Les mouvements catholiques auraient donc tort de voir dans la partie artistique de leur congrès qu'une p brillante, mais épisodique, du programme de leurs f C'est la vie de la masse qui, dans tous ses actes (litu repas, défilés dans les rues, jeux scéniques, etc...), être élevée pendant quelques jours à un rythme com nautaire, élargir son lyrisme aux dimensions du congr

Cela, il était impossible de ne pas le comprendre au grès de la J.O.C., en 1937. L'organisation de ce co révélait une inspiration d'ensemble, où tous les dé étaient significatifs et accordés à la mentalité des con sistes. C'est alors que nous avons eu la révélation de ce serait un art vraiment populaire, et acquis la certitude le théâtre, en particulier, ne retrouverait chez nous sa lité que par un retour au collectif.

La Fête nocturne du Travail de Jean Lorraine et de équipe créait un style issu de l'expérience chrétienn travail. Le monde de l'art s'annexait, en cette soiré juillet 1937, un immense domaine : celui de la cu ouvrière. La preuve était faite pour chacun de nous le monde ouvrier était, de nos jours, un des refuge thentiques de la poésie, que l'art ne pouvait plus désormais seulement de nymphes s'ébattant au milie faunes, de portraits de maréchaux, de magistrats femmes élégantes, mais que cela pouvait être aussi bie poutrelles d'acier, les chants austères et les gestes ryt du travail, les marteaux et les enclumes, l'eau, l'espac

iles, le mariage des humbles, et que personne désor-is — un chrétien moins qu'un autre ! — ne pouvait re la moue devant de pareilles réalités humaines[2].

Nous attendions du congrès jaciste une révélation ana-ue : celle d'un style de vie paysan. Malgré l'effort incon-table qui fut fait nous avouons cependant avoir eu quel-e déception et on nous permettra d'en donner les rai-is simplement. Des organisations aussi puissantes que sont les secrétariats généraux des mouvements spécialisés nnent, à cet égard, la possibilité de s'exprimer d'une nière directe. Leur puissance, leur résistance, leur indé-ndance, leur générosité même autorisent à leur égard e franchise plus dépouillée que celle dont on userait -à-vis de personnalités ou d'organismes régionaux simi-res. Le S.G. de la J.A.C. n'a pas encore réussi, semble-t-il, lonner au dessin général du congrès une qualité artisti-e indiscutable.

Si nous relisons à tête reposée le livret de la veillée de tre-Dame, du chœur parlé du Vel' d'Hiv, nous nous pre-ns à nous demander si les sources d'inspiration que ré-e ce texte sont absolument pures. Il s'agissait de don-r une expression littéraire à l'ensemble de sentiments, spirations, de données concrètes, psychologiques, chré-nnes et terriennes qui incarnent ce que nous proposons ppeler le mythe de la J.A.C. Les ressources artistiques ce mythe, est-il besoin de le dire, sont immenses.

En France surtout elles s'alimentent à une tradition lit-aire qui compte parmi ses derniers représentants Péguy, urrat et Claudel (Ramuz est Vaudois, et quant à Giono matérialisme pose trop de questions pour qu'il soit pos-le de l'indiquer sans distinction). On est donc en droit ttendre des textes proposés aux jacistes qu'ils révèlent ez leur auteur une sensibilité profondément imprégnée cette tradition littéraire. On le souhaite d'autant plus

. On trouvera au Secrétariat général de la J.O.C. les textes des ets de Jean Lorraine : *Fête nocturne du travail*, *Fraternité rière*, *Le Jeu des quatre saisons*. — On a également représenté hiver, à Paris, *Argent et vie ouvrière*, de R. Prigent (hors com-rce). Tous ces textes révèlent chez leurs auteurs un sens très sûr leur art.

que les choses paysannes demandent, à cause de leur sim
cité même, un traitement beaucoup plus sûr que les cho
ouvrières. Plus la matière artistique est élémentaire, p
pure doit en être la mise en œuvre. Il est difficile de
parler des champs, de l'eau, du retour des bêtes le soir,
l'engrangement des blés, de la préparation de la soupe
la mère de famille. Or, là où nous pensions trouver l'é
valent de tant de pages immortelles de Péguy, on nous
peu près constamment servi du mauvais Hugo, du Bo
et même du Déroulède :

> Jamais personne n'a passé, entendez-vous : personne!
> Et cela s'est appelé d'un nom depuis commun,
> Ça s'est nommé d'un nom gaulois : Verdun [3].

Ces critiques sont négatives. Elles ne nous empêch
pas pourtant de rendre hommage au travail accompli.
c'était une véritable gageure de préparer un chœur pa
avec d'authentiques paysans arrivés la veille de tous
coins de France. Tout le monde, au surplus a été una
mement enchanté et a trouvé la fête très « belle ». Si no
nous sommes permis d'accentuer nos critiques, c'est q
nous, catholiques, nous devrions sentir nos responsabilit
toutes nos responsabilités, envers ce « monde nouveau
qui naît sous nos yeux, et ne donner à nos ouvriers e
nos paysans qu'une beauté authentique.

Pie Duployé, O. P.

3. Nous ne relèverons que les principales erreurs de factu
a) venant après la messe du dimanche matin, la symbolisation
pain eucharistique, terme de la fête de l'après-midi, ne pouvait p
apparaître que comme un doublage; *b*) l'utilisation liturgique
cet effet, du geste du prêtre étendant les mains comme il le fa
la messe sur les oblats, manquait de force expressive. D'une m
nière générale, l'utilisation religieuse et eucharistique de cette f
du blé et du pain nous a semblé manquée.

Nous regrettons aussi plusieurs négligences ou erreurs d'exé
tion : le speaker et les meneurs de jeu en veston, la mauvaise te
nique des chœurs parlés, le sans-gêne, sur la piste, des report
photographes, la voix mélodramatique du speaker, etc...

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

Conscription des hommes et volontariat des capitaux

M. Philip a eu un certain succès en lançant l'autre jo du haut de la tribune de la Chambre, cette formule sa sante. Il venait d'évoquer la conscription anglaise, e ajouta, aux applaudissements de la gauche : « Chez no nous sommes habitués à la conscription des hommes. P vons-nous continuer à pratiquer le volontariat des c taux ? Est-il possible de donner le sentiment que pour France l'homme est moins important que le capital, qu donne l'homme, mais que le capital on le prête à inté moyennant ce que M. le Ministre des Finances appelle profit raisonnable ? »

Nous voudrions, pour notre part, essayer de répondr cette question.



Il y a un point sur lequel nous sommes d'accord a M. Philip. L'homme vaut infiniment plus que le capi Personne, du reste, ne saurait le nier. Mais c'est préc ment parce que la valeur humaine est incommensur avec la valeur du capital, que l'on ne peut pas traite la même manière les hommes et les capitaux.

Seulement ce qui semble aujourd'hui choquant c que les capitaux paraissent mieux traités que les homm Les hommes appartiendraient à la zone du gratuit, capitaux à la zone de l'onéreux. On donnerait les uns. vendrait ou on prêterait les autres. Comme les activités tuites ont une valeur morale supérieure à celle des acti

*reuses, le progrès ne consiste-t-il pas à étendre aux capi-
x la règle de la gratuité ? Les capitaux n'ont pas droit à
faveur. Ils ne méritent pas une récompense. On ne
sulte pas les hommes pour les mobiliser, on ne les ré-
nère pas pour sauver la patrie, pourquoi n'agirait-on
de même à l'égard des capitaux ?*

*e raisonnement n'est cependant pas probant. Comparai-
n'est pas raison, ou du moins, pour qu'elle le fût, il
drait que les termes à comparer soient comparables. Ils
le sont pas. Ils ne sont pas situés sur le même plan.*

*fut un temps où les hommes n'étaient pas soustraits
échanges onéreux. Il y eut des marchés d'esclaves. Au-
rd'hui seuls sont soumis au marché les services muscu-
es de l'homme. On parle encore malheureusement d'un
rché de la main-d'œuvre. Dans la mesure où l'homme
un capital inestimable, il échappe aux évaluations.
ne quand il est victime d'un accident et que la com-
nie d'assurance répare le dommage causé aux proches
sa disparition, l'homme n'est pas réellement payé.
omme ne rentre pas dans le domaine des pesées économi-
s.*

*'homme est, par ailleurs, un être politique. Il n'appar-
it pas à l'État, mais il peut être amené à se donner à
tat dans la mesure où l'État doit sauvegarder à son tour
biens suprêmes. Or, à ce moment il n'y a pas entre
omme et l'État un véritable échange. L'enjeu n'est pas
nomique. Il est politique au sens noble. L'acte qui unit
omme à l'État ne peut pas être onéreux. L'homme, quoi-
infiniment précieux, ne peut pas faire autre chose que
donner.*

*u contraire, les capitaux appartiennent par essence au
nde économique, c'est-à-dire au domaine des échanges
ëreux. Pour le bien même des hommes qui peuvent être
elés à donner leur vie, il importe que le jeu de ces échan-
soit respecté. Or ce serait faire preuve de contradic-
n que d'introduire en ce domaine, dans le régime actuel,
règle apparemment plus humaine de la gratuité. Que la
ucture du régime puisse être modifiée, c'est une autre
estion. Mais qui parle de capitaux, suppose le régime ca-*

pitaliste; et nous craignons qu'à vouloir trop tôt fa
l'ange, on ne fît la bête. Les capitaux ne s'engagent pas
sont utilisés par qui les possèdent. Dans la mesure où ceux
rendent service en les prêtant, ils ont droit à une rém
nération. Sinon les capitaux ne rendront plus les servi
dont ils sont capables. Une rémunération adéquate au s
vice rendu servira mieux la communauté — et la justice
que la pure gratuité.

Qu'au moment où la patrie est en péril la conscripti
des capitaux puisse être envisagée, c'est encore un au
problème. A ce moment l'État devient le seul responsab
à qui l'on demande d'assurer le salut de tous. L'écono
que doit alors devenir le servant du politique. Bien q
n'ayant pas une valeur infinie, les capitaux peuvent e
aussi être appelés à cet honneur suprême réservé aux ser
êtres moraux, celui de se donner sans esprit de gain ou
retour. Si le don des capitaux contribue à la sauvegarde
valeurs humaines, nous adhérons alors à la formule
M. Philip.

Mais, on le voit, c'est une adhésion tout à fait restricti
Le succès de ce nouveau slogan ne peut venir, en effet, q
de son ambiguïté. C'est précisément un des multiples da
gers de l'économie de guerre que de favoriser sous des m
tifs actuellement légitimes des évolutions d'avenir très da
gereuses.

Une fois la paix revenue, il n'est plus question d'us
dangereusement de la conscription des hommes. Au co
traire, la conscription des capitaux risquerait de se mai
tenir. Malgré ses déviations certaines mais corrigibles,
volontariat, c'est-à-dire la libre disposition des capitaux,
vaut-il pas mieux que leur mise en servitude ?

Civis.

.a crise des classes moyennes

Les classes moyennes souffrent depuis quelque temps, est incontestable. Mais la conscience de leurs souffran-s ne leur est venue que depuis les transformations éco-miques et sociales réalisées récemment dans notre ys. Entre le prolétariat, qui a justement profité d'amé-rations appréciables, et le grand capitalisme, princi-l bénéficiaire des réformes du « Front populaire », les sses moyennes ont été mutilées, écrasées, laminées. Pour un peu, elles feraient leurs les lamentations de la *tire Ménippée* pour le tiers état : « N'avons-nous pas nsommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos ubles, fondu notre vaisselle, engagé jusqu'à nos habits ur vivoter bien chétivement?... Nous voylà réduits au t et au fromage blanc comme les Souysses... »

C'est la faute à l'État, c'est la faute au Capital, c'est faute au socialisme, gémissent-elles. Peut-être ; mais st avant tout elles-mêmes qui sont responsables de r propre malheur.

Responsabilités propres des classes moyennes

Les classes moyennes sont victimes de l'individualisme du matérialisme qui les dominent depuis longtemps. es n'ont pas su voir les transformations qui s'opéraient our d'elles : transformations économiques avec la con-ntration industrielle, transformations sociales avec la ssance d'un prolétariat fortement organisé qui, lui, bon marché de cette indépendance personnelle à uelle elles sont si fortement attachées.

Aujourd'hui, où l'intérêt de classe tente de s'oppos à l'intérêt général, leur inorganisation et leur individu lisme outrancier de naguère risquent de les perdre : elles ne réagissent. En politique, leur influence modér trice traditionnelle n'a-t-elle pas déjà pratiquement cess au grand dam du pays ?

En réalité, par leur matérialisme et leur égoïsme, le classes moyennes en sont arrivées à une grave cri morale dont elles sont loin d'être sorties.

Elles ont recherché d'abord la richesse individuelle non pas seulement des moyens d'existence et des raison de vivre. « La bourgeoisie française dégénère depuis ci quante ans, écrit M. Romier, pour avoir mis l'avarice au dessus du travail. Des liasses de titres de rente ne valen pas, dans un village, des charrues et des engrais. Notr terre ne fera naître des enfants que lorsqu'y auront ét réinvestis ses propres revenus, dont l'exode vers les cais ses de l'État et des banques l'a comme desséchée. » Ce vaut également pour les autres activités des classe moyennes.

Des observateurs courageux ont depuis longtemp dénoncé le danger de la stérilité, mais leur voix a ét couverte par les retentissants organes de hauts polit ciens qui, à toute occasion, proclament que la France es une « nation de cadres ». Quelle illusion de croire qu'u pays pauvre d'enfants puisse être une nation de cadres Les dons de l'intelligence et du cœur qui font l'homm d'élite sont, par définition, des dons exceptionnels. Pl le nombre des enfants croît, plus augmentent les chanc que se rencontrent parmi eux des natures richemen douées ; plus le nombre diminue, plus les chances auss se réduisent. Un peuple de « fils uniques » ne saura être qu'un peuple médiocre.

Il y a un siècle, la France était riche en homme

ujourd'hui sa population ne peut plus soutenir le égime économique. Les initiatives, privilège des classes noyennes, sont devenues presque impossibles.

RESPONSABILITÉS POLITIQUES

Cette dégradation physique et morale des classes noyennes a été sinon provoquée, du moins fortement dée par la constitution politique de notre pays.

Personne ne conteste aujourd'hui le mal causé par le ode civil qui a littéralement détruit la famille française : Établissez le Code civil à Naples, écrivait Napoléon à on frère le roi Joseph. Tout ce qui ne vous est pas attaé va se détruire alors en peu d'années, et ce que vous oulez conserver se consolidera. Voilà le grand avantage u Code civil... Il consolidera votre puissance, puisque out ce qui n'est pas fidéicommis tombe et qu'il ne reste us de grandes maisons que celles que vous érigez en efs. C'est ce qui m'a fait prêcher le Code civil et m'a orté à l'établir... »

Depuis l'Empire, beaucoup de lois ont eu pour conséuence la mutilation des classes moyennes. On peut firmer sans paradoxe que la plupart de nos institutions nt basées sur la lutte des classes. C'est ainsi qu'il n'est as de comité, de commission, de conseil où les patrons soient seuls en présence des ouvriers. Où sont les dres ? Il y a deux ans, sur le rapport d'un grand patron, n écartait les ingénieurs de toute représentation au sein u Conseil supérieur du Travail.

On ne peut taire non plus, dans l'écrasement des classes moyennes, les responsabilités du socialisme et de la olitique du Front populaire. Nous reviendrons plus in sur celles du grand capitalisme.

LES CONSÉQUENCES DE LA GUERRE

La guerre de 1914-1918 a porté un coup terrible à n[illegible] classes moyennes. Avec les paysans (dont un grand nom[illegible] bre étaient des classes moyennes) ont péri en masse [illegible] professeurs, les écrivains, les artistes, les prêtres, les ingé[illegible] nieurs, les médecins, les commerçants, les membres de[illegible] professions libérales. Quel désastre et quelle diminutio[illegible] d'influence, aggravés encore par la démoralisation géné[illegible] rale qui a suivi la guerre, excitant l'appétit des jouissan[illegible] ces matérielles et l'envie du gain rapide !

La guerre a eu d'autres conséquences indirectes qu[illegible] ont atteint brutalement les classes moyennes. Les mani[illegible] pulations monétaires, l'inflation et la déflation ont ét[illegible] des virus redoutables. Le temps a passé à gagner et [illegible] perdre ce qu'on a gagné. Des bénéfices qui finissent tou[illegible] jours par s'évanouir, des économies qui ne font que tari[illegible] la source des bénéfices, telle est l'alternative dans laquell[illegible] se débattent depuis des années les classes moyennes. Elle[illegible] gardent difficilement les positions acquises. Leur recrute[illegible] ment s'avère difficile. Elles vivent dans l'inquiétude, l[illegible] souci du lendemain, sans cesse menacées par l'instabilit[illegible] monétaire.

LE GRAND CAPITALISME ET LES CLASSES MOYENNES

Le magnifique essor de l'industrie au XIX[e] siècle [illegible] donné naissance à de grandes familles manufacturière[illegible] qui ont fait vivre, de génération en génération, d'impor[illegible] tantes clientèles régionales. Puis ont été rompus, les un[illegible] après les autres, les nombreux liens qui attachaient a[illegible] terroir la puissance industrielle.

Celle-ci a-t-elle douté de son rôle ou bien a-t-elle été mportée par l'orgueil de domination toujours insatisiit ? Quoi qu'il en soit, cette sorte d'union qui existait ntre producteurs, intermédiaires et consommateurs éserve faite de la situation lamentable de la main-d'œure) a disparu ou a changé de sens grâce, notamment, au éveloppement des sociétés anonymes et à leur emploi e l'épargne publique. Sauf quelques rares exceptions, la uissance industrielle ne s'incarne plus aujourd'hui dans n homme de chair et d'os ou dans un petit groupe 'hommes, mais dans ces grands groupements anonymes ıx façades impressionnantes derrière lesquelles, d'ailurs, la divergence des intérêts et des sentiments agit ouvent comme un ver rongeur. On les désigne commuément sous le nom de « trusts » ou de « cartels », bien ue leur constitution ne réponde pas toujours aux définiions des traités d'économie politique.

Les trusts et les cartels se caractérisent par un besoin ujours croissant de puissance. Leur arme principale est rgent, grâce à quoi ils trouvent des alliés un peu parut : l'agitateur ouvrier qui aime vivre bien en attennt le grand soir ; l'intellectuel qui, sans argent, ne peut igendrer ses rêves. On lui donne un porte-voix, journal siège au Parlement, et il fournit des idées, quitte à les gner ou à les teindre. Parmi les hommes qui dirigent s cartels et les trusts, il y a l'administrateur de sociétés ii s'assied une fois par mois à la table du conseil des faires les plus diverses et qui, par conséquent, ne peut ire œuvre personnelle. Il y a surtout le financier dont . Couturaud a écrit avec raison qu'il est une des monsuosités de notre époque.

Voilà un homme dont le geste le plus banal, dont un ot, un coup de téléphone, peut avoir les répercussions s plus graves sur la prospérité, le pain, la vie de milliers

d'hommes qui n'ont même pas pour lui d'existence co crète. Non seulement il échappe à la responsabilité de s actes, mais il n'en perçoit pas la réalité tragique. Il e devenu très rare que ces gens-là soldent personnelleme leurs fautes de calcul. Ils ont su organiser leur irrespo sabilité.

Par leur intelligence spéciale et par la puissance q leur donne l'argent dont ils disposent, parfois abusiv ment, ces ploutocrates dominent depuis longtemps nombreux États, comme le nôtre. Leur règne a partiell ment atrophié, perverti les facultés qui caractérisaie heureusement notre peuple. Ils se sont révélés les pl grands expropriateurs des classes moyennes, matériell ment et moralement.

Dans les classes moyennes, les intérêts sont infinime complexes, divers et divergents. Mais il y a un caractè qui est un. C'est le mode d'action des gens du moy état. Il repose essentiellement sur les qualités de l'homm et son initiative. Qu'il s'agisse de l'intellectuel, qui ti tout de lui-même, ou de l'exploitant, qui doit veiller tout lui-même, l'homme est toujours engagé personnell ment et jusqu'au bout. Il sait les risques qu'il court. Il l a acceptés une fois pour toutes, par besoin et pour fai œuvre personnelle.

Ce besoin d'indépendance ne peut pas plus conveni la ploutocratie qu'au marxisme. La ploutocratie affec volontiers de déplorer l'affaiblissement des class moyennes et elle se présente pour les réformer. Avec grand patronat qu'elle contrôle, elle possède la puissan technique et financière. Est-ce suffisant pour impos aux classes moyennes et à la nation toutes directive Comme le dit M. Léon Archimbaud, cela est concevab dans l'absolu. Il est même concevable que l'Europe so organisée par une fédération des grandes fortunes. Ma

omment persuader aux classes moyennes d'accepter de ures disciplines, de renoncer à l'indépendance, tandis ue les heureux détenteurs des grandes entreprises cesseront d'être les exemples encourageants d'une réussite théoriquement promise à tous, pour devenir les maîtres régnants par simple droit de naissance?

Ainsi les pauvres classes moyennes se trouvent-elles serrées entre le grand capitalisme, qui a l'avantage de la osition, et le prolétariat, qui a l'avantage de l'élan offensif. Pris entre deux actions complémentaires : concentrations industrielles et manipulations monétaires une part, agitation des masses d'autre part, les classes oyennes perdent à tous les coups et personne ne se oucie d'elles puisque, jusqu'à présent, elles ne sont à aindre pour personne.

.ES IMPÔTS, LES EMPRUNTS ET LES CLASSES MOYENNES

Tous les manifestes publiés depuis quelque temps par s divers groupements de classes moyennes protestent ontre la fiscalité. Elle est si lourde et si mal répartie u'elle a souvent pour conséquence la dissociation de la opriété. Ce sont les classes moyennes qui en supportnt la charge principale. M. Georges Potut, député, time qu'elles paient 58 o/o du total des impôts alors que s classes populaires n'en paient que 22 o/o et le grand pital 20 o/o.

On peut être surpris par ce dernier chiffre si l'on ignore ie les grosses fortunes mobilières ont un moyen très nple et légal, sinon parfaitement honnête, d'échapper à mpôt progressif. Prenons une personne ayant un venu annuel d'un million de francs. Elle en fait deux .rts égales, dépense l'une et veut épargner l'autre.

Cette dernière sera, comme l'autre, amputée de sa o d'impôts sur le revenu, soit environ 180.000 fran pour chacune d'elles. L'épargne sera donc réduite 320.000 francs. Si, utilisant les facilités que lui laisse les lois françaises, strictes cependant pour les humbles les moyens, notre riche compatriote met sa fortune société anonyme *holding* luxembourgeoise ou suisse, do il conserve évidemment la totalité des actions, il ne pai plus l'impôt que sur le revenu qu'il dépensera réelleme et qu'il touchera sous la forme de dividendes du *holdin* dividendes calculés de manière que leur total correspon exactement à ses dépenses. Notre capitaliste n'aura p ou presque, d'impôts à payer en Suisse ou en Luxe bourg. Il économisera l'impôt français sur le revenu re tif à ce qu'il veut épargner. Ainsi l'État français es légalement frustré chaque année de 180.000 francs au quels s'ajoute l'impôt sur les coupons étrangers, auquel holding échappe.

Ces holdings sont très utilisés par les grandes fortun mobilières[1], mais ne peuvent l'être par les petites et moyennes, soit par ignorance, soit, simplement, parce q le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Mais tout cela explique comment les classes moye nes paient trois fois plus d'impôts que le grand capital

Cet excès fiscal se continue par l'abus des emprun nationaux ou étrangers dont on a sursaturé les port feuilles français. Non seulement les classes moyenn

1. Pour donner une idée du succès de ces *holdings*, il nous s fira de signaler qu'à Luxembourg, ville d'environ 50.000 habitan il y a une vingtaine de banques dont les deux tiers vivent de ce « fraude fiscale » savamment et légalement organisée. En huit a on a enregistré la constitution de mille cinq cents *holdings*, da les conseils desquels on relève les plus grands noms de Franc monde, affaires, politique. *Des dizaines de milliards* de francs o été ainsi expatriés.

: magnifiquement fait la guerre, mais elles l'ont finan-
: en fournissant à l'État la plus grande partie des
) milliards qu'elle a coûté. Elles ont pâti plus que
utres des manipulations monétaires conseillées ou
alues par le grand capitalisme. Elles n'ont pu que subir
ssivement les grandes spéculations boursières dirigées
r la haute finance. Leurs titres ont ainsi perdu, dans
nsemble, plus que les neuf dixièmes de leur valeur. (En
urse, les obligations françaises d'avant-guerre valent,
moyenne, trente pour cent de moins qu'elles n'ont
ûté en francs-or.)

Sur les conseils du gouvernement et des grandes ban-
es, les petits et moyens capitalistes ont — souvent par
triotisme — souscrit aux emprunts étrangers. En réa-
é, ce n'était là qu'une subvention de nos classes
oyennes aux grands industriels fournisseurs des États
nprunteurs. Notre gouvernement, en autorisant ces
nprunts, ne s'est pas toujours soucié de la solvabilité
s emprunteurs, ni de savoir si le transfert des intérêts
amortissements en monnaie française serait possible.

Dans les trente années qui ont précédé la guerre de
14, l'épargne française a ainsi investi plus de quarante
lliards de francs-or, soit environ 400 milliards de francs
tuels au taux moyen de 4 o/o. Aujourd'hui l'épargnant
nçais n'en retire plus comme intérêts et amortisse-
ents que deux milliards.

L'intérêt réel est devenu inférieur à 0,5 o/o. Autrement
t, l'épargnant français — traduisons les classes moyen-
s — perd annuellement de ce seul fait plus de quatorze
lliards.

D'autres exemples confirmeraient facilement que les
sses moyennes ont toujours été les grandes victimes
la politique financière de nos divers gouvernements.

La chute du cabinet Blum, en avril 1938, leur a évité

— mais pour combien de temps — un coup terrib[le] ministère venait de déposer un projet d'impôt sur le c[api]tal. Seules les « personnes physiques » devaient [être] frappées. Par conséquent, les sociétés anonymes ne [pou]vaient être atteintes. Le paysan, les propriétaires, [les] artisans, les petits et moyens commerçants et indust[riels] auraient encore porté le poids de cette nouvelle cha[rge]. Et comme la plupart d'entre eux n'auraient pas eu [les] disponibilités nécessaires, ils auraient dû hypothéque[r ou] vendre leurs biens au premier offrant. La terre de Fra[nce] à l'encan, à la grande joie des financiers qui, en peu [de] temps, auraient réalisé de scandaleuses fortunes, su[pé]rieures à celles que les plus fructueux coups de bo[urse] peuvent procurer.

Répercussions des récentes lois sociales sur la petite et moyenne industrie et sur le petit et moyen commerce

Le patronat français est composé de près de 99 o/[o de] chefs d'entreprises petites ou moyennes, emplo[yant] 57 o/o de la main-d'œuvre. Ce sont, par conséquent, [les] entreprises petites et moyennes qui supportent la [plus] grande part des charges créées par l'application des n[ou]velles lois sociales.

Cependant, ces lois ont été élaborées après consu[lta]tion seulement de la Confédération générale du tra[vail] et de quelques personnalités appartenant au très gr[and] patronat. Depuis sa création, la Confédération géné[rale] du patronat français a été, elle aussi, consultée, mais [elle] est surtout l'organe de la grande industrie et du gr[and] commerce. Elle ne peut prétendre représenter en m[ême] temps le petit et le moyen patronat dont les inté[rêts]

ıt souvent opposés à ceux des trusts et des cartels. Ceux-ci ne subissent qu'une concurrence partielle ou :énuée, et sont presque toujours maîtres de leurs prix. travaillent, en général, avec le capital d'autrui, fruit de pargne, grâce au concours des grands établissements anciers. Les grosses entreprises qui fournissent les ministrations publiques, l'État et l'armée, jouissent esque d'un monopole de fait. Ce n'est pas sans raison 'on a dit qu'elles constituent « l'industrie abritée ».

Les petites et moyennes entreprises travaillent, le plus ıvent, avec les propres capitaux du chef de l'entreprise , en tout cas, sous sa responsabilité personnelle et tière. Soumises pleinement à la concurrence, elles ne ıt pas maîtresses de leurs prix de vente. Non plus d'ail-ırs que du prix d'achat, car le prix des matières pre-ères et des semis produits sont fréquemment imposés r les trusts et cartels qui en détiennent le monopole.

Les lois sociales ne peuvent donc avoir la même réper-ssion sur ces deux principales catégories d'entreprises.

La question des prix

Toute augmentation de main-d'œuvre et de charges fait demment augmenter les prix de revient dans toutes entreprises, mais par leur puissance et souvent leurs nopoles de fait, les trusts et cartels ajustent plus faci-ıent leurs prix de vente, pour conserver leurs marges éficiaires et contraignent le marché à accepter leurs x.

ıu contraire, la petite et moyenne entreprise ne peut toujours intégrer ses charges dans ses prix de vente ıuse de la concurrence et aussi parce que le pouvoir :hat de sa clientèle ne suit pas toujours les augmenta-

tion de salaire. Il s'ensuit que toute augmentation
charges est supportée principalement par les bénéf
déjà réduits par plusieurs années de crise.

Une autre différence fondamentale entre les pet
et moyennes entreprises d'une part et les grandes en
prises d'autre part, se trouve dans l'exercice de l'auto
patronale.

Dans la grande entreprise, le patron classique n'ex
pratiquement plus. Il a fait place à l'administrateu
n'a, le plus souvent, qu'un lointain contact avec son
sonnel. En fait, l'autorité est déléguée à une hiérar
de techniciens qui ne sont qu'indirectement intére
au succès ou à l'insuccès de l'entreprise.

Dans les petites et moyennes entreprises, le patro
conservé son importance capitale. Il est, lui, en con
direct et constant avec son personnel. Les conflits l'a
tent immédiatement dans ses intérêts matériels
moraux. Et la faillite de son entreprise est pour lu
ruine et le déshonneur.

Donc dans les grandes entreprises : irresponsabi
intérêts multiples et divers ; dans les petites et mo
nes : intérêt direct personnel et responsabilité total

C'est pourquoi le patronat des classes moyennes a
senti durement la faiblesse des grands patrons qui,
la fameuse nuit de 1936, à l'hôtel Matignon, ont a
qué l'autorité patronale.

Les trusts et cartels, nous l'avons déjà vu, suppor
sans inquiétude les conséquences de 1936. Mais les
tes et moyennes entreprises ne pouvant en général
menter suffisamment leurs prix de vente, se trouvent
la nécessité de diminuer leurs prix de revient.

La plupart d'entre elles ne peuvent augmenter
chiffre d'affaires en raison de la crise, ni perfectio
leur outillage par une rénovation du matériel. Po

re, il faudrait des capitaux qu'elles n'ont plus et la cerude d'amortissements devenus impossibles.

Certaines ont dû, plutôt que de disparaître, réduire ır train de vie, licencier du personnel, diminuer leur nsommation. D'autres ont recherché dans de nouveaux ntres de la main-d'œuvre moins chère ou bien ont eu cours aux artisans et au « travail noir ». Ces solutions esque désespérées comportent un danger évident.

La seule façon de s'en sortir serait, pour les moyennes treprises, d'augmenter le rendement par la rationalition du travail, ce qui permettrait de retrouver le néfice légitime. Mais une telle réforme n'est possible ıe dans les maisons d'une certaine importance où la vision du travail est réalisable. Beaucoup n'ont d'ailurs pas attendu les difficultés actuelles pour améliorer urs méthodes de travail.

L'autorité patronale

Dans l'immense majorité des entreprises de classes oyennes, la spécialisation de chaque travailleur n'existe s, et l'on est obligé, pour les contrats collectifs, de proder à des classifications arbitraires. Il faut à ces petites moyennes entreprises des collaborateurs plus complets, us souples, ayant des facultés plus grandes d'adaptation, dignes surtout de la confiance que le patron est obligé avoir en eux, en raison même de la plus grande liberté de la plus grande initiative que réclament leurs foncons.

Cette confiance indispensable fait apparaître la nécesé de l'autorité patronale qui, d'autre part, est le comément de la responsabilité.

Il apparaît donc que du choix des collaborateurs et de

leur attitude morale en face de leur devoir professionn
dépend étroitement la prospérité de l'entreprise.

C'est pourquoi le petit patron, chef qualifié parce q
professionnel lui-même et seul responsable de la réuss
de son affaire, a besoin d'une grande liberté dans le cho
de collaborateurs dont dépend l'existence de son ent
prise. Aussi est-il particulièrement affecté par les lois q
portent atteinte à son indépendance.

Obligé, par la nature de ses rapports avec ses employ
et ouvriers, d'entretenir avec eux des relations cordial
il se réjouit le premier de l'amélioration qu'on ve
apporter à leur sort par la voie de mesures général
améliorations qu'il ne pouvait réaliser seul, tenu qu
était par les nécessités d'une concurrence qui ne l'aur
pas suivi sur ce terrain.

Étant par origine, inclination ou nécessité, compr
hensif des intérêts légitimes de la classe ouvrière, le pe
patron est, par les lourdes responsabilités qu'il assum
dans les moments difficiles, particulièrement qualif
pour en connaître les devoirs, apprécier ceux qui les rem
plissent, juger ceux qui les négligent, exercer l'autori
que lui confère sa compétence.

Une expérience de deux ans a malheureusemen
montré que des lois appliquées avec un esprit de déso
dre ont empêché d'exercer cette autorité indispensabl
Une observation mal prise, une malfaçon découverte, u
rendement insuffisant, ou simplement l'ambition agit
de certains délégués, provoque le trouble et l'arrêt d
travail.

Le patron ne peut plus que difficilement, en cas d
baisse de commandes, réduire son personnel dans les pro
portions nécessaires. Il ne peut plus, à son gré, déplace
un employé d'un service à un autre, selon les besoin
du service.

l est même arrivé que le secret professionnel a été lé au profit de certaines organisations syndicales où t discutés les chiffres de la comptabilité et évalués les udo-bénéfices.

l n'est pas étonnant que, dans ces conditions, le petit moyen patronat se décourage et ne cherche plus à elopper ses affaires. Des industriels et des commer-ts parvenus à une certaine aisance préfèrent liquider t. Ainsi se ferment des quantités d'entreprises en ne activité. Il en résulte une notable diminution de tivité générale et une aggravation du chômage. Mal- l'embauche de 180.000 ouvriers supplémentaires par rosse industrie, le chômage n'a pas diminué depuis an. Ce qui donne une idée de l'importance des licen-nents dans les petites et moyennes entreprises.

vant de terminer cette étude des répercussions des sociales, il convient de remarquer, à l'honneur des tes et moyennes entreprises, que d'une façon géné-, les litiges entre patrons et ouvriers n'ont pas revêtu z elles le caractère de gravité remarqué dans les con- entre les grandes entreprises et leur personnel.

es patrons des classes moyennes sont arrivés à s'en-dre avec leurs salariés sans que subsiste entre eux e rancœur si nuisible à tous points de vue, notam-t à la production ; tandis que l'affaire « mastodonte », hine sans âme, à ongles aigus, est génératrice de la e des classes.

MAURICE DENIS.

L'avant-guerre continue

Dans une des premières pièces de M. Marcel Pagnol, .
— que ni *Marius* ni *Topaze* ni telle autre pochade ne s
parvenus à nous faire oublier — figure un magnifique a
logue. Un homme part, muni d'une lampe, à la reche
d'un trésor. Il garde les yeux fixés sur sa lampe, dan
crainte légitime qu'elle ne s'éteigne. Mais, à force d'obse
la flamme, de surveiller et de régler sa hauteur, il f
par oublier le trésor qu'il convoitait d'abord. La lampe
tait qu'une arme pour la découverte : elle devient l'o
même de la découverte. Qu'un moyen : elle devient une

L'intention de l'auteur est de condamner par ce sym
la forme stérile et desséchée de l'érudition universitaire
loin de mener à la connaissance, ne mène souvent
elle-même. Mais la leçon saisissante qu'il nous pro
s'applique également à la recherche d'un autre trésor
paix. Il n'est plus guère contesté que l'édification
puissant barrage collectif contre le flot du pangermani
soit la condition d'une paix véritable, c'est-à-dire d'
paix négociée. La réponse du Führer au président Roose
en date du 28 avril, couronne la démonstration, d'ore
déjà surabondamment faite, que l'offre d'asseoir la
économique des nations sur des fondements plus so
et plus justes laisse les dictateurs indifférents. M. A
Hitler se sent encore, ou fait encore mine de se cr
assez fort pour conquérir par l'intimidation « l'espace
tal » du Deutschtum. Lui enlever cette conviction o
mettre hors d'état de la simuler : il est trop évident
cette démarche doit précéder toutes les autres, et qu

ꞁconquête de la paix doit commencer par là. Mais si la aix est impossible sans la construction du barrage, il 'en reste pas moins vrai que le barrage n'est pas la paix. i la négociation générale est impossible sans le déploie-ıent de forces supérieures à celles des dictateurs coalisés, n'en reste pas moins vrai qu'un déploiement de forces e tient pas lieu de négociation. S'il est impossible, sans ı lampe, de partir à la recherche du trésor, il n'en reste as moins vrai que la lampe n'est pas le trésor.

***

C'est cette haute et dure vérité que S. S. Pie XII a voulu ıire entendre aux guides des nations européennes, en ıstifiant, quelques semaines après son couronnement, la evise de son pontificat : *Opus justitiae pax.* Sur la por-e des démarches prescrites aux nonces des différentes ıpitales, des rumeurs contradictoires ont couru. Tantôt ı affirme que le Saint-Père offre de régler par son arbi-age le litige germano-polonais, voire de vider la querelle anco-italienne. Tantôt on prétend que la Cité du Vati-ın a été proposée comme siège d'une conférence éven-ıelle. Il suffit de se référer à l'article 24 du Traité de La-an pour faire, dans ces interprétations diverses, la part l'outrance et de la déformation : « Le Saint-Siège est-il ipulé, en ce qui touche la souveraineté qui lui appar-ent dans le domaine international, déclare qu'il veut meurer et demeurera étranger aux compétitions tempo-lles entre les autres États et aux réunions internationa-s convoquées pour cet objet, à moins que les parties en ige ne fassent un appel unanime à sa mission de paix, réservant en tout cas de faire valoir sa puissance morale spirituelle. En conséquence, la Cité du Vatican sera tou-ırs et en tout cas considérée comme un territoire neutre inviolable. »

Ni la Pologne ni l'Allemagne n'ont malheureusement fait pel à la mission de paix du Saint-Siège. Comme il y a un , lorsqu'il éleva contre les bombardements de villes ou-rtes une protestation volontairement distincte de celles s gouvernements britannique et français, le Pape s'est nc borné, en cette grave circonstance, à « faire valoir sa

puissance morale et spirituelle ». Il a rappelé aux gouve
nements des deux coalitions antagonistes qui s'affront
ou se nouent que mieux vaut faire la paix qu'apr
la guerre. Jamais ce rappel ne fut plus opportun.

Il va de soi que les intentions de Pie XII furent travesti
comme naguère celles de Benoît XV. Quand il tenta d'arr
ter l'holocauste, le Pape de la Grande Guerre fut accus
notamment par Mussolini, de vouloir sauver l'Autrich
Hongrie, dont aussi bien tous les hommes de bonne foi d
plorent aujourd'hui l'anéantissement. Un journaliste par
sien des plus notoires, passé maître actuellement dans l
chasse au « belliciste », osa même imprimer cette exclam
tion : « Non ! Saint-Père ! Assez de sang n'a pas encor
coulé ! » Sous les oripeaux nouveaux dont il s'affuble, « l
nationalisme exagéré » condamné par Pie XI n'a pas os
s'attaquer directement à Pie XII. Il s'est contenté de mé
connaître la noblesse de son dessein en insinuant, à l'aid
du Traité de Latran, que l'initiative pontificale impliqua
l'approbation préalable du gouvernement fasciste. D'un
part, on a vu que cette exégèse n'était pas rigoureusemen
exacte. Mais, d'autre part, que le Vatican ait agi en plei
accord avec le Quirinal en cette occurrence, ne faut-il pas l
souhaiter de tout cœur ? Quelle meilleure preuve, en effe
que le Duce, au moment même où il accepte la transforma
tion publique du pacte italo-allemand en alliance militair
tremble de se voir entraîné dans une guerre pour le roi d
Prusse ? Quelle indication plus précieuse pour les gouve
nements pacifiques de l'Occident ?

Mais c'est surtout le cœur des peuples que S.S. Pie XI
a touché, et qu'elle eût remué bien davantage encore si s
voix leur était parvenue moins étouffée.

***

Au moment où la presse européenne mit en cause la d
plomatie pontificale, nous quittions l'Algérie où, pendan
cinq journées grandioses, le Pape avait été présent en l
personne de son légat. Et jamais mieux que sur les trac
du cardinal Verdier la vertu pacifiante de l'Église ne nou
était apparue.

Au soir de la réception du grand muphti et du gran

obin par le légat, au cours de laquelle un véritable pacte collaboration et d'assistance fut conclu entre les trois nilles spirituelles de l'Afrique française, une très haute rsonnalité civile nous disait : « Ce qu'il a réussi par sa ile présence, nous n'aurions même pas osé le tenter. Il venu et il a vaincu, sans même avoir eu le temps de r. »

C'est peut-être que le cardinal Verdier avait libéré la issance souveraine des mots simples et des paroles vraies. ant même de débarquer, il avait su, par deux petits essages sans emphase et sans apparat, s'adresser à tous Algériens « sans exception », à tous les fils de la terre icaine sans « distinction de races ou de confessions reli-euses ». Cet appel, c'est celui qu'attendaient tous ces mmes divisés entre eux ou contre eux-mêmes. Et c'est in légat, c'est du Pape qu'il leur est venu.

l est prévisible — hélas ! — que, sur ce sol algérien, tra-llé par les fièvres de l'Orient et quelques-unes des mala-s de l'Occident, l'homme s'efforcera de séparer ce que eu avait uni. Mais l'exemple a porté, et fait image. Celui e nous avons vu débarquer avec la paix sur les rives où rétiens et non-chrétiens ne s'aimaient pas, nous espé-is, nous attendons sa venue sur les rives d'en face, où à presque les chrétiens s'égorgent.

***

Mais laissera-t-on au futur médiateur le temps de venir les chances d'agir ? Il ne nous est plus, désormais, inter-de le croire. Car le barrage à l'abri duquel la paix re-ître peut-être de ses cendres, s'il fut lent à prendre me, s'édifie rapidement sous nos yeux.

Après l'abandon de l'expérience Chamberlain, le revire-ent de la politique polonaise et l'établissement de la cons-ption en Grande-Bretagne, un avertissement nouveau a infligé le 12 mai aux dictateurs : M. Chamberlain a pu noncer aux Communes que l'accord anglo-turc était vir-ellement conclu et que les dispositions d'assistance mu-elle entraient dès maintenant en vigueur entre les deux uvernements. Cet événement offre une quadruple im-rtance.

En premier lieu, il limitera les effets de l'intimidat
italo-allemande sur les nations balkaniques. De tous
effets prévisibles, celui-ci est, sinon le plus aléatoire,
moins le plus difficile à atteindre. D'une part, en rais
de la politique personnelle du prince Paul de Yougos
qui, contre le vœu de son peuple, use envers Rome et B
lin de ménagements comparables à une pure et simple co
plicité : n'a-t-il pas eu l'audace, lui, dont le gouvernem
signa le fameux traité de Pâques 1937 avec l'Italie, de fa
dire par son ministre à Ankara que l'accord anglo-turc é
contraire à l'esprit de l'Entente balkanique ? D'autre pa
en raison de la politique de principe adoptée par les gou
nements turc et britannique à l'égard de la Bulgarie :
estime, à Ankara comme à Londres, que la Bulgarie peut
doit être associée au Front de la Paix; on est prêt à pa
son adhésion d'une révision du Traité de Neuilly au dé
ment de la Roumanie et de la Grèce; mais rien n'indiq
encore que Bucarest et Athènes soient prêts à consentir
sacrifices territoriaux.

En second lieu, l'assistance turque couvrirait, le
échéant, non seulement la Méditerranée, mais la Syrie,
Palestine et l'Égypte. La contrepartie de ce précieux ap
semble devoir être la cession, plus ou moins déguisée,
sandjak d'Alexandrette à la Turquie. On conçoit ce que
abandon peut avoir de douloureux pour la puissance m
dataire directement intéressée, c'est-à-dire la France.
défenseurs des chrétiens d'Orient, notamment le sénat
Gustave Gautherot, font valoir à cet égard les argume
les plus forts et les plus pertinents. Il est cependant ex
que la France puisse faire échouer une entreprise ess
tielle à sa propre sécurité. Un moyen terme doit donc ê
trouvé.

En troisième lieu, la communication libre est désorm
assurée, dans la mesure où cela dépend de la Turq
entre l'Occident et la mer Noire. Il suffit, pour apprécie
valeur de cet atout, de se rappeler la Grande Guerre, la
sastreuse expédition des Dardanelles, l'impossibilité de r
tailler la Russie, les hésitations de la Roumanie et de
Grèce, l'hostilité de la Bulgarie, en bref, l'ensemble
conséquences tragiques et presque fatales qu'entraîna l'
trée de la Turquie dans la coalition adverse. Les détr
sont désormais fermés aux puissances de l'Axe et ouv

la Russie, à la Roumanie, à l'Angleterre et bientôt à la
rance. On comprend que M. Hitler ait dépêché M. von Pa-
en à Ankara pour tenter, *in extremis*, d'arrêter Ismet
ionu. Son échec n'en apparaît que plus cuisant.

En quatrième lieu, le traité fondamental qui unit la Tur-
uie à la Russie interdit aux deux puissances de se lier à
n État limitrophe sans le consentement de l'autre partie.
r, la mer est considérée comme frontière commune entre
Turquie et la Grande-Bretagne. La Russie soviétique a
onc donné son assentiment préalable au traité anglo-turc.
ar ce seul geste, on a pu penser que le Kremlin s'était
llié par anticipation au nouveau système de sécurité col-
ctive.

*
* *

Mais la politique russe n'est jamais limpide pour une
itelligence occidentale.

Le 5 mai, M. Maxime Litvinof, partisan tenace de la poli-
que d'alliance avec l'Occident et l'un des derniers Juifs
aintenus par Staline dans un poste de premier plan, tom-
ait en disgrâce. Ce fait, depuis longtemps attendu, mais
oujours différé, fut aussitôt rapproché de l'étonnant si-
nce observé par le Führer à l'égard de la Russie bolchevi-
ue dans son discours du 28 avril.

Bientôt un certain nombre d'événements concordants
nrent dissiper ces inquiétudes. M. Molotov, à peine ins-
llé dans le fauteuil de M. Litvinof, reprenait la négocia-
on d'un accord anglo-soviétique au point où son prédéces-
eur l'avait laissée. M. Potemkine, ancien ambassadeur à
aris et commissaire du peuple adjoint aux Affaires étran-
ères, poursuivait, comme si rien n'était, sa tournée sym-
olique des capitales orientales. A Ankara, il fortifiait l'al-
ance russo-turque et poussait la Turquie à passer contrat
vec Londres. A Bucarest, il annonçait la nomination d'un
ninistre à la légation, vacante depuis la fuite mystérieuse
u dernier titulaire, apportait la reconnaissance définitive
e la souveraineté roumaine sur la Bessarabie, multipliait
es apaisements en ce qui concerne l'activité de la Troi-
ème Internationale. A Varsovie, il accordait au *Kurjer
Varzawski* une interview dans laquelle il parlait de « notre
rande amie la France ». Fort habilement, le colonel Beck

profitait de son passage pour faire publier par l'agence [illegible]cieuse *Iskra* que M. Hitler lui avait jadis proposé une [illegible]che concertée vers l'Ukraine et un partage des terres rus[illegible] mais que, même au moment où les relations polono-ru[illegible] étaient détestables, il avait écarté les offres du Führer.

Mais, à peine dissipées, les alarmes étaient ranimées [illegible] les difficultés persistantes auxquelles se heurtèrent les pou[illegible]parlers anglo-soviétiques. Londres et Moscou échangeai[illegible] projets et contre-projets. La session du conseil de la S.D.[illegible] était retardée pour permettre à M. Potemkine de s'y re[illegible]dre et d'y rencontrer les ministres des Affaires étrang[illegible] de France et de Grande-Bretagne. Puis on apprenait so[illegible]dain que M. Potemkine ne se rendrait pas à Genève [illegible] qu'il serait remplacé par M. Maisky, ambassadeur à Lo[illegible]dres, que lord Halifax a l'occasion de rencontrer tous [illegible] jours. C'est alors — le 17 mai exactement — que M. Cha[illegible]berlain arrêta la sage résolution de prendre lui-même l'[illegible]faire en main et de la mener à bonne fin.

L'histoire des négociations entre la Russie et l'Occide[illegible] est pleine de ces surprises et de ces accrocs. C'est Bismar[illegible] qui conclut avec le Tsar un traité dit de « réassurance [illegible] au moment même où il vient de s'allier avec l'Autric[illegible] Hongrie plus ou moins aux prises avec la Russie. C'[illegible] Nicolas II qui, pendant la crise marocaine de 1904-1905, [illegible] laisse arracher par Guillaume II le traité le Bjoerkoe, [illegible]compatible avec l'alliance franco-russe et qu'il devra bi[illegible]tôt déchirer. C'est Adolf Hitler lui-même qui renouvel[illegible] le 5 mai 1933, le traité germano-soviétique de 1926, venu [illegible] expiration en 1931 et que ni Bruning, ni von Papen, ni v[illegible] Schleicher n'avaient osé ranimer. Mais, quand on y regar[illegible] de près, ces « tours de valse » ont moins d'importan[illegible] qu'on ne le croit. Le traité de « réassurance » n'a pas e[illegible]pêché Bismarck de soutenir l'Autriche-Hongrie dans la cr[illegible] balkanique de 1888-1889. Le traité de Bjoerkoe n'a vécu q[illegible] l'espace d'un matin. Et, bien que le traité germano-sov[illegible]tique n'ait expiré qu'en 1938, les relations commercia[illegible] et politiques de Berlin et de Moscou furent détestabl[illegible] avant comme après cette date, depuis la signature du pa[illegible] franco-soviétique.

Un homme d'esprit a défini par deux formules les ra[illegible]ports entre l'Angleterre conservatrice et la Russie st[illegible]nienne : « Staline et Chamberlain sont un peu comme de[illegible]

ɔntlemen qui ont peur du même malfaiteur, mais n'osent ıs s'unir pour le combattre parce qu'ils n'ont pas été pré-ntés »; « Londres et Moscou sont parfaitement d'accord, uf sur le fait qu'ils sont d'accord. » A la vérité, le diffé-nd est facile à circonscrire. L'Angleterre préférerait s'en-ndre avec la Russie non pas directement, mais par le dé-ur d'une garantie commune à la Pologne et à la Rouma-e. Pourquoi ? Parce qu'elle redoute l'effet moral d'une liance anglo-soviétique sur certains États dont le concours i est acquis, comme le Portugal, sur d'autres, dont la llaboration limitée lui est précieuse, comme les princi-ıux États sud-américains, sur d'autres enfin qu'elle ne sespère pas de rallier comme l'Espagne ou la Yougosla-ɔ. Au contraire, la Russie se comporte comme le cousin ı'on a négligé longtemps en raison de sa mauvaise édu-tion et qu'on invite maintenant à s'asseoir au bas bout la table : il exige tout ou rien. L'entremise française rmettra de trouver la formule du compromis. M. Dala-er, sans soulever de protestation dans l'aile droite de sa ajorité, a déclaré à la Chambre que la collaboration entre J.R.S.S. et l'Occident était indispensable « sur la base de galité et de la réciprocité ».

***

Comment les dictateurs ripostent-ils à cette coalition dé-ısive, non pas des puissances démocratiques, mais des tions qui ne convoitent pas le bien des autres ? Ils annon-ıt, le 7 mai, la signature d'une alliance italo-allemande bonne et due forme, dont le seul effet pratique sera de ciliter la mainmise de l'Allemagne sur la Péninsule. Ils fforcent, sans succès, d'entraîner le Japon dans les con-ts européens et, avec un bonheur inégal, de maintenir spagne dans leur sillage. Une coup de force est-il en pré-ration à Dantzig ? Le discours du colonel Beck prouve e la Pologne garde son sang-froid et sa résolution. Le cte de non-agression que le Danemark, à la différence s autres États scandinaves, accepte de négocier avec le ich, annonce-t-il la mainmise du national-socialisme sur royaume de Christian X ? C'est un point qui mérite d'être entivement surveillé : car la riposte allemande, la meil-

leure et la plus aisée, au traité anglo-polonais, serait inco testablement l'acquisition brutale, par le Reich, du contrô des routes maritimes du Nord.

La grande bataille des nerfs continue. Mais les puissanc pacifiques la soutiennent, si elles ne l'ont pas encore g gnée. Sans doute se trouve-t-il un Déat pour jouer les d magogues à contre-temps, et lancer un « Mourir po Dantzig » que la presse du docteur Goebbels attrape aus tôt à la volée. Mais, cette fois, le bons sens résiste, et o n'ignore plus que la transformation de Dantzig en ba militaire allemande entraînera sans retard la prise de V sovie, comme l'annexion des Sudètes a entraîné la chute Prague, que la disparition de la Pologne préparera l' servissement d'un nouvel État, et ainsi de suite jusqu'à que la France et l'Angleterre, de capitulation en capitula tion, soient à la fois précipitées dans la guerre et dans l défaite. C'est M. Duff-Cooper qui rappelait récemment conte des *Mille et une Nuits* : un potentat oriental ét d'humeur pacifique et d'esprit philosophique ; lorsqu lui annonça que l'ennemi avait conquis des provin éloignées de son empire, il répondit : « Il en reste assez l'ennemi néanmoins, ne se tint pas pour satisfait, et l guerre fut portée jusqu'à cœur du royaume; chaque f qu'on lui annonçait une nouvelle perte, le roi répond calmement : « Il en reste assez »; mais, à la fin, l'enne atteignit les murs de la capitale, s'en empara de ha lutte, se saisit du roi et lui coupa la tête; « alors, ajout chroniqueur, il n'en restait plus assez ».

André Sidobre.

Nouveau départ, vieux problèmes

Le Parlement belge a accordé au nouveau gouvernement pouvoirs spéciaux qu'il sollicitait : ces pouvoirs doivent permettre de prendre, d'ici au 1er décembre, les mesu- nécessaires pour compléter la défense du territoire et ur redresser la situation budgétaire et économique du ys.

Les dirigeants du parti socialiste avaient accepté d'entrer ns le gouvernement Pierlot, mais, en toute dernière ure, un congrès du parti ouvrier belge avait obligé les uveaux ministres — ministres durant trois heures ! — à missionner. Qu'un parti qui se prétend un parti gouver- mental et un grand parti national estime devoir, dans circonstances graves que traverse l'Europe, se replier et refaire dans l'opposition, avec l'espoir avoué de préparer futures victoires électorales, cela ne témoigne, certes, ère en faveur de son intelligence et de son patriotisme.

Quoi qu'il en soit, la défaillance des socialistes a amené Hubert Pierlot à constituer un ministère composé de holiques et de libéraux et de trois « techniciens » (à la fense nationale, à l'Instruction publique et aux Finan-). Il y a dans ce gouvernement quelques fortes personna- és, mais nous ne serions pas sans appréhensions sur la litique sociale et économique qu'elles vont adopter, si la ésence de M. Pierlot et l'action des deux représentants la démocratie chrétienne ne devaient servir de contre- ids à leurs tendances conservatrices.

M. Pierlot, qui est originaire du Luxembourg belge, a ites les qualités des habitants de cette province : il est ace et ferme, têtu même, il est courageux, il ne craint s les responsabilités; il parle peu, il écoute davantage, il

étudie. Depuis plusieurs années, c'est vers la réforme institutions que se sont orientées ses études et ses re ches. A la direction du parti catholique, au Sénat, au g vernement, il a vu la rapide et inquiétante décadenc régime, la médiocrité de la représentation parlementa l'impuissance des assemblées délibérantes, l'indifféren la lassitude du public, la confusion des esprits. Il a eu mots très durs pour condamner ces nouvelles mœurs p tiques. A son avis, les assemblées parlementaires sont t nombreuses, la procédure trop lente, les débats confus inutiles, la machine parlementaire tourne à faux, et le s effet de son activité c'est d'entraver le travail du gouver ment en immobilisant les ministres, en les arrachant leur tâche normale pour les user à des besognes médioc et en d'inutiles palabres. Le Parlement a cessé de représ ter l'opinion, il se produit un véritable déplacement pouvoirs : le Parlement représente mal l'opinion du co électoral, et, de plus en plus souvent, les gouvernemen succombent sous d'autres pressions que celles du Par ment. Pour sauver la démocratie, il faut la réformer, restaurant le pouvoir exécutif dans la plénitude de sa m sion. La démocratie politique, a-t-il affirmé dans sa déc ration ministérielle, ne consiste pas à détruire le pouvo mais à en contrôler l'exercice. Nos institutions ne fonctio nent plus, la vie administrative est privée d'impulsion, r tre situation économique se ressent de cette paralysie, n rapports avec l'étranger en subissent un dommage consid rable. Le redressement politique commande le redresseme financier et économique. Depuis dix-huit mois, nous avo eu cinq ministres des Finances et cinq ministres des Aff res économiques : les affaires économiques et les financ ces deux départements qui sont au centre de toute not politique économique, ont changé de titulaire tous les t mestres ! Cela explique l'absence d'un programme écon mique, d'une politique continue, d'une ligne directri alors que nos industries, notre commerce extérieur, not agriculture avaient à faire face à des difficultés nouvelles.

Les pouvoirs spéciaux permettront au gouvernement s'atteler à ces tâches essentielles sans craindre les intrigu et les embûches parlementaires. Les spécialistes du dr public ne sont pas unanimes à admettre la légitimité et légalité de ces pouvoirs spéciaux; selon la thèse qui semb

porter l'adhésion de la majorité des juristes, les pouvoirs
ciaux ne sont qu'une extension du pouvoir réglemen-
e accordé au roi par la Constitution : les mesures pri-
en application de la loi sur les pouvoirs spéciaux sont
ses non point par « arrêté-loi », mais dans la forme
ituelle des arrêtés royaux d'application.

ans entrer ici dans ce débat, fort intéressant pour les
cialistes du droit public, nous nous bornerons à consta-
que cette procédure exceptionelle, mais à laquelle on a
plus en plus fréquemment recours depuis douze ans,
stitue de la part du Parlement un dessaisissement d'une
t de ses attributions : il abandonne au gouvernement
part de son pouvoir législatif, il renonce à une partie
son droit de contrôle, car l'obligation pour le gouverne-
nt de faire rapport, à l'expiration du délai fixé, sur l'u-
e qu'il a fait de ses pouvoirs ne laisse plus aux parle-
ntaires qu'un contrôle *a posteriori* et fort théorique.
cependant plus personne, au Parlement, ne s'élève con-
cette procédure; les socialistes se garderaient bien de la
nbattre, puisqu'ils sont très pressés de l'utiliser lors-
ils sont au gouvernement! Ainsi, qu'on le veuille ou
, on s'oriente, en Belgique comme en France, vers un
ime de « démocratie autoritaire » qui n'a plus que de
tains rapports avec la démocratie parlementaire d'a-
t-guerre : le contrôle parlementaire, qui constituait l'é-
ent essentiel de ce régime, est de moins en moins effi-
e. Il y a un secteur de plus en plus large de l'activité
ivernementale qui échappe pratiquement au contrôle :
n'est pas seulement la défense nationale, ce qui se con-
aisément à une époque où l'Europe vit dangereuse-
nt, c'est aussi la politique économique, les mesures fis-
es, la politique budgétaire.

e danger consiste dans l'arbitraire de l'administration :
ninistre est incapable de tout examiner, de tout étudier;
st contraint de faire confiance à ses fonctionnaires. Nous
mettons pas en doute le dévouement, le désintéresse-
nt, ni la compétence de l'administration, mais peut-elle
naître tous les besoins de la population ? a-t-elle les ins-
ments nécessaires pour pouvoir éclairer, comme il le
viendrait, les ministres? L'insuffisance actuelle de nos
vices de documentation et de statistique n'est mise en
ite par personne.

Il n'y a à cela qu'un seul remède : faire appel au co cours des organisations professionelles, les convier à ai le gouvernement et l'administration, reconnaître, d'abo leur existence, et renoncer, dans ce but, à l'individual officiel. Nous en revenons ainsi au problème fondamen mais déjà ancien : l'organisation professionnelle, qui s pose non seulement au point de vue social, pour éta une collaboration organique et permanente entre les p ducteurs, mais encore aux points de vue économique politique.

M. Pierlot est, depuis longtemps, favorable à l'organ tion légale des professions; il a promis de faire voter, l'améliorant dans la mesure des possibilités, le projet loi déposé par le gouvernement Spaak. Trouvera-t-il l' pui nécessaire dans tous les groupes de sa majorité ? en peut douter quand on songe aux relations étroites lient le parti libéral aux organisations patronales et a puissances financières. En revanche, M. Pierlot pourr trouver du côté socialiste la collaboration qui lui ferait faut du côté libéral. Le bureau de la C.G.T. belge va p poser à un congrès syndical extraordinaire une résolut favorable aux principales dispositions du projet de loi l'organisation des professions : le statut légal des syn cats, des conventions collectives et des commissions pa taires, l'institution de conseils professionnels et d'un c seil économique. Il est vraisemblable que les syndicats cialistes se rallieront aux propositions de leur bureau. I a là une évolution quelque peu inattendue, car, jusq présent, les syndicats socialistes s'étaient déclarés franc ment hostiles au principe de l'organisation des professio Mais leurs dirigeants sont trop réalistes pour n'avoir apprécié l'utilité de rapports fréquents et organiques a les organisations patronales; le stade du syndicalisme pu ment revendicatif est dépassé, des tâches nouvelles at dent les syndicats au sein des professions et au sein de conomie nationale. Les syndicats chrétiens, qui group plus d'un tiers des travailleurs syndiqués, ont été les p miers à le comprendre; leur propagande a réussi à conva cre les socialistes.

Il reste un dernier problème qui exigeait, lui aussi, la de cette carence gouvernementale : la politique d'indép dance et la défense nationale. Socialistes et communis

: adopté, avec les catholiques, les libéraux et les rexistes, dispositions du projet de loi relatives à la défense du ritoire et à la protection contre les attaques aériennes. y a unanimité dans le pays pour demander que soient reloppées et accélérées les mesures propres à assurer la ense de la Belgique et de la colonie; les événements de derniers mois ont prouvé que les petits pays doivent tout compter sur eux-mêmes et ne pas trop se fier : garanties des grandes puissances. La Belgique dé- : faire tout ce qui est en son pouvoir pour écarter la erre de son territoire; elle a joué, dans le passé, un rôle if dans les conférences et les négociations internationales ir la solution des différends politiques et économiques. bandon de la sécurité collective, la faillite de la S.D.N. lui permettent plus de poursuivre cet effort; elle se re- sur elle-même, se réservant le droit de choisir libre- nt, dans le sens le plus conforme à ses intérêts, la poli- ue à suivre en cas de guerre. Politique égoïste? on ne it demander davantage à un petit pays placé à un en- it exposé, et qui a servi si souvent de champ de bataille 'Europe occidentale. Mais l'indépendance n'est pas la itralité; l'allusion à la « neutralité absolue » qu'aurait ptée la Belgique, dans le discours prononcé par le Chan- er du Reich le 28 avril, a étonné l'opinion belge. Dans partie diplomatique extrêmement serrée qui se joue ac- llement, les petits pays ont un rôle difficile qui leur pose une vigilance de tous les instants et énormément sang-froid. Heureusement pour nous, c'est une qualité it n'est pas dépourvu notre premier ministre et minis- des Affaires étrangères.

a politique suivie par la Belgique n'est pas toujours comprise au-delà de nos frontières; je me propose de enir plus longuement sur ce sujet dans une prochaine onique : une étude que doit publier dans la *Revue Gé- ale* un de nos anciens premiers ministres m'en fournira casion.

12 mai 1939.

MARCEL LALOIRE.

Un plaidoyer pour les grands propriétaires mexica

Lorsque l'on essaie d'expliquer l'évolution sociale Mexique depuis la chute du dictateur Porfirio Díaz, fait couramment un certain nombre de reproches a grands propriétaires mexicains. On dit, par exemp que leurs propriétés avaient été constituées par d moyens peu honnêtes. On dit encore qu'ils maltraitaie ou laissaient maltraiter leurs ouvriers. On dit en qu'ils pratiquaient habituellement l'absentéisme. Cri ques globales, qui ont besoin d'être nuancées. Dans u brochure récente, un universitaire mexicain qui appa tient lui-même à une de ces puissantes familles, Pab Martínez del Río, vient de tenter brièvement cette mi au point[1]. Bien qu'il s'adresse surtout à l'opinion nor américaine, nous pouvons en faire notre profit.

L'auteur assure que les propriétés mal acquises n' taient qu'une minorité. Quant aux brutalités envers personnel, il n'en a été témoin, au cours d'une exp rience déjà longue, que dans un très petit nombre cas. Il rappelle à ce propos que les ennemis les plus f rouches des *haciendas* n'ont pas été les *peones* qui vivaient, mais les paysans des villages voisins, avid de nouvelles terres, et souvent aussi les petits comm çants, avides de nouvelles clientèles. Pour l'abse téisme, enfin, il représentait, lui aussi, une exception. suffit de dresser des statistiques sérieuses pour être

1. Pablo Martínez del Río, *El suplicio del hacendado y ot temas agrarios,* 69 pages, Editorial Polis, Mexico, 1938.

it de l'affirmer. Ainsi dans l'État de Durango, sur gt-six grands propriétaires, un seulement méritait le lificatif d'absentéiste; encore sa situation pouvait-elle ter à discussion.

l est certain que l'on fait trop fréquemment de l'*ha-dado* mexicain un portrait qui touche à l'image d'É-al. Pablo Martínez del Río le souligne avec humour :

es coups de cravache, les plaies sanglantes qu'ils creusaient le dos des *peones,* le sel que l'administrateur de la propriété isait répandre avec une passion sadique, tandis que le maître cupait à absorber, au *Moulin-Rouge* de Paris, des quantités itées de champagne, ne sont que des *tours de force*[2] d'ima-tion, qui n'ont pas la moindre base dans la réalité.

In fait, s'il y avait des propriétaires cupides et arro-ts, d'autres, excellents, étaient pleins de bonnes in-ions. Mais les meilleurs eux-mêmes, en général, n'a-ent aucune conscience de leurs responsabilités socia- car personne alors ne songeait à de pareilles choses. outre, leurs bénéfices étaient très souvent fort min- par suite d'un ensemble de circonstances défavora- : médiocrité des communications, mauvaise qualité terrain, irrégularité des pluies. Ils ne versaient donc des salaires de misère à leurs ouvriers, qui, par ail-s, travaillaient peu et mal. On était pris là dans une e de cercle vicieux, que résume un dicton bien connu Mexique : « Le *peón* fait semblant de travailler et le tre fait semblant de le payer. »

u'est-il arrivé à ces propriétaires, dont il n'est pas stion de pallier les insuffisances, mais qui ne doivent être accablés sans mesure et sans appel ? Dans l'a-hie qui suivit l'effondrement du porfirisme, un cer- nombre d'entre eux commencèrent à perdre une ie de leur avoir : des troupeaux furent volés, des

En français dans le texte.

fermes saccagées, etc. Ensuite, ils se trouvèrent en fa des commissions agraires. Or celles-ci étaient com sées, trop souvent, de marchands de biens qui ch chaient surtout des affaires fructueuses, et de fanatiq qui, animés d'une haine personnelle contre le prop taire, pensaient beaucoup plus à satisfaire leur inim qu'à servir les paysans. Les propriétaires furent al victimes des abus les plus éhontés, des caprices et d vengeances les plus cyniques. Ils n'étaient pas tous ir prochables, mais, si justifiée que fût une réfor agraire, ceux qui prétendaient la leur imposer m quaient par trop de loyauté, de désintéressement d'autorité morale. Pablo Martínez del Río ajoute :

Il est évident que ce n'est pas avec des anges que l'on fait révolutions. Mais, si l'on tient compte de cette circonstance... ne faut pas s'étonner non plus que les propriétaires n'aient dans la nôtre qu'une espèce de gigantesque entreprise de spe tion anarchique qui travaillait à leur prendre des biens honnêtement acquis, à leurs yeux, que telle ferme dont mai nant certain général se trouvait tout à coup le possesseur.

Ce n'est pas tout. Beaucoup de propriétaires, p des raisons diverses, étaient endettés. On les priva leurs *haciendas*; mais on ne les déchargea pas de le dettes. Pour ceux-là, ce fut la ruine complète, car l'i tabilité politique et sociale avait tué le crédit. Pour cepter de bon cœur la réforme agraire telle qu'elle appliquée, il fallait aux propriétaires, conclut l'auteur souriant, un discernement extraordinaire et une véri ble vocation au martyre. Ceux qui surent s'adapter a temps nouveaux et qui eurent le bonheur d'avoir affa à des fonctionnaires convenables ne furent qu'une fime minorité. Doit-on jeter la pierre aux autres ?

La brochure de Pablo Martínez del Río ne se ca pas d'être un plaidoyer. Je ne sais si celui-ci convain tous les lecteurs. Cependant, il vaut de nous faire ré chir. Écrit avec une bonne humeur souvent savoure

ıi ne saurait surprendre chez un ancien élève d'Ox-
rd, il est mesuré dans le fond et dans la forme, il n'est
grandiloquent ni injurieux, il ne comporte aucune po-
mique. L'auteur ne cherche pas à dissimuler les er-
urs et les fautes d'une classe; il demande seulement
ı'on ne la calomnie pas à la légère. Et il le demande
ec une autorité que personne n'osera lui refuser. Issu
une grande famille de l'État de Durango ruinée par
s excès de la réforme agraire, allié par son mariage
l'aristocratie espagnole la plus authentique, Pablo
artínez del Río a eu cependant le rare mérite de ne
ıs bouder devant la Révolution et le régime qui en est
rti. Ayant reçu en Angleterre une solide formation
humaniste, il a pu se faire une place respectée à l'U-
versité de Mexico et à cette École d'été qui réunit cha-
ıe année les étudiants étrangers. Ce n'est donc pas un
nigré de l'intérieur qui nous parle, mais un Mexicain
haut esprit et de bonne foi, qui ne renie rien de son
ıys. Il a le droit d'être écouté.

ROBERT RICARD.

« L'Envoyé de l'Archange »[1]

Les frères Tharaud, dans *L'Envoyé de l'Archange,* nous conte les dramatiques aventures de Corneliu Codreanu, dramatiques aven tures qui bouleversèrent la Roumanie et qui symbolisent assez bie les désordres de tout notre temps. Ce jeune étudiant, plus port vers les coups et vers les associations secrètes que vers les études entre dans la vie avec une idée fortement arrêtée; et, comme l plupart des idées arrêtées, elle était aussi saugrenue que négative tout le mal de la terre vient des Juifs.

Poussé par cette idée simpliste, s'abandonnant à son feu intérieur, il se met sous le patronage de l'archange Michel, dont le grandes ailes déployées semblaient le couvrir de leur protection Commencent alors les romantiques randonnées où, monté sur un cheval blanc, revêtu du costume blanc des paysans roumains, celu qui se prenait pour un chevalier entraînait à sa suite les habitant des campagnes.

Mais derrière cette façade émouvante, pleine de séduction pou une jeunesse abandonnée, tourmentée par l'ardent désir d'une foi apparaissent d'étranges horreurs : l'assassinat ou l'invitation à l'assassinat des autorités politiques; ce sont les suppressions d'ancien lieutenants dont l'un est tué, par huit de ses ex-camarades, sur so propre lit d'hôpital.

Une chance inouïe, une *aura* d'enthousiasme emporta d'abord le chef : il est absous devant les tribunaux, porté en triomphe, jusqu'au jour où, à son tour, par un revirement subit du sort, i tombe avec ses complices sur le bord d'une route, au milieu de l forêt, sous les balles des gendarmes.

Codreanu échoua; l'histoire le classera donc parmi les simple agitateurs.

Les frères Tharaud ont relaté avec un grand souci d'exactitud cette étonnante ascension, arrêtée brusquement en pleine course pa une chute foudroyante; il était difficile, devant un pareil sujet, d ne pas céder à la tentation d'isoler certains tableaux plus particulièrement saisissants : on ne peut reprocher aux auteurs un procédé qui donne tant d'attraits à leur livre.

1. Par Jérôme et Jean Tharaud. Librairie Plon.

*
* *

Cette tragique aventure remet en notre esprit le texte de saint ul : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les ges. » Des masses d'hommes, surtout des masses de jeunes gens, nteux du lent avilissement de certaines sociétés, sont partis à la cherche de la vertu et de l'héroïsme; ils ont cru les trouver à la ite de guides dont la flamme n'était faite que de haine, la vertu sauvagerie, l'héroïsme de brutalité. Toute une humanité venant nner tête baissée dans les pires illusions est un des spectacles les us tristes que notre temps nous ait proposés. La force des aspira- ons, chez certains, a pu quelquefois donner le change; en fait, es ont contribué à renforcer les monstrueux abus de pouvoir de ux qui finissent par se considérer comme des envoyés divins.

Saint Michel, prince des milices célestes, fut vainqueur par l'épée s puissances infernales, qu'il rejeta dans les profondeurs; pour arter les faux prophètes, dont la puissance terrifie le monde, la rce des armes est encore nécessaire. Mais il y faut autre chose : sacrifice et l'amour de chacun; car, pour continuer le texte de nt Paul déjà cité, « Dieu a choisi les choses faibles du monde ur confondre les forts ».

R. B.

CORRESPONDANCE

Le syndicalisme chrétien dans l'universi

Nous avions publié, sous ce titre et dans cette revue, 25 février 1939, une étude qui nous a valu deux lettre d'inspiration et de ton très différents, et dont nous croyo utile de citer quelques extraits : ceux-ci nous permettro de faire une mise au point que nous n'avions pas suppo nécessaire.

Dans la première, signée d'une collègue de l'Enseign ment secondaire, c'est un plaidoyer en faveur du syndic autonome (S³) qui nous est présenté. Nous sommes d'acco avec notre correspondante pour dire notre reconnaissance cette organisation; nous tenons même à la rassurer, sa plus tarder, en l'informant que, nous aussi, nous milito (et continuons à militer) au S³ depuis neuf ans; nous esp rons qu'on voudra bien croire que si nous y sommes res (ainsi que bon nombre des adhérents du S.G.E.N.) [1], *n'est pas pour y faire un travail de ver rongeur, mais bie pour y pratiquer un syndicalisme loyal. Par contre, no ne pouvons souscrire à cette affirmation :*

Nous savons que beaucoup de nos collègues n'iront pas la C.F.T.C. et nous ne voulons pas nous séparer d'eux, c nous savons, par expérience, que, malgré les meilleur intentions, l'existence de syndicats rivaux risque de cré des inimitiés.

J'ai donné plus haut le témoignage que nous n'étio animés d'aucun esprit séparatiste; j'affirme en outre qu parce que chrétiens et parce que syndicalistes, nous n

1. Syndicat général de l'Éducation nationale (C.F.T.C.), 39, r Saint-Dominique, Paris-7ᵉ.

urrissons aucun dessein hostile contre les S³ et n'avons, aucun cas, prononcé d'exclusive contre lui; enfin, il me raît difficile de soutenir que coexistence signifie rivalité : comprends d'autant moins cette conclusion de ma corresndante que celle-ci admet dans un autre paragraphe de lettre « la nécessité du pluralisme syndical ».

Notre collègue écrit plus loin :

Membres d'une organisation (le S³) qui groupe les catéries les plus diverses, nous voulons construire une Unirsité soucieuse de faire régner en son sein la justice et la arité, préoccupée de donner à son enseignement le caracre universel qui fera craquer les antagonismes dressés par passions humaines.

A propos de la première partie de cette phrase, je me borrai à faire remarquer à ma correspondante que si le S³ oupe aujourd'hui « *les catégories les plus diverses* », *c'est une originalité dont il ne peut se prévaloir que depuis 37. Car jusqu'à la scission, provoquée par le départ des gétistes, le syndicat autonome ne groupait que des prosseurs de l'Enseignement secondaire, et même, en ce qui ncerne le personnel masculin, n'admettait-il que les seuls ofesseurs de lycée. Or, depuis dix-huit mois, il a ouvert rgement son sein aux professeurs de collège, aux répétiurs, aux maîtres d'internat, et songe même à une noulle extension de son accueil. Nous n'avons donc fait, us, en adhérant à un mouvement plus vaste, la C.F.T.C., ie pousser jusqu'au bout de ses conséquences logiques ie attitude dont le S³ a récemment reconnu lui-même la cessité.*

En ce qui concerne la dernière partie de la phrase, tout souscrivant entièrement au noble idéal qu'il expose, je puis m'empêcher de déclarer que la représentation de lui-ci n'est point le monopole exclusif du S³, et de douter ie le fait d'appartenir à la C.F.T.C. puisse constituer un stacle définitif à sa défense. Nous avons voulu simpleent, par la création du Syndicat général de l'Éducation tionale, témoigner que, soucieux de la défense de nos inrêts propres, nous étions cependant convaincus que le oblème social est un, et qu'il n'existe pas de différence nature ni de véritable hiérarchie entre les travailleurs. était-ce pas le moyen le plus éclatant d'affirmer et de ontrer visiblement que pour nous comme pour notre col-

lègue, « il n'y a qu'un peuple, et c'est le peuple immen
des rachetés, l'humanité tout entière » ?

*
* *

La seconde lettre, signée d'un représentant de l'Ens gnement primaire, nous apporte une adhésion enthousias et un concours chaleureux. Notre correspondant consta avec satisfaction que depuis le 30 novembre 1938, il res possible de conquérir un nombre croissant de maîtres p cés sous l'obédience de la C.G.T. par la force des choses du nombre. Faute d'une organisation pluraliste, la liber d'option ne pouvait pas naître, et beaucoup de maîtres pri maires servent à contre-cœur dans les rangs du Syndic national des instituteurs[2].

On ne pouvait mieux démontrer la nécessité de notre exis tence.

Enfin notre collègue n'hésite pas à écrire que pour hât notre émancipation, nous devons débarrasser de pusillanimité des découragés ou des timides, qui croien les routes barrées et l'avenir interdit.

On comprendra que nous aimions conclure nos brèv remarques sur cette expression virile d'une confiance opti miste en un jeune mouvement qui nous permet de sati faire en même temps à notre double vocation : celle de v rité que porte en elle-même notre tâche professionnelle, celle de justice et de charité, exigence fondamentale de n tre foi chrétienne.

FERNAND LABIGNE.

2. Adhérant à la Fédération générale de l'Enseignement, donc la C.G.T.

L'INDE RELIGIEUSE

(*Suite*) [1]

Pèlerinage aux sources du Gange et de la Djamna

J'ai pris mon bâton et ma gourde, j'ai jeté sur mon ıule le lourd rouleau des couvertures, lié mes sandales ıa ceinture pour marcher plus à l'aise, et je me suis ıeminé vers la montagne.

La montée est rude à travers la jungle. Nous sommes mai, saison où les feuilles jaunissent et tombent ; en me temps éclate le rose clair, la très tendre verdure feuilles nouvelles ; çà et là se dresse un arbre ouillé, tandis que d'autres respirent dans la plénitude leur frondaison. Ainsi donc, chaque arbre observe sa pre saison, comme chaque homme ici dans l'épaisseur multitudes, la religion de sa naissance. De temps en ıps, l'un d'eux flambe de fleurs, les termitières sem- ıt des souches pourries. Quelque buisson, soudain, rache de terre et s'enfuit : c'était un cerf. Des trou- ux de biches tachetées piétinent le taillis. La Doûn, s le lointain, n'est plus qu'une grande plaque de mar- et le Gange une veine dans ce marbre.

***

- La première cime n'est pas sur ma route mais je la

Cf. *La Vie Intellectuelle* du 10 mai 1939.

veux tenter. Une sente, creusée par les eaux ou les f
ves, remonte vers le sommet pétri de roches noires, n
et déchirées comme des orages. Sur leur revers les ha
cactus en candélabre, portent leurs papilles rouges
figuier religieux rabat ses trompes sur le dernier roch
Son tronc y roule la coulée de ses laves. Pierre et bois
mélangent à ne plus s'y connaître. La couronne de l'
bre coiffe dignement le mont.

*
* *

— La première nuit, j'ai été l'hôte de trois princes
la maison régnante du Népal, exilés sur ces pentes
des intrigues de palais. Ils habitent une grande vi
croisement entre le chalet suisse et l'église gothiq
avec un jardin à la française et, au milieu des vasques
très blanches statues en style dix-neuf-cent. Au mil
d'un riche mobilier Louis-Philippe émerge, comme
fragment à la dérive dans une inondation, une soie pei
du Thibet ou quelque plat ciselé par un obscur arti
népalis.

J'ai connu là trois jeunes gens d'une pâleur d'ivo
un peu jaunie, couchés sur des coussins de soie dans
voyants costumes de sport. Je portais pour tout mant
de cour un torchon autour des reins et mes semelles l
saient au tapis l'empreinte de cinq doigts de poussi

Ils me demandèrent si j'avais des objections contre
gâteaux et, sur ma réponse négative, on me servit un
à l'anglaise. Ils me demandèrent si je leur permettais
fumer et l'on déposa par terre trois vases qui gargoui
rent dans le silence.

Le premier me posa des questions sur l'existence
Dieu, et alors pourquoi la douleur et l'injustice? Je rép
dis de mon mieux à la question qui n'a pas de répo

Le second m'expliqua avec un sourire de complaisance 'il jouissait de ses dernières années mondaines, après oi il adopterait la vie des anachorètes.

Le troisième, qui me plaisait plus que les autres, n'out pas la bouche. Mais quand nous fûmes seuls il me . : « J'ai honte de nos vêtements, oh ! vous êtes venu us faire honte. »

Le lendemain, il vint dans ma chambre à la première ure prendre de mes nouvelles et s'excuser de tout anquement dont j'aurais pu avoir à me plaindre. Il accompagna jusqu'au tournant du chemin, de quoi je remerciai : « Je voudrais vous accompagner tours », dit-il.

*
* *

— Le second soir, je fus l'hôte de la montagne. Le puscule tombait, le sentier montait toujours. On m'a que je rencontrerais des ours noirs dans ce pays. Je i rien rencontré sinon la plus que tout au monde rayante solitude du pays étrange et inhumain. Je fis couche dans un trou de rocher. L'air de l'abîme sifta toute la nuit à cette bouche.

*
* *

— Le froid m'a remis en route ; l'innocence du matin a soulagé ; au premier tournant le mur de glace m'est paru : la vallée, dix, vingt vallées me séparaient des ges éternelles. Ce n'étaient pas des cimes ni des pics, des dents, mais, sur les trois quarts de l'horizon, une sse qui s'étendait comme l'écume d'une vague. A n côté, un rhododendron arborescent éclatait en rs rouges.

'ai marché : les heures égales ont glissé sur le somt luisant des arbres. Et plus haut j'ai retrouvé ma douce

patrie lointaine : voici les frais sous-bois où mill
mille petits soleils sautillent, des étoiles blanches piq
la mousse nocturne, les violettes tremblent dans l'om
tendre ; le cri incongru du coucou perce mon cœur d
souvenir.

* * *

— Assis sur mes talons, roulé dans la couverture,
monte tous les degrés du matin. Un grand tronc
déchire sur le bord du vide. De jeunes touffes couvr
cet os calciné. Le regard chevauche ses rameaux, retom
de l'autre côté, jusqu'à la bifurcation de la vallée ridée
labours. Le premier mont a un dos de chose solide,
bête chaude ; le second, la consistance des feuilles ;
troisième est de l'eau ; le quatrième est l'ombre d'u
vague sur une autre vague ; le cinquième est de l'air ;
sixième a la forme et la couleur du rien ; le septième
dernier est blanc comme une pensée d'absolu.



— Aujourd'hui vendredi, jour de jeûne. Je ne man
rai ni ne boirai jusqu'à demain. Seuls me soutiennent
force du jour et Toi. Il n'y en a qu'un qui se souvien
de ta souffrance en toute cette terre ignorante de t
nom : peut-être donc, vas-tu te montrer à lui. — Nu
debout sur la gloire des feuillages. —



— Qui n'a pas de but n'a pas de hâte. Je m'attarde
plusieurs jours dans ce printemps. Il est si familier q
plus que la prière, m'occupent le recueillement de
mémoire et la tendresse de mon enfance. Tant que
m'étonne, quand, de la branche dans mon regard, tom
un grand singe de cendre et d'argent.

*
* *

— Quand je repris la route je rencontrai les premières onnes des pèlerins. Ils vont comme toi aux sources de Djamna et du Gange et à tous les sanctuaires de l'Utkhand. Tu les connais tous : tous les Moïses, tous Noés, tous les Pères Éternels, le Bienheureux chel Archange, le Bienheureux Jean-Baptiste, les apôs saint Pierre et saint Paul et tous les Saints, ceux que ccio pensa, ceux que Giotto peignit, ceux que forma chel-Ange, ceux que Dieu seul pouvait imaginer, de nc vêtus, drapés de rouge ou de rose, ou dépouillés et eux, et tondus, ou noirs d'une forêt de cheveux et de rbes emmêlés, ou chenus comme des nuages ; et quand te voient ils inclinent, pour te saluer leur tête vénéble, car grande est la politesse du Paradis ; et tu les is aussi qui s'accroupissent pour faire la cuisine, car, tu ne l'aurais pas cru, mais — ils mangent.

Et les femmes s'avancent, de toute caste et de toute ntrée : de Travancore ou de Madras, noires, avec des iles écarlates et des ornements d'or, et de Lahore et Bihar, du Gudjurat et de l'Orissa, et les Marattes qui ent entre leurs jambes, en forme de pantalon, le sari let, et celles qui revêtent le safran et ne sont plus du onde ; pauvres et vieilles presque toutes, peinant sur bâton, avec un ballot quelquefois sur la tête, pieds nus traînant des savates qui n'en peuvent plus, murmunt : « Ram ram ram, sita ram !... » pour se plaindre, ur se consoler, pour saluer sur la route un autre malureux, les yeux baissés et presque clos au long des rveilles déroulées de ciel et de terre.

Elles se réveilleront de la route ce soir à la dharamala pleine de fumées. Les coolies sont arrivés déjà, ont

déchargé le bagage presque entièrement composé marmites et de poêles de toutes formes. Alors elles menceront à souffler sur les feux, à répandre de sur le sol, à gratter du balai, à taper dans leurs pau plates les pains à cuire sur la cendre, à mélanger a diligence les épices et les piments des sauces. — On sent presque chez soi, mais, hélas ! le mortier du poi manque, ah ! Seigneur, quel sacrifice !

Le recueillement et la componction ne règnent dans cette pieuse compagnie. Les voix hautes et rauq des unes, les appels et les rires, n'interrompent pa prière bruyante des autres.

Nous sommes couchés par terre, côte à côte en ran serrés dans la grande chambre, hommes et femmes, j nes et vieux, familles et moines, et enfants aussi appor dans la hotte du bagage. Il arrive que quelqu'un tou jusqu'au matin parce qu'il ne savait pas ce que c'ét qu'une nuit froide et qu'il n'a pour lit et pour couv ture qu'un chiffon de coton coloré. Ou bien soud quelqu'un se réveille et se met à jouer du tambour da l'obscurité, ou souffle dans une trompette, ou d'une v qui détonne, à tue-tête chante. Aucun des réveillés sursaut ne songe à le déranger. Je n'ai jamais assist disputes ni à scandales. Ils vident les lieux en silen avant l'aube.

*
* *

La descente est précipitée qui mène à la vallée Gange. Le fleuve a perdu de moitié depuis Rishike Par contre son rugissement a doublé. La couleur au s'en est troublée à cause des lourdes fontes de neige marquent ce mois le plus chaud de l'année. La be encaissée est toute crépitante de cactus et d'insectes. I papillons vert-bleu grands comme la main et des oisea

diverses couleurs répondent à la chaleur du soleil. rage qui a pesé tout le jour, au soir, ayant rompu tous soutiens, tombe.

***

- Un dernier bain avant le tournant vers la Djamna. :re les rochers cuisants, l'eau du Gange est glacée, à ɜ claquer des dents. Couleur de fange, elle est pure et :he à boire plus que les plus limpides sources montardes. On la garde dans des fioles ouvertes pour des .ines d'années sans qu'elle se gâte. Tout mourant en ıande une gorgée pour que moins empêchée soit la vrance de l'âme. Je te quitte, Fleuve-Mère, mais pour etrouver plus haut, j'irai où vont les plus fidèles, là ɔour la première fois, tu jaillis à la lumière entre cre-ses de glaciers et prés de fleurs.

***

- Il pleuvait, le lendemain, sur le haut sentier. Je entré dans le pays des ruisseaux. Sur la pente d'en ils ont découpé les champs en écailles inégales qui la : ressembler à l'écorce des pins et, de loin, aux pote-antiques.

ɜ suis entré dans le pays des pins. Pins aux troncs :s, hauts comme des clochers, penchés comme des s, où la brise mouillée met un bruit de voyage. La e réveille le rouge des aiguilles mortes, l'odeur de la ne et de la terre. La rumeur des ruisseaux filtre par feuillages rassasiés d'averses, et cette rumeur et cette ɹr me reconduisent au loin. Je laisse avec indifférence luie descendre de ma barbe sur la peau de la poitrine ıée par les soleils et par les vents. Je suis entré dans Pays-des-merveilles-du-souvenir » et j'y ai erré jus-ıu déclin du jour.

De très haut, d'entre les hautes herbes duvetées, d'en les très hauts pins, j'ai regardé la Djamna bleue ro ses grands blocs de marbre jaune.

Et puis, je suis entré au pays des torrents. Asso de fracas, on les passe sur un pont tremblant. L'air d'a tour si rudement frotté par tant d'eau froide, se fait leux. Parfois le pont est fait de fagots liés sur deux tro parallèles. Parfois ce n'est qu'un tronc où des pier plates sont posées en équilibre. Parfois le torrent enjam la route et on le saute à gué et pataugeant. Plus loin vu les torrents de par dessus pendre et flotter en que de cheval, accompagnés par des rivières de plantes.

Et plus loin, je suis entré au pays des forêts barbues. mousse brune revêt les troncs et les ramures jusqu'a oreilles et de chaque brindille pendent des chevelu grises. La feuillée luit comme de l'acier bruni. Enfin j atteint le pays des neiges éternelles. Par delà un arb pavoisé de clématites sauvages en pleine floraison, j vu d'abord la grande splendeur de la terre où j'allais et à des hauteurs inaccessibles, la Djamna sacrée jaillir glaces et par trois fois bondir et retomber sous la croû avant sa volée hurlante entre les rocs.

Voici les premières plaques de neige sale. Il est mi Je piétine mon ombre racornie par le tropique. Je touc de la pointe du pied la tête de mon ombre. De l'aut côté du fleuve en tumulte, s'élèvent les deux templ fument les sources chaudes sur les rochers enduits de rouille grasse des soufres. Griffé par les pointes bla ches du mont, le ciel s'avance en écumant.

Les temples, dans ces lieux saints, ne sont guère p grands que des huttes. Temple est le mont, Temple le fleuve, Temple la vasque fumante encadrée de g dins où les yatris se baignent nus et les femmes avec to leurs atours. A fleur de pavé s'ouvrent des bouches q

ıngulaires comme les tombes dans nos images de résur-
:tion. Dans chaque tombe s'agitent les bouillons de
au. Prêtres et fidèles tiennent séance au bord des
uches versant safran et fleurs, lèvent les mains, se mar-
ent le front, prononcent les formules. Les monnaies
rgent tintent dans le plat.

*
* *

— Je vais me baigner à la Djamna avant de me laisser
er à la vasque chaude. Est-ce donc là le même fleuve
e j'ai vu s'étendre sous Agra, ce jour que la chaleur
ıit telle que je soupirais pour un bain, et l'eau si sale,
e j'errais désemparé sur la berge ; — et je vis un cer-
d'hommes autour d'un enfant endormi qui le secouaient
ur l'éveiller peut-être. Ils le soulevèrent, le bercèrent,
l'enfant s'envola. Une guirlande et une pierre étaient
es à sa ceinture, il disparut. Au remous de l'eau je vis
eurer la bouche des tortues, et c'est le même fleuve
je me suis baigné au quai de Delhi, au milieu d'un
llier de pouilleux ; le courant tirait et je bus : je bus
rinçures du linge, les rebuts des corps, je bus les
chés des pénitents, je bus les morts. — Le même
uve et moi, nu à l'aube, debout dans l'eau de neige, le
me qui menait sa maîtresse danser dans les bars noc-
rnes de Berlin, — le même retourné à la source.

*
* *

— Le ciel court derrière moi à pas de tonnerre. Le
ntre laineux du nuage se frotte au dos de fourrure du
ınt d'en face ; ensuite il couvre celui-ci, épineux de rocs,
s'y déchire. Le vent sort de la bouche du précipice et
tient devant moi comme un objet : il s'est mis au pied

d'un arbre solitaire qui commence à s'affoler de tou ses branches, avant de tourner me prendre par les épa les, me renverser entre le roc glissant et l'arbre foudro Les éclairs nagent autour de moi et dessous. L décharges trouvent comme un écho dans les cinq doig de la main et du pied, et en font des étoiles de doule Je mâche de la terre.

***

— Tant que la provision de sucre brun et de grain de mon mouchoir ne sera pas épuisée, je demeurerai loisir au milieu de ces lacs, limite bleue entre jungles singes et glaciers d'aigles.

***

— L'aigle. Son vol coupant frotte l'air avec un son q me fait frissonner. Au bout des ailes il y a cinq plum ouvertes comme une main. Il a presque passé sur m face tandis que je me tenais au bord du précipice. Gli sant outre, il a noué le poids de l'abîme à mon cou. titube.

***

— Les gardes m'ont arrêté à quelques milles de frontière du Tibet. Cette terre est interdite aux gens notre race. Déjà ils m'avaient laissé passer trop loin couraient à ma recherche depuis plusieurs jours. C'e qu'à l'aspect ils n'avaient pu deviner l'Européen : ils m' vaient pris pour un Afghan. Je n'atteindrai pas le bu de mon voyage, je ne verrai pas la source du Gange sacr Tant pis : toutes les sources me sont sacrées, et le voyag m'importe plus que le but.

*
* *

— Sur un plateau rapiécé de champs pouilleux, le vil-
;e s'est présenté à ma vue. C'est une place au grand
vé boiteux où les maisons sont disposées comme les
lloux dans le plateau où goutte l'eau de l'offrande au
1 de la clochette. Une lourde chaîne noire relie les mai-
1s les unes aux autres et une cloche de bronze y pend,
ırquant l'entrée du village. Les maisons sont faites de
dres de poutres bouchés par des lits de pierre grise,
1s un toit de dalles noires. Du côté du village qui fait
e au précipice, se dresse une tour carrée de même
ucture et d'usage inconnu. Elle n'a pas de fenêtres,
ιis seulement une porte, à mi-hauteur, à laquelle mène
raide escalier : une porte cloutée et très close aux
ambranles richement ornés. A chaque maison répond,
face ou de côté, une autre d'égale mesure et toute
bois qu'on prend d'abord pour un sanctuaire, car elle
ssède un fronton triangulaire posé sur trois colonnes
ılptées, et toute la façade historiée encadre une porte
tabernacle. Ce sont de simples greniers où ces gens
dent les provisions, pendent les cordes et les paniers ;
c'est sous cette colonnade qu'ils dorment aussitôt que
neiges se sont retirées sur la pente supérieure. Le
nple se trouve à la sortie du village, il ne domine pas
autres toits et même paraît plus écrasé à cause de la
santeur de la décoration. C'est une grappe de figures
nues, griffues, aux bras nombreux chargés de symbo-
et rentrant les uns dans les autres. Du toit, qui est à
portée de la main, pend une frange mobile de grosses
les de bois, et tout l'obscur madrépore du triple por-
brille de clous de métal à la tête en coquille. Je les

connais, ces deux oiseaux qui soutiennent l'architrav
Je les ai déjà vus dans la crypte de la cathédrale de Can
terbury, je les ai vus sur un chapiteau de l'église des cro
sés à Vézelay, je les ai vus sur la façade de Saint-Mich
de Pavie, je les ai vus sur le bahut d'un paysan des Abru
zes, je les ai vus dans un cloître arabo-normand d
Palerme et sur une rame d'ébène travaillée par les nègre
de Bénin. Ces deux oiseaux qui n'ont jamais volé qu
dans la tête de quelque artisan attentif à mordre d
ciseau dans une miche de bonne matière. Ils ne diffèren
en rien, par le concept et la facture, du style que les con
naisseurs d'art appellent roman, — et moi je le nomm
humain.

***

— Les tisserands sur la place tirent leurs trames su
les dents du peigne. Tous ici, hommes, femmes, enfant
portent un vêtement de même coupe; c'est une grand
jaquette de laine brune ou blanchâtre, serrée à la taill
dont les pans arrivent aux genoux et fendus sur les côté
et un pantalon qui se resserre des genoux aux chevilles
Les trous de l'étoffe montrent qu'ils n'ont pas de chemis
Ils m'entourent et tous, à l'unisson, se mettent à men
dier ; même à un pèlerin demi-nu ils mendient. Ils son
encore plus pauvres, s'il se peut, que les paysans d
reste de l'Inde, sous le règne de ce tyranneau tenu e
laisse. Ils possèdent un raja qui paye tribut à l'Angleterr
de sorte qu'il y en a deux à ronger ce morceau de terr
tout rocher. Ces intouchables sont, aujourd'hui comm
hier, taillables et corvéables à merci. Quand le raja, q
est fort dévot, se rend aux lieux saints, il lève mil
hommes pour porter son bagage et conduire ses mule
qu'il ne paye point et qu'il nourrit à peine. En ce momen

est à Londres pour y voir couronner un roi de l'Angleterre. Combien de lait de l'unique vache de la vieille, mbien de pain de famille, combien de sueur et de sang peuple coûte la couronne d'un roi de l'Angleterre?

*
* *

— Les femmes portent des colliers d'argent martelé, s bracelets embellis de bouches de dragon ; un grand nneau traverse leur narine gauche et mange la moitié 1 visage, si pesant qu'elles le doivent maintenir par un passant au-dessus de la tête et se croisant avec un autre qui soutient les oreilles dont la pointe, non le lobe, bit le fardeau de tant de pendeloques qu'elle plie mme la tige du bananier à la saison du fruit. La loi veut i que la femme épouse plusieurs maris. Telle, par esprit famille, épouse sept frères. Si elle les trompe avec le iitième-venu, l'histoire ne le dit pas, et je n'ai pas eu le isir de constater le fait.

*
* *

— Elle est jeune, fraîche de peau, longue de membres, ndrement modelée en toutes ses formes comme le mone la variation de trois gros plis dans l'étoffe montaıarde qui la couvre de la gorge aux chevilles. Elle porte r le dos la ration du bétail, une masse qui la dépasse de meaux et de feuilles. A chaque pas, la chair des feuilles de, frémit, révèle ses revers de nacre, perd une goutte la dernière pluie, rend son odeur.

*
* *

— Uttarkashi est encaissée entre quatre montagnes sur rive du Gange, à bien des milles des plaines, à l'abri

de tout rapport avec le reste du monde. C'est une ville ou plutôt un pré où habite un grand arbre. Autour de l'arbre en travers du pré, se trouvent éparpillés deux temples et une vingtaine de sanctuaires ; on compte en outre trei maisons et deux boutiques. C'est là que je suis arri sans un sou, en lambeaux, les pieds blessés et les jambe enflées de moitié par suite de piqûres de mouches veni meuses. J'y ai passé dix jours des plus heureux de ma vie.

J'eus d'abord la bonne fortune de rencontrer un petit champ au bord du fleuve grondant, entouré d'aga ves avec un rocher hérissé de cactus. J'y posai mon sa et je dis : « Nous voici arrivés à la maison. » Après quoi je descendis au Gange et pris place sur un beau bloc po pour y méditer. Les yeux fixés sur l'eau n'y voient d'a bord qu'un tumulte, la colère d'un dieu dans le chaos puis une foule de mains qui brouillent les pensées ; pui un désordre qui répète celui du cœur y répond, le dépasse l'engloutit ; puis une musique de masses qui se chevau chent, s'équivalent, se mélangent, puis un dessin toujour recommencé, à tous moments parfait, puis un nombre un de ceux que personne ne peut compter et dont le choses sont faites ; puis longtemps, très longtemps plu tard, plus rien, la paix de l'esprit, la paix.

*
* *

— Quand je me relevai de la méditation, je m'aperçu que dans la haie d'agaves se cachait une maison et j remarquai sur le seuil quelqu'un qui agitait les bras M'étant retourné et voyant qu'il n'y avait personne au environs, je compris que l'appel s'adressait à mo L'homme sur le seuil me fit tel geste qui pour les gen

e tout langage signifie *manger*. Je le suivis dans une etite cour décrépite. Une toile à sac était étendue au ied du mur, sur laquelle il m'invita à prendre place et ıssitôt me servit sur une feuille un repas de pommes de rre et de piments, arrosé de lait, de beurre et de noix rasées. Pendant ce temps, le maître de maison, un ligieux fort docte en écriture, vieilli et devenu trop rpulent pour descendre au fleuve, prenait son bain sur ne table, un disciple lui versait l'eau sur la tête, tandis ıe deux autres s'affairaient autour de ses épaules et eux autres aux pieds et aux genoux. Le vieillard était qui reste de Socrate quand on lui a soustrait tout ıeveu et tout poil de barbe. Comme nous n'avions, i et moi, nulle langue en commun, il me faisait, des-us le clapotement de l'eau, des signes débonnaires encouragement.

***

— J'ai passé, entre le silence des étoiles et le hurle-ent du fleuve, une de ces nuits où le sommeil se con-lie à la pensée.

***

— Le lendemain je vis un enfant venir le long de la ve, fort attentif à porter en équilibre un verre de cui-e sur un plateau. Parvenu aux lieux où je tenais mes ats, il s'arrêta et posa le plateau sur l'herbe, puis se oisa les bras et attendit. Je reconnus que le verre con-nait du thé et du lait et qu'il m'était destiné. Je bus et ndis grâce aux vents, car le garçon ne me comprenait s et s'en alla sans mot dire. Il revint le soir et les jours ivants. Je n'ai jamais su qui me l'envoyait.

*
* *

Une fois, tandis que je berçais mes pieds, un rich homme est venu me visiter, qui possédait un pantalo de ville et un casque colonial. Je m'étonnai de le vo tomber de toute sa hauteur; il était à présent à genou et touchait la terre du front, après quoi, il toucha mo pied de la main droite, enfin il s'assit à mon côté les jam bes croisées et se mit à bavarder joyeusement, car ri n'est plus naturel aux Indiens que d'unir les marques d l'adoration la plus profonde à la familiarité la plus gen tille. Le bavardage terminé, il reprit ses génuflexions s'en fut, mais je le rappelai pour lui faire noter qu avait perdu quelque chose. Il protesta de la tête et d épaules qu'il lui était impossible de reprendre une cho offerte. Je contemplai longtemps cette grosse monna d'argent. Chose belle en vérité, et précieuse, et inutil comme doit l'être une offrande.

*
* *

— Une vieille qui portait du bois sur le sentier s'a rêta pour me poser des questions. Comme elle voyait q je ne comprenais pas bien, elle se mit à crier fo ouvrant beaucoup sa bouche édentée sans d'ailleu vaincre la surdité de mon intellect. A la fin, elle pous un soupir, et s'étant accroupie en face de moi les mai jointes, elle se tut. Elle demeura de la sorte penda une demi-heure, une heure, peut-être deux, sans se fa guer de me regarder, ni moi de penser à autre chose. un moment, elle avança la main vers mon pied, touc une à une les plaies comme on essuie de toute tache vase sacré. Elle avait la pointe des doigts très douce.

e me posa une question presque à voix basse, que cette s je compris; elle me demandait si là-haut dans les ys lointains, j'avais encore ma mère. Je répondis oui la tête. Alors elle montra ses propres yeux et ses joues, ur dire les larmes. D'autres bonnes femmes s'unirent elle et vinrent me regarder pendant quelques heures aque jour. Elles apportaient des pains chauds et du dans une écuelle de bois.

***

— Le soir, longtemps mes regards restent suspendus x étoiles, — yeux immaculés qui veilleront à la place s miens, — avant de redescendre à cette douce ténè- e qui s'appelle moi. A l'aube, les paupières s'ouvrent r l'aile déployée d'un aigle. Ils sont dix, et dix encore, i lentement font le tour du chemin de ronde des châ- ıux du matin. Un rayon frappe le métal de celui qui ıche le zénith. Plus bas les hirondelles, faucille tombée ıne main, ou pierre lancée par fronde enfantine; et rfois elles tremblent comme des feuilles vivantes qu'un nt trop fort arracha.

***

— Un jour, à côté du rocher couvert de cactus, je vis e tête nue, plantée d'oreilles arborescentes, la bouche la tête dit : « Om ». Ensuite le tronc et le reste du ps non moins dépouillé que la tête, crûrent au-dessus niveau du sol, remontant de la rive à la côte abrupte. était une personne âgée et de digne apparence qui, un anglais pur d'accent, me tint à peu près ce dis- ırs : « Monsieur, j'ai été averti de votre arrivée, car, ırné vers le fleuve sans en distraire la tête ni à droite à gauche, je me suis senti depuis quelques jours admi-

rablement stimulé dans la méditation, bienfaits que dois à votre présence bienvenue et aux liens de bon v sinage par le fait même établis entre nous. C'est a que j'aurais pour particulièrement agréable de vous re dre à mon tour quelque service. Que vous ayez beso d'un toit ou d'un lit, de soins et de médecines, d'alimen particuliers, besoin ou simplement désir de quelque obj je vous prie, monsieur, de me le faire savoir. Depu quinze ans j'habite en ce lieu et tous, dans le voisinag sont mes amis : c'est pourquoi je me tiens pour perso nellement responsable de la manière dont notre vil vous accueille et traite. Sous ce rocher se trouve un trou vous savez maintenant où j'habite. Je recevrai comm un honneur et une faveur toute demande qu'il vous plai de m'adresser. D'ailleurs, je vous prie de me considére monsieur, en tout et pour toujours, comme votre prop vous-même, Om. »

Cela dit, il tourna de ce côté son dos galamme culotté d'une ficelle.

*
* *

— Le jeune homme, du plus loin qu'il me vit, joign les mains et s'inclina. S'étant approché, il me deman si j'allais au Gangôtri. Je répondis qu'aussitôt guéri, descendrais au contraire vers Téhéri. « Et vous ? » dis-j — « Moi, j'étais en route pour Gangôtri, répondit- mais puisque vous descendez vers Téhéri, je descend moi aussi vers Téhéri. Je vous suivrai partout et vo servirai en toutes choses. » Ce ne fut pas tâche facile q de lui faire entendre que j'avais trop à faire avec ce d ciple que je suis moi-même à moi-même, pour me tro ver en état d'en prendre un autre. Il me regarda, affli Il était tondu, vêtu de safran et portait le cordon d

hmanes ; de temps en temps, son œil gauche languis-
. et cherchait le refuge de la paupière supérieure
ıme l'oiseau met la tête sous l'aile avant de s'endor-
'. Le repoussé se tint à l'écart. Il resta me regarder
ant une demi-journée encore. A la fin, sans dire mot,
ɜprit le chemin de la montagne.

***

– Je suis allé rendre hommage à Tapoban le saint,
des plus vénérés de ces montagnes qui en possèdent
t. Il a des yeux lourds et sanglants. Des poches de
ımeil mûrissent entre les cils et les sourcils. La bou-
grosse pend un peu. Le menton est gourd de barbe.
carrure de la tête est puissante. Les mouches atta-
es à la tache de safran de son front n'en font pas cli-
r la peau.

***

– Les choses se gâtèrent, et le temps. Le venin com-
ıçait à me travailler les organes. Le tonnerre se
ait au grondement dévorant du fleuve. Je me sentais
lque peu mal à l'aise dans la couverture déjà secouée
le vent qui précède l'orage.

e fut alors que m'apparut, entre agaves et cactus,
figure obscurcie plus par sa propre barbe que par l'o-
ɜ et par le crépuscule. Sa barbe et ses cheveux se tor-
ɪnt comme branches et lianes dans la jungle et ser-
taient jusque sur le ventre et sur les flancs. Il m'ap-
du geste. Mais, tandis que je m'avançais vers lui, il
ança vers moi, et outre, jusqu'à ma couverture qu'il
a, prit sous son bras et emporta. Je le suivis. Nous

entrâmes dans le temple de Kali. Mon hôte en était
prêtre.

Je dormis donc dans le temple sur un épais ta
parmi les encens. Ce furent des jours et des nuit
pluie battante au dehors et pour moi d'atroces doul
d'entrailles, jours illuminés de doux et doctes entret
et tout dédiés aux joies de l'amitié.

Mon ami a des dents de rire et de splendeur, des ye
clairs en demi-lune, un front haut et poli comme le c
du matin. Il s'appele Krishna-Chandra et s'est donn
beau titre de Brahmatchari, ce qui signifie en deux m
« Le chaste », et à la lettre « Celui qui erre dans les c
mins de Brâhma ». Il porte avec un courage viril et ju
nile le double fardeau de la chasteté et du silence. D
le premier moment, il prit un morceau de papier et
traça ces paroles : « Je sais l'anglais et le parlerais si
parlais, mais voilà quatre ans que j'ai fait vœu de
taire. Vous pouvez me parler et je vous répondrai par g
tes ou par écrit. » La vivacité de son visage, la puér
impatience de sa tête secouée, de son pied frappant
sol quand on tarde à saisir sa pensée, laissent connaî
combien il a dû se faire violence pour ne jamais lâch
la bride à la voix de son cœur.

Je me suis vite accoutumé à ce mode de communi
tion qui donne le temps de tourner sept fois la lang
dans la bouche avant de discourir, et à la réponse écri
parfois étrange et tronquée par la hâte, une solenn
de révélation.

Mon ami me demanda de parler de l'Europe et je
décrivis cette foire grotesque telle que je la pouvais co
templer du fond du grand et tranquille éloignement d'
Le Chaste ne rit pas, il écrivit : « Je crois que tes patr
vont au désastre. » Je répondis : « De leurs prop
mains ils auront fait le destin qu'ils méritent, ils

ront donné d'eux-mêmes leur châtiment et pourtant, ıand viendra cette désolation, qui de nous aura le cou- ge de trouver bon que justice soit faite? » Le Chaste rivit : « Tes paroles troubleront ma méditation. Pen- nt bien des jours pour des heures et des heures, je les rai entre moi et moi-même, entre moi et le silence. »

« Combien d'heures donnes-tu par jour à la médita- on? » — « Peu : cinq ou six au plus. » — « Es-tu par- nu à cette vacance de toute pensée, à cette nuit obscure ii dans la commune expérience de vos saints et des ›tres, donne accès à la descente du divin? » — « Une deux fois un éclair m'est venu, dont toute la vie reste uminée, mais depuis des années je me suis fait de nou- au stérile; car, plus que le mal et plus que le désir, il t difficile de vaincre la faiblesse de la vaine songerie, rtout pour nous Bengalis qui sommes amis des chan- ns et enclins à la vie facile. »

Les yeux de Krishna-Chandra restèrent longtemps és à ma poitrine où pend une croix de cristal, avant ı'il m'en demandât la signification. Il connaissait à ine le nom du Christ. Je lui parlai de mon Seigneur et ieu, et après quelque temps je me surpris qui prêchais. e l'autre côté de la grille, la déesse de bois noir se dres- it, sa langue rouge pendant jusque sur la gorge; elle andissait à quatre bras des têtes coupées, piétinait le rps du dieu blanc. Quand j'eus achevé mon prêche, le être de Kali leva le doigt vers sa déesse puis traça sur papier : « Mais la Puissance est une. »

Mon ami m'a quitté pour préparer le repas du soir. Je vois au fond du jardin, sous la toiture où il a allumé s feux, accroupi au milieu des fumées, qui verse, pile, upe, mélange et goûte avec sacerdotale minutie et opreté; et puis il court exposer au pied de l'autel les ›mbreux petits bols fumants, et puis il vient me servir.

Assis vis-à-vis de moi, il lève dans ses doigts chacun de
morceaux qu'il a délicatement accommodés à mon inten
tion et les pose sur ma feuille, m'interrogeant des ye
pour s'assurer qu'ils sont à mon plaisir. Le dîner fi
l'eau versée sur mes mains, les reliefs jetés, il va s'asseoi
sur ses talons face au mur, et là, en grand secret et hâte
il mange pour soi.

A la brune, le Brahmatchari ferme la porte du temple
et seul avec la déesse dans le sanctuaire intérieur, il offi
cie. Un linge court lui enveloppe les reins il n'est par
d'autre manteau que de celui de sa propre chevelure
Debout entre les lumières basses et les cassolettes fuman
tes, il devient d'une solennité qui fait presque peur. Il s
prosterne, la face contre terre, puis se redresse levan
dans la main droite une lampe à huile, tandis que s
gauche secoue une clochette selon une mesure frénéti
quement énergique et soutenue ; il décrit avec la lamp
de larges cercles autour de l'image de la déesse, puis, s
tournant avec lenteur, répète les cercles à l'adresse d
quatre horizons, sans que se lasse l'insistance de la clo
chette, afin de se rattacher à la circulation des planètes
à l'éternité des étoiles fixes, à la croissance et à la chut
du jour, à la roue des saisons, à la couronne de la lumièr
visible, une pour tous et vivifiante, source de toutes le
merveilles, à la lumière invisible qui n'appartient qu'au
chastes, enfermés dans le cercle de l'Un ; ensuite, martelé
au même son, il se met à former les mêmes cercles ave
un tison d'encens afin d'évoquer le feu qui rend puis
sants les hommes, terribles les démons, joyeux les dieux
qui allume de santé où brûle de fièvre la chair de tou
vivant, qui réchauffe les cœurs et propage l'incendie de
danses et des colères divines, qui favorise la méditatio
des saints, qui consume, langue et bouche, le sacrific
offert par les mains pures, qui forgea le monde et le dévo

ra ; ensuite il fait entrer dans les cercles une conque
eine d'eau afin d'appeler les eaux qui descendent de
us les escaliers du ciel, de tous les rochers de la mongne, par tous les fleuves de la terre, celles qui pleuvent, lles qui chantent, celles qui gisent, celles qui jaillissent, les glacées comme diamant et les croupies et mortes, lles qui jouent dans le feuillage et dans le vert de tous s végétaux, celles qui comblent l'âme d'oubli et les ux de sommeil, celles qui fument et embaument, celles ii attendent, accrochées en nuées au firmament, que commence le cycle de leurs vies. Il répand l'eau sur la arche et mettant la bouche à la conque, il en tire un nple mugissement comme une réponse à toutes les ɔix des créatures, aux noms secrets des âmes, aux forules puissantes, à la force de la prière qui gonfle les ɔitrines, fait croître les plantes, fait croître, les racines ı ciel et les rameaux tournés en bas, l'immense arbre ı monde. Enfin, faisant tourner un éventail de plumes anches, il s'adresse aux quatre vents, à ces rencontres rtaines de lois et de destins certains qu'ignorants nous pelons Hasard, au souffle des événements, à la danse s événements, aux voiles, au vide, au rien à qui toute ıose retourne avec béatitude. C'est ainsi qu'il offrait us les éléments, coupés de leur racine et cueillis mme des fleurs à Notre-Sainte-Mère, créatrice et desuctrice selon son bon plaisir, terreur des démons et nsolatrice des humbles. Et moi, derrière la grille, j'adirais cette poésie de gestes et en acte que tout rite est, pont bâti de toutes choses que l'homme jette entre i et la Puissance, une comme l'avait indiquée du doigt vé le chaste prêtre de Kali. Et je pensais encore : les unes garçons jouent avec des épées de bois, qui plus rd deviendront soldats ; les petites filles choient des upées, qui seront mères demain ; et nous, hommes,

nous gardons des images et jouons autour d'elles à l
religion, mais quand nous serons grands, que devien
drons-nous?

Je passai dans la maison de Kali des nuits tranquille
Je suis content d'être entré de la sorte dans l'intimité d
cette déesse, à cause du souvenir de Râmkrishna qui fu
comme mon ami, prêtre de Kali au bord du Gange, et d
tous les saints Hindous le plus chrétien. Jésus le visit
en esprit et de même la Vierge Marie et peut-être est-c
là qu'il puisa cette active et féconde folie de charité, ra
chez les religieux d'ici, bienveillants sans doute ma
réticents à tout contact humain; et celui-ci disait à se
disciples, montrant un homme qui passait dans la rue
« Voici votre Dieu. En vérité, si vous ne savez aimer
adorer Dieu dans le premier homme qui passe dans
rue, vous ne le trouverez pas non plus dans le ciel,
dans votre cœur, ni nulle part. »

A l'heure de la séparation, le Chaste me serra dans se
bras, effusion insolite ici, même entre frères; et il m
regarda dans les yeux pour me faire comprendre cet
parole que, même s'il avait parlé, il n'aurait pu me dir

*
* *

Le philosophe nu qui habitait le trou du rocher m'a
tendait sur la route. Il était venu plusieurs fois, penda
mon séjour au temple, prendre des nouvelles de ma san
et maintenant il insistait pour m'accompagner penda
quelques milles. Mon regard avait été attiré par ses sav
tes de corde, unique vêtement qui couvrît le vieux sag
Aussitôt qu'il s'en aperçut, il les ôta pour les mettre
mes pieds, et, sous les formules de politesse si violen
fut sa pression que je ne pus me défendre de les acce

Vaincu, je le remerciai. Il me dit : « Pourquoi me ıerciez-vous? pourquoi me souriez-vous? pourquoi me ardez-vous ainsi du dehors? ne suis-je pas votre pro- vous-même? Pourquoi vous efforcez-vous de ne pas evoir les choses qui peuvent être profitables à votre 'age et qui vous sont données? J'espère bien que, sur route du retour, vous apprendrez, monsieur, à men- r.

Vous marchez dans le droit chemin et vous êtes ivé à bon point dans ce chemin. Mais je vous dis : nt que vous ne saurez mendier vous n'aurez pas eint à la vraie philosophie.

C'est le devoir de tout maître de maison, de tout e de famille, de tout homme de labeur et de gain, de ırvoir à votre besoin. C'est article de loi. Le texte ique dit : « Celui qui prépare le dîner pour soi seul, nge le péché. »

Prenez donc ce qui vous est dû. Ils vous doivent ıt; ils vous doivent tout; n'êtes-vous pas le créateur ciel et de la terre, l'impérissable, illimité, tout-puis- ıt Soi.

Si vous ne savez pas encore mendier, si vous êtes pêché de scrupules, de calculs, de menues gênes, c'est vous n'êtes pas encore parvenu à la foi en la vérité, ıe savez pas de science certaine et indubitable que ıs êtes l'impérissable, illimité, tout-puissant Soi.

Puisque, ami, à l'impérissable, illimité, tout-puissant, il plaît de vagabonder dans un cœur d'homme, il ısuit par conséquence logique, et vous le voyez bien ıs-même que vous devez mendier. »

Depuis un nombre d'années qu'il ne pouvait compter, mains n'avaient touché monnaie ni tenu bourse. Il it quitté ses fils déjà grands et sa compagne appesan- d'années, les biens et les soucis, la maison et le jar-

din, et plus tard la couverture, plus tard le livre, pl
tard la dernière loque qui le cachait. « Même ce corp
m'appartient pas; si quelque honte s'attache au cor
nu, c'est son affaire, non la mienne. Cela n'est pas m
je ne suis pas cela, je suis l'impérissable, illimité, to
puissant Soi.

» J'ai quitté toute haine, tout amour, toute craint
toute espérance. Les choses vont et viennent, les hom
mes passent et meurent, souffrent le Karma qu'ils se so
fait par leurs propres actes. Que m'importe : cela n'est p
moi, je ne suis pas cela, je suis l'impérissable, illimit
tout-puissant Soi. »

Le Nu me parla de nouveau du corps. Il m'enseigna l
cinq éléments dont il est composé et la quintuplicati
de chacun, dont résulte la structure des organes des se
et de ceux de l'action et le nœud de leur vie. Chaq
élément divisé par moitié se complique avec le quatr
huitième des quatre autres éléments, et de l'exactitu
des doses dépendent santé ou maladie. Et il concluai
« Air, Eau, Feu, Terre, Éther, qu'est cela? A qui e
cela? Puis-je réclamer comme mienne n'importe que
rencontre entre ces choses? cela n'est pas moi, je ne su
pas cela, je suis l'impérissable, illimité, tout-puissa
Soi. »

Il me donna de plus quelques préceptes de morale.
me dit : « Si vous voulez mener une vie sainte, ne pri
pas. Que pouvez-vous demander à Dieu que vous
possédiez déjà? et qui est Dieu, sinon vous-même? »

Vint le tournant et le moment de la départie. No
joignîmes les mains sur la bouche pour nous saluer. M
alors je constatai une apparence qui me causa quelq
stupeur : il me sembla qu'un peu de cette eau qui co
pose en partie ce corps qui n'est pas nôtre, s'accumul
en forme de goutte au cil du philosophe. Et sa voix au

mua l'air et je l'ouïs qui sonnait ainsi : « Cela est
range, Ami, voici que mon cœur s'étreint comme si
ous nous séparions vraiment. Pourtant je sais de science
rtaine et indubitable que séparer est le jeu favori de
aya, un jeu de reflets, un jeu, un jeu. »

A grands pas, parmi les épines et les pierres, il se per-
t dans la solitude.

*
* *

La mousson me surprit sur le chemin du retour. Les
vates du philosophe devinrent une touffe de paille, une
otte de boue, retournèrent aux éléments. Pendant trois
urs je glissai dans les glaises, sautillai sur les silex, rou-
dans les éboulis tandis que pluie et vent me tiraient
ns les jambes et dans les côtes. Je parvins à Narendra-
gar, sur les derniers contreforts de l'Himalaya, à la
mbée du soir, affamé, ruisselant, rendu.

Ce fut alors que je me souvins des enseignements de
vraie philosophie. Je choisis une maison de bon aspect,
avis les marches du perron avec ce qui me restait de
solution. Je fis appeler le maître de la maison.

Celui-ci comparut bientôt, gros et rogue, entouré d'au-
es gens. Je lui dis : « Je ne sais qui vous êtes, mais
sais qu'en tout homme se cache un de mes amis. » Et
personnes d'alentour se regardaient entre elles avec
s sourires. Seul, le maître de la maison resta renfrogné.
me demanda d'une voix brutale qui j'étais, d'où je
nais, ce que je voulais. Je le lui dis tout court. Alors il
tourna le dos et disparut dans la maison, suivi de
us les autres. J'allais ramasser mon bagage quand un
viteur vint me le prendre des mains. Il me pria de le
vre. Je trouvai une chambre prête, un lit, un bain.
entôt après on me servit un repas. « Au fait, deman-

dai-je, chez qui suis-je? » J'étais l'hôte du divan de l'É[illegible] de Téhéri-Garhwall, homme haï par plusieurs, craint [illegible] tous, accoutumé à vivre parmi des sourires d'adulation [illegible] des regards terrorisés.

Je suis ici depuis huit jours et j'y pourrais rester to[illegible] ma vie, car en effet dans cet homme comme dans les a[illegible]tres se cachait l'Ami.

LANZA DEL VASTO.

LES LETTRES ET LES ARTS

MALÈGUE. *Un peintre de faste, de drame et de prière : Tintoret* (suite).

Le début de cette étude nous a rendu « pleinement visible ce poëte dramatique que nous pressentions caché au cœur du coloriste... Un drame intérieur, mais logé au cœur des grands édifices historiques et abrité dans leur majesté, une poignante minute, mais cueillie parmi tous les moments triomphaux du passé, nous reconnaissons cette rare alliance. La formule se trouve caractériser aussi la peinture religieuse vers laquelle nous sommes présentement conduits.

Car c'est bien de cela qu'il va s'agir désormais. C'est la peinture des scènes évangéliques qui se présente maintenant à nous. « La peinture religieuse est vraiment la partie profonde et personnelle de cette œuvre tumultueuse, celle où Tintoret n'est pas émule, où il ne rivalise pas, où il chevauche librement son démon. »

NOTES ET CHRONIQUES

LETTRES : *Jean Soulairol, poète du cœur*, par P.-H. S. — *…ainer Maria Rilke*, de R. Pitrou, par H. GUILLEMIN.

THÉATRE : *Hamlet ; La faim ; Isabelle d'Afrique*, par …, GOUHIER.

CINÉMA : *Entente cordiale ; Les Hauts de Hurle-Vent*, par … VILLOTEAU.

Un peintre de faste,
de drame et de prière : Tintor

(*Suite*)

III

Contrairement à mainte tradition antérieure qui s' frait à lui, Tintoret est, en effet, le desservant d'une ligion dynamique. Les visions qu'il prend aux tex sacrés sont de mouvement et de violence. Il respire pathétique d'action et même de coups de poing. L que l'intuition initiale naisse en lui d'un repos de cœur et de sa pensée pour s'épanouir ensuite en jeux muscles, ce sont eux, les jeux de muscles, qui se m trent créateurs. Au commencement est le mouveme Ses repos apparents ne sont jamais inertes. Ses imm lités ressemblent à une résorption momentanée de l'a à une coupe subite dans la suite des gestes.

⁂

Il ne semble pas que ce Tintoret fougueux du dr ait immédiatement conquis la concentration et l'un ni peut-être même qu'il les ait désirées. Vraisembla ment a-t-il quelque temps oscillé entre ces formes et contraire.

ıu demeurant, d'immenses fresques comme le *Juge-*
ıt dernier ou le *Veau d'or* de la Madonna del Orto
t-elles condamnées, de par leurs seules dimensions, à
:onstruction parcellaire. Il en est ainsi de la *Manne* à
ı Giorgio Maggiore et même, beaucoup plus tard,
cette magnificence qu'est la *Crucifixion* de la Scuola
ı Rocco. La technique de ces constructions démesu-
s entraîne un inévitable éparpillement. Elle confère
ne à cette dispersion comme un sens esthétique. Elle
prête un aspect bien moderne de perception fragmen-
e, de morcellement imitant plus exactement la vie,
docilité au donné immédiat, de dédain pour l'intel-
uel pur.

ı la Madonna del Orto, le *Jugement dernier* se dis-
;ue assez mal sur la paroi droite du chœur. Ce qui
ı aperçoit dans le foisonnement de formes né des
mptes techniques de la fresque, c'est un ruisselle-
ıt de bruns, de bronzes, de verts sourds, de sombres
ntions mal pénétrables. Ce genre d'œuvres gigantes-
s exige, bien entendu, un faire rapide, de vastes éta-
es d'une couleur fluide, parce que l'impression créa-
e n'attend pas chez le peintre et qu'elle ruisselle de
âme et de ses doigts presque au même rythme de
ps. Depuis l'empyrée et le motif classique des balan-
divines jusqu'au fond indéfinissable d'une sorte
space éternel, roule une cataracte d'apparences hu-
nes ou démoniaques, de squelettes demi-incarnés,
ıatomies bouleversées par des raccourcis prodigieux
elés moins par acrobatie de dessin proprement dite
en une sorte d'accord avec le ton heurté de cette for-
able musique. Ce sont là jeux d'un orchestre géant.
Charriées par le tumulte des eaux brunes et gris d'ar-
se, ces formes luttent sur le rebord des barques avant
sombrer, par de vastes déluges, en des gouffres géo-

logiques dont la peinture ne peut que faire entrevoir premières profondeurs. La ligne de terre tirée très ha au milieu même de la toile, laisse au-dessous d'elle place d'une descente immense.

Tout ce romantisme se retrouvera dans la célèb *Crucifixion* de San Rocco, mais approfondi, spirituali participant d'une sorte de calme au sein même de turbulence, devenu la projection terrestre d'un dra éternel. L'effet de dispersion y prend un sens volont rement terne et humblement humain. Le désaccord tre tous les mouvements partiels de cet ensemble rom crée assurément, au sein du tableau général, main scène fragmentaire de groupes qui s'ignorent. Mais morcellement confus n'est plus le simple contre-co d'une technique. Il recèle une valeur intérieure qu'il fa bien comprendre : le moment de l'histoire le plus char de sens éternel apparaît là ce qu'il fut au premier jou méconnu, pulvérisé, jeté au vent, arraché à l'absol dissipé dans la vie commune et l'étourderie des homme



Parvenu à cette fameuse salle de l'Albergo, au seco étage de la Scuola, l'âme remuée déjà et hantée de T toret, le spectateur se trouve brusquement jeté deva une *Mise en Croix* formidable, accaparant toute la su face de la paroi, sur douze mètres de longueur. Il s'a rête interdit, d'avance accablé, proie de cette scène p digieuse. Elle l'absorbe en son extension, le heurte ses imprévus, l'écrase par sa masse, le bouleverse son pathétique. Le groupement des clartés et des fig res, les pleins, les vides, les rayons d'habile lumière n nagés dans ce foisonnement et même les index que çà là des mains tendent, tant de précautions et repè

'un savant métier unificateur laissent néanmoins une e à la fois liée et indépendante à tous ces motifs con-ergents dont chacun remplirait un tableau.

En cet univers de la peinture, il faut cependant cher-ıer le sujet instantané de méditation qu'on a toujours ıance de rencontrer, nous l'avons vu, dans les plus ıutes œuvres de Tintoret.

Plantée au centre exact, haute, verticale et comme iforme, l'échelle appuyée contre une grosse croix aux intes brutes accentue encore sa grossièreté d'échafau-ıge et de charpente en face du drame spirituel, devant s bras étendus de Jésus. Ainsi, cette inerte vie des ıoses accumule son fatras qu'imite la vie des hommes.

Un Christ puissant, voûté, athlétique, est hissé au haut ce perchoir et sa tête touche à l'extrême sommet de toile. Surplombant, dominateur, crucifié consentant, ıi méconnu qui reste roi jusque dans le martyre, visi-ement il meurt debout. Non moins clairement, il meurt ɔur tous ces hommes qui le regardent, tous ces gens ertes et pareils aux choses, et l'intention s'en exprime ı une clarté si désespérée qu'on oublie presque la tor-ıre physique des clous, la déchirure des poignets, des ndons, des tissus et tout le reste de cette boucherie ɔur ne voir en l'étirement des bras large ouverts que s premiers moments du vaste et secret geste tendre ɔnt il enveloppe tous ces inconscients sur son cœur.

Nul, dans cette informe foule humaine, ne se doute de nvisible et royale étreinte. Curieux, figurants, cava-ers, soldats, bourreaux, hommes de piques et d'échel-s, engloutis en toute espèce d'imbéciles besognes, tous stent plongés en leur mécanique iniquité terrestre avec ıe sorte d'innocence. Ils demeurent où les place leur cité spirituelle, les déterminismes de leur âme et de ur corps emmêlés. Combien d'entre ces passants, dans

les années qui vont suivre, sauront se souvenir de cet
mise en croix dont ils furent témoins, au temps de I
late procurateur ? Il y en eut tant d'autres, sans dout
Une de plus ou de moins...

L'aveuglement que nous laissait deviner le *Miracle*
saint Marc, on le retrouve ici en plus poignants symb
les, avec une bien autre étreinte de puissance et de v
rité. Une large lumière jaune livide tombée de la Cro
s'étale sur la terre. Une lumière cendreuse, rétréci
rigide et sans moelleux, réduite à des effets de conce
tration et de brutalité. Tous ces acteurs de la vie bana
se tiennent hors d'elle en une marge sombre où ils n'
chappent cependant pas entièrement à quelque rayon c
ce sinistre et miséricordieux soleil. Il passe au-dessu
d'eux, les frôle, les touche, et ils ne le voient pas.

Le contraste entre ces formes dispersées de l'incon
science terrestre et l'incognito de Dieu, il ne faudra
pas voir là quelque arbitraire raffinement d'interpréta
tion mystique ni quelque factice déviation littéraire d'u
art de pure couleur. Précisément, cet art commence d
s'écarter de la pure couleur. Il prend une intention d
drame spirituel et la réalise avec cette étroitesse d
champ visuel, cette quasi-indifférence au reste d
monde, qui sont les marques de la passion. Le sujet e
là, devant nous, sur la toile, en un étalement tragiqu
Et peut-être même est-il en cette intention une intentio
plus intérieure, une extrémité de désir, une pointe plu
acérée dont il nous reste à palper l'acuité.

Le groupe des amis du Christ s'entasse sous le su
plomb des poutres en une sorte de pyramide humain
Marie accablée, frappée d'un coup trop fort (ce qui n'e
point de stricte vérité théologique), s'évanouit au milie
d'eux en une attitude familière à toutes les Crucifixion
de Tintoret et à bien d'autres. Cependant, ce qui de

ıd sur ce petit groupe triangulaire est quelque chose plus qu'un spectacle d'horreur et de torture. C'est un ne, un appel, une parole, presque un geste des yeux, peuvent à peu près seuls remuer dans cette grande nobilité clouée. Il semble que le Christ vienne de s'a-sser à ceux de ce groupe-là. Une banderole partirait ses lèvres, en un tableau de primitif.

Ce groupe de femmes et de disciples, un peu perdu, peu noyé sur le Calvaire de la peinture, comme il dut re sur le vrai Calvaire autrefois, voici donc qu'un on essentiel le traverse, véritable tenseur de cette ute pathétique : la ligne virtuelle qui réunit les yeux Christ à ceux de Jean.

Les sourcils froncés d'attention subite, le jeune disci- s'est presque renversé pour fixer son Maître et rece-r ses suprêmes paroles. Il se hausse comme à leur contre. Des regards montent et descendent sur une elle invisible. Les mots : « Voici ta Mère » tombent s doute à cette seconde même. Peut-être, à la se-de d'avant, Marie entendait-elle son propre mes-e : « Femme, voici votre fils », lorsqu'elle s'évanouit. us sommes libres d'interpréter ainsi ces écrasants logues fugitifs. Nous savons que les plus puissants ces moments souverains ne dépassent pas quelques ondes.

***

Cette manipulation dramatique de la lumière varie, reste, avec les toiles, dans la partie de cette œuvre nous entrons désormais. On y rencontre d'audacieux ours vers les formes ardentes, et comme des repentirs mentanés.

En une autre *Crucifixion* de trois ans postérieure, qui

est à l'église San Cassiano, on trouve une scène pl concentrée, plus simple, moins ample assurément. L trois crucifiés sur leurs madriers, une échelle double, d porteurs d'écriteau juchés sur cette échelle, les sai Femmes refoulées et presque invisibles, tel est le pr mier plan. Les amis se voient mal. Incomplèteme cordé encore et dans l'acte même de la crucifixion, larron de gauche ne compatit point pour le moment, larron de droite insulte, l'écriteau raille. C'est la so tude du Calvaire.

Jésus garde cette attitude de crucifié volontaire, roi mourant, debout sur ses clous. Le thorax creusé, l pectoraux tordus, le corps déjeté et poussé en avant p la féroce verticalité de la croix, il érige au-dessus d supplice la même douce et triste tête souveraine, même grave visage éternel. Tel est le côté spiritue Mais, cette fois, le côté pictural est une terrible fête d couleurs.

En tas, sur le sol, reposent les étranges plis rosés d la robe sans couture, un rose où traînent de vague nuances de fiel et de sang frais. Derrière les trois croi s'étend un puissant ciel orageux, doué de vie tragiqu un ciel de grosses nuées cernées par des blancs pl treux. Les trois corps clairs allument contre ces nue une sorte de lumière martyrisée.

Bordant le pied de la colline, montant du contre-ba comme un étrange champ d'épis géants, une haie d hallebardes barre la toile. Cette forêt de pointes pous du sol contre un horizon d'une lividité soufrée, entre le nuages et la terre. Les corps des soldats disparaissen dans le plongement de la descente. Directement posée sur le sol et pareilles à de gros légumes ronds, des tête sans corps regardent, rient, hurlent ou bâillent. Le piques crient un furieux : « On ne passe pas. »

De tous les motifs de lances dressées qu'on trouve
ns la peinture depuis Duccio jusqu'à Vélasquez, au-
n n'offre le pittoresque meurtrier de cette sombre vé-
ation de piques, poussée contre ce ciel sinistre.

*
* *

C'est en cette même salle de l'Albergo, sur le mur
posé à la Crucifixion, qu'il faut chercher les trois
es dramatiques les plus hautes peut-être de toute
uvre : *le Christ devant Pilate, la Montée au Calvaire,
cce Homo.* Trois toiles où la concentration du drame
extrême, l'étreinte émotionnelle la plus forte, les
s et graves coloris les plus étroitement asservis à
notion.

Le coloriste qu'on retrouvait encore à San-Cassiano,
ause de ces repentirs dont nous parlions, a de nou-
u assourdi l'éclatante musique de ses teintes. Désor-
s hâtive, subordonnée, utilitaire, sa couleur n'existe
s pour elle-même, pour sa caresse, pour ce noble but
re sans but, pour la beauté gratuite de son chant.
e existe pour le drame qu'elle éclaire. Elle existe
nme un personnage. L'artiste a substitué une finalité
s profonde à la finalité même de son art. Lumière
rumentale, lumière asservie, la sienne ne vaut plus
par son intensité dramatique, sa fonction de heurt.
n'est que le pathétique transposé d'une méditation
emaine sainte.

ourbé, docile, d'une douce majesté involontaire, poi-
ts joints et liés, le Christ s'avance sur les gradins
montent au siège de Pilate, enveloppé dans un grand
e tombant. Son impressionnante lividité de fantôme
lie sa propre lumière. Cette pénétration lumineuse
nse mais limitée et combattue par l'ombre fait que,

dans cette montée du Christ, notre regard a le sentime
d'un effort, d'une difficulté matérielle, qu'il pénètre ai
comme dans l'intimité de ce doux mouvement fatig
dont s'avance Jésus.

La hauteur des marches, l'allongement de la divi
figure (artifice dont Greco se souviendra) dresse le
de l'Homme au-dessus de la foule et même du procu
teur. Une haute barrière de solitude sépare visibleme
ces gens-là et l'Homme-Dieu. De tout ce qui peuple
toile, rien ne compte devant ces yeux baissés, cette sou
veraineté dans l'abjection, ce « mon Royaume n'est pa
de ce monde » et tout le détail de cette étonnante im
puissance de Dieu. Contre la colonne où s'adosse Pila
émergeant des appartements privés du procurateur,
messager lui murmure peut-être l'avis du songe, le
meux : « qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste ». C'e
l'une des grandes puissances de la peinture de pouvo
comme la musique, se refuser aux sécheresses de la ne
teté et préférer de laisser pressentir.

S'opposant à la surnaturelle pâleur mortuaire do
s'enveloppe Jésus, des sortes de clartés secondes,
dures lividités citrines émanées de torches invisibles tr
versent cette mortelle nuit proche de l'aube. Elles
posent de biais sur de vastes façades ténébreuses, de
rière des drapeaux militaires, et çà et là quelques i
quiétantes figures d'une foule muette. Elles allument
second plan certains détails de dos et de colonnes cont
quelques vagues portiques de palais. Elles compose
une lumière dangereuse mêlée de secrets et d'ombre
une lumière de guet-apens.

Nous n'avons donc pas ici une opposition facile
blancheur et de nuit contrastées. La lutte imminen
n'est pas entre l'obscurité et le jour, mais entre de
clartés, entre deux justices, entre deux sagesses.

t le drame repose sur cette minute d'erreur judiciaire ıdant laquelle Pilate se lave les mains.

.es épisodes comiques non plus ne manquent pas, ni te sourde veine réaliste que les formules héroïques les anatomies académiques n'oblitèrent point. Pa-ne, bénin, médiateur, plus juif que romain, sans ce age rasé ni cet aigu profil de médaille que nous attri-ons assez volontiers aux proconsuls, Pilate tourne s le messager sa calvitie de père noble et sa barbe elleuse, deux garanties de sagesse prudhommesque. rayon de lumière intelligent éclaire son crâne, l'un ces vénérables crânes dont se délecte Tintoret. Ce-ıdant un appariteur tient levés l'aiguière et le bassin au devant ces mains officielles. La justice de Bridoi-est sauve. Blotti sous cette protection juridique, une te de greffier bossu se prépare pour un impression-ıt paraphe.

***

)eux cortèges de condamnés à mort composent l'*As-sion au Calvaire.* Au plus rapproché, les larrons et rs croix s'élèvent en troupe blanchâtre contre un ta-pierreux. L'autre, celui du Christ, monte dans la tance devant un ciel jaune, et un rebroussement de route tourne vers nous la lointaine face du Juste.

.'agitation du premier plan n'est que pittoresque ba-où les larrons halètent, où jurent et sacrent les sol-s tireurs de cordes. Refoulé en un demi-éloignement d'autant mieux noyé dans la banalité courante, pen-sous son madrier à un angle de chute imminente, le rist avance, tiré par le cou. Nous contemplons cet gle de chute, ces pas épuisés et dociles, cette corde de e de somme, cette montée qui n'en finit plus. Der-

rière l'Homme-Dieu, une espèce de chef brandit s
étendard avec une emphase imbécile.

Mais c'est dans l'*Ecce Homo,* qui domine la porte
l'Albergo, que nous est montrée de plus près la divi
douceur de cet épuisement.

On est après la Flagellation. Chef-d'œuvre de ric
de barbe blanche et de calvitie, on ne sait quelle ma
greur élégante de vieux beau visible sous son mantea
solennel, le même Pilate que nous connaissons fait
couvrir et montrer à la foule un corps de supplicié v
vant. Vaguement parent, grâce aux cousinages de
peinture, de ces hauts vieillards seigneuriaux dont Ti
toret fait des grands prêtres, le procurateur présente
misérable avec une sorte de sèche et distante grandeu
La canaille n'a pas encore crié : « Crucifiez-le » ni « Qu
son sang retombe sur nous ! »

Derrière Jésus assis sur les marches du péristyl
deux hommes tendent un linge d'un blanc sanguinolen
d'une consistance pelucheuse de peignoir : le linge de
flagellation. Jésus y appuie son dos en feu. Anéant
brûlé de fièvre, physiologiquement épuisé, entrouvran
des paupières qu'il ne peut ni lever ni clore, il garde s
tête immobile en un équilibre passif. Il halète, mâchoi
tombante, tout occupé de reprendre souffle après la to
ture. Pas de souffrance particulière, mais une vaste br
lure interne et externe ensemble, une sorte d'hébét
ment, un sombre feu général qui l'enveloppe comme u
repos. La toile le présente en un impitoyable instantan
avec la force et l'objectivité d'une description cliniqu

Ce chef-d'œuvre, bien entendu, ne peut se décrire e
seuls termes d'art pur. Il passe l'art et s'enfonce en un
méditation de mort, d'immolation et d'éternité. Sur so
sens spirituel, il faudra revenir.

*
* *

Veut-on maintenant, comme auparavant pour les
les mondaines, du pittoresque, de l'esprit, de l'hu-
ıur et même un discret fumet de caricature? Que l'on
rrête sur la *Tentation de Jésus* dans la grande salle,
premier étage de la Scuola, contre la porte de l'Al-
go.

Celui qui tend au Christ des pierres à changer en
ns, c'est un Satan jeune, imberbe, trop gras, demi-
. Joli garçon, bourreau des cœurs, épais et rusé, il
te une draperie rose aux flancs, des bracelets aux
eps, et un air général de fête et de partie fine, juste
peu chargé. Une gouaille amusée ouvre ses belles
res, une ironie ricaneuse mêlée de fatigue et de mé-
s cordial pour tous ces jeûneurs qui croient que
'est arrivé ». On ne sait quoi de redoutable coule
re ses paupières lassées de noctambule et traverse
sourire.

Ce type de fêtard suspect que fabrique par milliers la
lisation des villes, nous l'avons tous croisé un jour
l'autre, sur nos chemins. Nous le connaissons telle-
nt que son invraisemblable robe rose nous gêne, et
bracelets, et ses ailes. Mais peut-être sommes-nous
Carnaval? peut-être est-il en travesti? Puisqu'on se
ive à Venise... Jésus lui explique son refus avec la
s belle expression de mépris calme jamais donnée à
visage, cet air fixe, patient, résigné, qu'on prend
nd on a la ferme assurance que l'autre est trop bas
r comprendre jamais.

IV

Nous voici maintenant en présence d'états de pa
sage, de ces transitions entre deux manières qu'à u
étape antérieure nous avions déjà rencontrées. Dans l
peintures de cette nouvelle sorte la puissance de dra
et de pathétique n'épuise pas en effet toutes les sugge
tions.

La fameuse *Cène* de San Giorgio Maggiore présen
ainsi que l'*Annonciation,* la *Crèche* et l'*Adoration d*
Mages à San Rocco, un véritable bouleversement d
thèmes habituels joint à un parti pris de torsion d
corps et aussi un certain goût nouveau du fantastiq
dans l'éclairage et la couleur. Des infiltrations de l
risme se trahissent de la sorte, des desseins ésotérique
dont on n'aperçoit encore que les premiers symboles e
le rythme de départ. Il faut bien se borner à ces terme
brumeux. Toutes les intentions ne sont pas limpides n
tous les secrets décelés en ce langage fuligineux dor
nous ne sommes pas toujours sûrs de suivre le sens pro
fond.

La *Crèche* de San Rocco n'est qu'une grange ruiné
ou un fenil. Les fissures de ses charpentes s'ouvrent d
rectement sur un profond ciel rosâtre plein de chant
d'hosannas et d'embrasements divins. Un planche
rompu, vu par la tranche et chargé de paille, coup
cette grange en deux étages. Au plus haut, logée sou
les solives, la Vierge dévoile un délicat bébé de lumiè
auprès d'un admirable saint Joseph, enseveli dans l
prière et le silence.

Au compartiment d'en bas, sorte d'écurie-poulaille
des bergers familiers hissent leurs offrandes à trave
les lacunes du plancher en une amabilité athlétiqu
éclairée de chauds caprices lumineux.

Que faut-il voir en cette iconographie étrange qui ɔnna les contemporains ? Peut-être une idée obscure deux degrés dans l'adoration ? En haut, ce que nous pellerions maintenant les états profonds de la prière, cause de cette concentration tranquille, de ce miracle solitude, visible sur le visage de saint Joseph ? En s une liesse rurale, populaire, pittoresque, une bonho-e artisanale et paysanne, la compagnie d'un bœuf, ɹn coq, d'un paon, une charité facile et sans façon à quelle se mêlent les animaux ? Certains détails d'une miliarité assez rude apparaissent çà et là dans l'œu-e de Tintoret. On serait tenté parfois d'en faire un écurseur de Caravage.

Non moins manifestement l'*Annonciation* de San ɔcco bouleverse les traditions iconographiques, des-nd vers des types nouveaux de la rue et de l'humilité. ıe chambre ruineuse audacieusement éventrée pour 'on puisse voir à la fois en elle et hors d'elle (mais le océdé, nullement naïf, n'a rien ici d'un primitif), saint seph dans la distance besognant à quelque ouvrage turier, et soudain l'irruption d'une guirlande aérienne, bourdonnement d'angelots autour de Gabriel, tels nt les accessoires.

Le cœur de la peinture est une Marie populaire, très férente du type séraphique et un peu sucré que nous nnaissons. Elle interrompt sa couture devant l'inva-n céleste et pousse un cri qu'on lui voit sur les lèvres. aises dépaillées, matelas de lit à découvert, délabre-ent des murailles, autant de détails d'une réaction vi-le contre les embellissements et les suavités.

Tandis que, dans la *Crèche* et l'*Adoration des Mages,* rréelles mais saisissantes clartés jetaient sur la toile elque chose comme un lyrisme céleste, ici c'est un re-ır aux tons cendreux et monochromes, un aspect de

nuit et de bure rousse. Comme le précédent, le tabl
stupéfia.

***

Dans la *Cène* de San Giorgio Maggiore, ces mêm
étranges poussées traversent le drame pur. La clarté
pensée, la force des épisodes et tout l'essentiel de
grandeur classique y voisine avec ce renouvellement d
thèmes, cette atmosphère à la fois éblouissante et fu
gineuse, cette peinture de flamme et d'ombre qui
caractériser le nouveau Tintoret. Une sombre arde
lyrique commence ici visiblement.

En une vaste salle aux murailles confuses, la lamp
d'un festin nocturne pend du plafond. C'est une lampe
deux becs, deux flammes copieuses et nourries de résin
illuminant leurs propres fumées. Mais la lumière esse
tielle et comme spirituelle, la voici qui fulgure en a
réole et rayonne de la tête du Christ. C'est le procéd
des deux lumières qui illuminaient déjà le Christ devar
Pilate de leur antagoniste dualité.

Une longue table traverse de biais toute la sall
Douze convives, ce qui ne fait pas beaucoup, mais u
artifice de perspective familier à Tintoret, qu'on trouv
aux *Noces de Cana* et ailleurs, allonge cette table, l
donne une sorte de démesure, l'enfonce vers l'impén
trable nuit du fond, pleine de présences et de fumées.

Convives, serveuses, spectateurs s'agitent dans c
vastes ombres; cependant qu'aux caissons du plafon
comme à un degré supérieur de surnature et de fanta
tique, d'étonnantes visions tournoient. Des anges t
multueux, d'une transparence d'apparition, vus p
leurs rebords et leurs tranches, planent et volent parn
ces fumées en un silence de spectres. Non pas, comm
on le supposerait, des êtres faits de vapeurs et noy

ns leur couleur brune, mais des corps circonscrits en .its nets et toutefois transparents, précis et néanmoins ıgmentés, pareils à des lignes de construction. Ainsi trouvent cernées leurs figures, leurs robes, les plumes leurs ailes et même les brumes et la fumée où ils na-nt. La toile en prend une extraordinaire allure auto-aire, comme d'impatients fantômes sur les frontières la visibilité et près de les franchir.

Leur coloris est une gageure : gris métalliques, bleus ctriques, couleurs d'une dureté froide et violente, pa-lles à des luisants d'étain. Cet emmêlement de plu-:s, de chevelures, de rayons dans des buées, ces bru-es couleurs inhumaines, ce mélange de solidité et ıallucination, d'irréel et de vérité, tous ces procédés ɔduisent une extrême et confuse puissance, un fond nuit peuplé de peurs. Ils forment, avec le mouvement la scène et son tumulte de fête, un sourd contraste .gique, chargé des pressentiments du Vendredi Saint. ɛst un au-delà qui n'est pas céleste, un pays de ter-ır et d'étrangeté.

Car cet art n'est nullement tendre. Aucune « onction » lui, aucune demi-teinte picturale ou psychologique. ›us sommes à l'un des grands moments de l'amour ıngélique : le « Prenez et mangez ; ceci est mon -ps ». Et cependant, au cœur de ces minutes sacrées tant de méditations chrétiennes ont adoré l'excès ıne douce et divine tristesse, l'ensemble reste impé-usement dur. Les mains jointes du Christ se tendent -s une bouche en un geste si dru et si direct qu'il res-nble à un mouvement de nageur. Les traits de brutal toresque moral et de rugosité d'âme ne manquent pas n plus : le seul apôtre sans auréole, celui qui compte elque chose sur ses doigts, offre une lointaine sil-ıette d'usurier venimeux. Dans une autre des nom-

breuses Cènes de Tintoret, Judas, vu de dos, présent un occiput têtu de manœuvre coléreux, un os vertical de brute, un crâne rasé de galérien.

V.

Nous en venons enfin au dernier état de cette peinture, à son aspect déjà pressenti de pure contemplation émotive et d'effusion lyrique, à tout ce qui fait d'elle un orchestre d'orageuse musique jouée en une cathédrale nocturne, en une crypte traversée d'éclairs.

Toutefois, il faut s'entendre sur ce lyrisme et sur ces effusions. Les sensations visuelles qui, chez tant d'autres artistes, conservent toute leur variété savoureuse tout leur contenu d'information pittoresque et colorée toutes leurs délicieuses photographies du rêve et du monde, nous venons de les voir gravement altérées déjà Mais désormais il y a plus : chez ce Tintoret dernière manière, elles ressortissent à peine au type pictural.

Dans la *Fuite en Égypte*, le *Baptême du Christ*, au rez-de-chaussée de la Scuola, *Marie-Madeleine*, *Marie l'Égyptienne*, à la Scuola encore, mais surtout le *Jardin des Oliviers* à San Stefano, toutes les formes de ce qu eût dû être une vision variée et magnifique sont comme dépouillées de leur corps multicolore, confinées en des oppositions de blanc et de noir, ramenées à une sorte de ténébreuse essence.

C'est qu'en effet toutes ces œuvres peignent beaucoup moins le paysage humain, urbain, rural, où doit nécessairement s'encadrer le sujet, que le pathétique qui s'en élève et nous étreint devant lui. Elles sont des transpositions dans l'émotif, des reconstitutions sentimentales faites de sombres teintes sourdes, où ce qui est ailleurs l'aspect naturel et coloré du monde ne fournit plus qu'un

héma squelettique, un point de départ matériel, l'em-
rcation d'un voyage passionné. Réduites à des effets
choc, elles sont la chiquenaude qui nous lance vers
autres rivages. Cet art nous offre des émotions pictu-
les avec le minimum indispensable à une toile pour
ıorcer vers la direction qu'il faut le retentissement
ectif. Comme un grave son d'orgue bourdonne à la
ıite de l'audition, ces couleurs-ci s'assombrissent à la
ıite de la vue.

Étrange peinture! On ose à peine appeler coloris ces
olentes oppositions de noir et de clarté, tant les cou-
ırs paraissent surérogatoires, le paysage émotionnel
issamment simplifié, ramené à un duel entre le livide
l'opaque, entre le visible et la nuit.

*
* *

Mais il reste à pénétrer la vraie nature de cette opa-
é.

Les grands maîtres du clair-obscur nous ont habitués
une sorte de nuit qui se creuse et se peuple sous les
cherches de notre regard, une obscurité concave, des
les discrètement habités, de sourdes profondeurs son-
bles, dont on ne sait si elles s'opposent ou s'offrent à
xploration. La vue garde l'illusion de traverser leurs
paces nocturnes et d'y entrevoir ces fantômes qui
aiment pas qu'on les découvre entièrement. En cette
it diaphane, excavée et profonde, le regard se pro-
ène comme en de vastes caves créatrices et les trans-
rme en s'y promenant, recevant un contour et rendant
rêve.

Il ne s'agit pas ici de ces féconds clairs-obscurs. Cette
ıèbre massive, résistante et inaérée nous refuse l'en-
ée dans ses cavernes marron-sombre. On ne traverse

pas ces espaces que barre une fauve intensité roussâtre ou brun, ou vert bronze, peu importe le prénom col que prennent des opacités solides et comme convexes aussi impénétrables que du noir pur.

Un procédé particulier est donc nécessaire pour scu ter et compartimenter cette nuit, y créer des repères e des distances sans lesquelles il n'y aurait évidemmen qu'une muraille impassable, un pur néant pictural. De cernes livides, des contours blafards posés pour cela su de certaines parties privilégiées des ombres leur confèrent comme une existence fragmentaire mais symbolique d tout. Des lambeaux de feuillage, des plis de robes, l crête d'eau des vaguelettes décrivent moins ce paysag anéanti qu'ils ne le recréent et le reconstituent à parti de ces minima d'existence. Procédé suggéré à ce fure teur par ses recherches d'éclairage, ses cires allumées dans la nuit. Il devance Caravage ici encore et bien d'autres dans la suite.

En ce clair-obscur si particulier, nulle évocation facile et comme offerte, aucune de ces belles formes rêveuse- ment perceptibles dans la profondeur d'une nuit trans- parente, mais au contraire un dessin dur et fragment d'objets à la fois précis et incertains, que l'œil ne saisit que par leurs lignes extrêmes, leurs saillies, leurs re- bords, leurs cernes. Non l'eau, mais sa brillante écume sur des cailloux invisibles; non des arbres, mais des fragments de leur écorce; non cette écorce, mais sur elle les cicatrices des anciennes palmes, certaines parties privilégiées de la sensation, l'arête dernière des choses sur le néant. Une nuit qui n'est pas le vaste et mélo- dieux affaiblissement d'une lumière unique, mais l'allu- mage de brutales petites flammes contre des écrans noirs, et dans cette lumière la subite ligne tranchant d'un dessin japonais. Une ombre épaisse peuplée d'étin

les, renfermant tout un contenu réfractaire qu'il faut nme déceler par ces curieux réactifs picturaux.

Jne étonnante décomposition du sensible en puissants témas abstraits, la dure expulsion des parties inuti-, un spectacle par signes, une sorte d'algèbre de la isation et, grâce à tous ces paradoxes d'une lumière-tôme, l'extraordinaire relief de l'impression essen-le, que tout cela est nouveau ! Et nous sommes au 'Ie siècle !

l est, bien entendu, facile et d'ailleurs exact de louer ces peintures l'équilibre de la composition et des mo-, la courbe des arabesques principales, l'ingéniosité leurs reprises et de leurs soutiens, tous les détails ne composition sur deux dimensions et même la sa-ır de ces tons de bronze noir. Mais justement nous nmes avec une extraordinaire autorité arrachés à ces erficies, irrésistiblement jetés dans la profondeur de notion capitale. Le peintre n'a pas confiance en nous ır découvrir de nous-mêmes le cœur caché de l'œuvre rt. Il souligne, simplifie, abrège, maître trop pressé. \-t-il tort ou raison ? Je ne sais. Mais je ne sens pas un pur art de peintre. Plutôt quelque réalisation cte, l'équivalent d'une statue multicolore ou chrysé-hantine, ou encore un mélange de récitation et de nt.

Cependant, ce lyrisme reste romantique, c'est-à-dire ı pas simple observateur réaliste d'un monde donné préexistant, mais au contraire plongé en une exalta-ı créatrice, producteur de son propre réel. Les cou-; de feu lunaire d'où naissent ces cernes livides et ces tes, elles ne proviennent pas toujours, à la manière utres peintres, de météores, d'orages et de ces fenê-; subites qu'ils ouvrent dans le ciel. Déjà nous l'avions soupçonner, c'est la figure humaine qui s'illumine

elle-même comme dans *Marie-Madeleine* ou *Marie l'É-gyptienne,* qui éclaire ses alentours et le volume d'a où elle baigne tout en laissant dans le contre-jour so charmant visage refusé.

Ces deux toiles fabuleuses et brutalement nocturne sont celles où ce système de violence monochrome para employé avec le parti pris le plus strict. Une identiqu obscurité les engloutit toutes les deux, d'où sortent seu les ces deux cimes sentimentales : prière et rêve, l'un d l'autre nourris.

***

Le danger de ces procédés prodigieux c'est l'irréé pour lui-même, le contraste du sombre et du livide pou sa seule valeur de jeu, la déviation vers le fantaisiste d ce dont la raison essentielle devrait n'être que de crée une peinture psychologique laconique et dense, créatric d'un fantastique orienté.

On ne peut pas dire que Tintoret soit tout à fai exempt de cette acrobatie. Quelques fantasias, quelque gammes pour rien ont dû certainement trouver plac avant les grandes exécutions et les morceaux parfaits

Le *Baptême du Christ* qui est à la grande salle de la Scuola est moins pur que celui de l'église Saint-Sylvestre. Plus vaste, plus chargé aussi de conventions e d'accessoires, il raconte un songe surnuméraire et un peu diffus. Il déroule tout le long du Jourdain une procession de filigranes blancs, vapeurs, feux follets, simulacres humains, très différents assurément de la procession de Sainte-Ursule, mais dont les capricieuses teinte spectrales ne sont pas sans en rappeler sur un autre registre l'éblouissante gratuité. Une sorte de feu froid une lumière magique de même substance que ces fantômes descend sur la tête d'un Christ courbé et rejaillit en auréole.

'ans l'*Adoration* de San Rocco, le cortège exotique ımineux des Mages, ou bien, dans l'*Assomption*, les tres debout sous le formidable triomphe, ressemblent es squelettes transparents posés en grillage contre lumière intraviscérale. C'est la même manière, née ıe simple fantaisie pittoresque, plutôt que d'une sante et véridique concentration émotionnelle.

[ais, à l'inverse, le procédé prend un plus haut sens ıême une suprême grandeur si au lieu de ce merveil- : très arbitraire, pour un au-delà qui reste terrestre, 'emploie à exprimer en tout leur religieux pathétique ques poignants moments de la vie spirituelle et ıe de toute vie orientée vers le bien : les inévitables esses nécessairement cachées au cœur des sacrifices, aines épreuves capitales de déréliction humaine, ces ieuses défaites dont le prototype sacré nous fut of- au Vendredi Saint. De ces « scandales de la Croix » s portons tous au fond de nous quelque réduction à e taille, cachée au fond des plis de notre destin ter- re. Elle nous sera vraisemblablement un jour ou tre proposée.

*
* *

e plus beau chant de Tintoret, hymne somptueux, : funèbre et divine plainte, c'est la *Prière du Christ Oliviers*, de l'église San Stefano. Le tableau simi- : qui est à San Rocco, d'une beauté assez oratoire ıême théâtrale, paraît par comparaison d'un pitto- ue presque conventionnel.

rois plans se succèdent au tableau de San Stefano, point dans la distance mais en hauteur, et le plan érieur est celui où souffre le Christ.

l'extrémité gauche, à l'angle inférieur de la toile, s ses parties basses et strictement terrestres, quel- chose arrive au pas de course, rapetissé et mal visi-

ble en un grand lointain, quelque chose comme u
flamme de torche que le vent renverse, au-dessus d'
groupe de soldats.

Plus près de nous, des branchages devinés en u
obscurité poisseuse apparaissent çà et là par le
bords. Au cœur d'un foyer lumineux intense, d'un ja
d'orage et de soufre, nappe farouche et spectrale lo
au cœur d'une nuit bouchée, Jésus écrasé d'acceptati
et d'épouvante, prosterné ou peut-être simplement
faissé sur le sol, repose les yeux clos sur on ne sait qu
oreiller de roche et de feuillage.

L'ange porteur du calice vient à lui dans cette ter
fiante lumière. Il touche avec une douceur délicate s
pauvre front pour lui faire remarquer sa présence, o
vrir les yeux, soulever un peu son visage anéanti. Jés
est véritablement là le Christ de la sueur de sang, d
grandes angoisses agoniques, de l'âme triste jusqu'à
mort. Sans cesser de se joindre, ses mains retombent
faiblesse. Le geste est d'un incomparable pathétique,
ce Christ l'un des plus beaux de toute la peintur
L'ange apparaît tendre, pitoyable mais tenace. C
calice, il faut le boire...

Les férocités de la Passion pèsent sur Jésus, et cet
mystérieuse immensité d'opprobre que la théologie a
pelle « tous les péchés du monde ». Une double mas
monstrueuse, une crucifixion morale, préface de l'autr
L'atroce lumière soufrée porte à plein sur cette figu
unie et presque adolescente, ces yeux creux, ce c
offert, cette barbe de jeune homme, ce visage où persis
on ne sait quelle fraîcheur d'enfance. Le corps étendu
a dû longtemps trembler d'un frisson de défense aut
matique et élémentaire. Maintenant il se soumet, il s'
bandonne, il subit sans réaction un accablement int
gral, une prostration au-delà des craintes, une lassitu

ui ne tremble plus. « Mes ennemis m'ont foulé sous urs pieds. Ils ont labouré mon dos. »

Un rayon du sinistre halo tombe au premier plan sur vêtement et la joue d'un disciple dormeur. Un autre ı magnifique visage d'ahuri tend son manteau en écran ›ntre cette lumière qui le réveille. Oh ! réalisme de intoret !

Une splendeur, que cette concentration des effets, ·tte convergence de l'éclairage et des gestes : Dieu est en seul !

Peinture profonde, brutale et tendre. Il fallait une rande âme pour peindre de la sorte cette mortelle nuit.



Tous ces procédés qui si souvent ne nous parurent ı'étranges : les violences, les fougues, cette manière ite de heurts et de noir, voici donc que désormais ils couvrent leur pleine valeur expressive et leur entière ·cessité en cette rencontre d'un génie brûlant et d'une ·tion intense sur les très hautes cimes de la contempla- ›n. Nous comprenons leur force spirituelle. Nous pé- ·trons à travers ce lyrisme jusqu'à la raison psycholo- que et presque organique de sa naissance.

Comme un passionné à l'extrémité de sa passion ou sa colère s'égare et balbutie, perdant toute articula- ›n et ne s'énonçant plus que par explosions et par stes, il nous semble enfin naturel que ce peintre aban- nne toute couleur, renonce au discours normal de la inture, s'exprime avec de la fureur, des sanglots, des lairs, de la nuit, de la bave blanche.

Mais parvenus ainsi à cette étape de leur analyse, us pouvons désormais dépasser ce monde des revête- ·nts stylistiques, ou plutôt aller jusqu'au fond de leur ıs. Nous nous trouvons en face d'une des plus hautes

émotions spirituelles que puissent nous donner des peintures. Laquelle ?

VI

De longues habitudes sentimentales et techniques, des traditions stabilisées associent volontiers la peinture religieuse à certaines trouvailles du langage artistique, à certaines attitudes de sensibilité, faciles à évoquer et à décrire pour qui ne veut les voir que de très loin et comme à vue de pays.

Ou bien ce sont les formes sereines et les repos contemplatifs de la pré-Renaissance, les retraites hiératiques de la prière, les immobilités aristocratiques et un peu exsangues de l'adoration.

Ou bien encore ce chant d'héroïsme et d'emphase que chante l'art de la contre-Réforme, ces corps de demi-dieux soustraits à la pesanteur, ces yeux d'extase, ce vent d'apothéose, toute cette élégance humaine et surhumaine à la fois, cette utilisation des triomphes mythologiques, et toutes les hyperboles de l'Italie.

Ou bien, à l'inverse, la manière d'un Rembrandt intégrant le divin à une humilité intentionnellement sans prestige et pauvrement terrestre, où rien n'indique Jésus-Messie que la traditionnelle teneur de l'épisode.

Mais pour ce peintre de lyrisme et de drame religieux qu'est Tintoret, il faut changer nos attentes.

Un Christ de Tintoret, athlétique et royal comme un Christ de Rubens, en reste séparé par une certaine sorte de grandeur, quelque chose comme une immense distance d'âme. Le Christ des toiles de San Rocco montre une noblesse d'une sorte unique, qui n'est pas celle du héros ni du demi-dieu. Désarmée, abdicante, submergée en un océan d'impuissance, affreusement humiliée par l'homme et d'autant plus frappante, voici que monte

evant nos yeux une majesté qui n'est pas de l'homme. A quoi rattacher cette indéniable sensation d'infini? D'évidents détails : la structure surhumaine, une cer-ine construction carrée de la figure, une beauté ex-aordinairement régulière tendraient, au contraire, au ctice et au froid. Mais ce masque de sérénité et même repos au sein de la torture, cette volonté de faiblesse 1 sein d'une force où se cachent des indices de toute-uissance, une douce, dominatrice, paradoxale décision subir, le secret réside peut-être dans ce contraste-là. Cette transparence du divin à travers l'humain, que ubens n'a même pas esquissée, à laquelle Rembrandt est refusé, elle est là devant nos yeux. Seul peut-être, Christ des Oliviers ajoute à cette prodigieuse humi-té d'obéissance une sorte de jeunesse candide, inno-ente et désespérée.

Ainsi, les conventions d'humanité surhumaine qui em-lissent et encombrent le baroque, Tintoret les connaît, s emploie, les dépasse. Mais ce qui caractérise l'œuvre Rembrandt, cette sourde divination du Messie, cette anière indirecte et de grand effet de ne pas trahir l'in-ognito de l'Homme-Dieu, Tintoret ne l'accepte pas da-antage. Sa représentation du Christ revêt assurément ne noblesse et une splendeur de type terrestre. (Et omment veut-on qu'elle puisse être autrement?) Mais abaissement essentiel de Jésus reste comme en scanda-ux contraste avec elle. Sous la mort tragique d'un éros surhumain, à cause de ce qui s'y joint d'extraor-naire humiliation consentie, nous pressentons une assion divine. A de certains indices, nous devinons ieu en tremblant.

***

Et maintenant, nous voyons surgir une interrogation u'il faut bien finalement se poser. Indépendamment

des richesses spirituelles et de la profondeur de pensée dont il est l'interprétation et le véhicule, quelle est, somme toute, la valeur d'art et la teneur en poésie de tout cet ensemble, où technique picturale et sensibilité artistique se mêlent, comme il se doit, inséparablement ?

Au cours de la longue évolution de sa stylistique, ce très grand artiste recueille-t-il, en définitive, le bénéfice ou porte-t-il la peine de la violence avec laquelle sa vision colorée du monde opprime la nature des choses ?

Que l'on m'excuse encore de regarder d'un peu loin.

Certes, la défaveur dont le « sujet » paraît présentement souffrir en peinture, peut-être nous tente-t-elle d'associer quelque réserve et comme un début d'inquiétude à notre admiration pour ce peintre de grands sujets.

Cependant il faut s'entendre. Même dans les rêveries les plus désintéressées de toute narration, dans les jeux les plus purs de la couleur et du repos, un tableau n'est jamais que la réaction passionnée d'une sensibilité devant un moment ou un morceau du monde.

Si c'est à travers un sujet dramatique que s'exprime le mieux la sensibilité d'un peintre, ce drame fait partie de sa peinture. Il ne s'en laisse pas expulser, et nos modes et nos partis pris n'y peuvent rien.

Bien plus, il en est une partie éminemment active. Chez un peintre passionné, le sujet tire nécessairement à lui les techniques de l'expression; il les conduit, il les modèle; il leur suggère avec ruse ou candeur les déformations significatives. Il les ordonne à ses fins pathétiques.

Un Tintoret cache ainsi au fond de lui-même, plus visible à mesure que grandissent sa maîtrise et ses impatiences, un irrésistible penchant à tyranniser les formes, à les plier à un réel véhément.

omme il imposait ses décisions aux anatomies, les ngeant, les manipulant de toute manière, les soutant à ses exigences dramatiques, de même il bruta- la lumière, la fait crier, la contraint de traduire son : forcenée.

aissons-lui ce droit sur la lumière. Mais il lui arra- ainsi son ingénuité innocente, son silence paisible, don de descendre du ciel.

'e faisant, il perd l'infini. Un Vermeer, un Lorrain ccommodent d'une création donnée sans la changer, ils la savent inexhaustible. Grands artistes dociles, soumission à ce donné ne les empêche point de diri- à travers lui leurs regards sur les routes qu'ils aiment, existantes à leur œuvre d'une certaine manière et toutes tracées parmi les formes d'un univers ami. établissent entre le réel et le poétique une continuité ine. Il leur suffit pour cela de déblayer les utilités imunes, les évidences plates de la vie. Ou plutôt es-ci partent d'elles-mêmes, se connaissant indignes. nous laissent enfin seuls devant ce chemin des terres ées, désencombré grâce à eux. Nous savons qu'ils s ont ainsi ouvert sinon l'infini, du moins l'inépui- e : une création fraternelle dont la peinture qui la ète ne diminue pas les dimensions, d'une amplitude seules limitent notre fatigue, notre minceur spiri- le, notre insuffisance de communion.

andis qu'un rêve de Vermeer, ou de Lorrain, ou de tteau exprime d'une manière doucement personnelle mensité du monde, ce qu'on trouve en un drame de oret, ou une fanfare de Rubens, ou peut-être même songe de Rembrandt, il est possible que ce soit sur- leurs limitations, leurs systèmes, toutes les digues es grandes âmes.

J. Malègue.

Jean Soulairol, poëte du cœur

Je ne voudrais pas écraser Jean Soulairol en évoquant, à propos de ses *Préludes à l'Amour* [1], la poésie de Verlaine : c'est pourtant à Verlaine que l'on songe en lisant les meilleurs de ses poëmes où, dans une forme qui côtoie la prose sans trahir la musique, les thèmes de la *Sagesse* se marient à ceux de la *Bonne Chanson*.

La première partie livre le chant du poëte chrétien, exilé sur une terre de misère, attiré par l'amour de Dieu, mais rivé au péché, moins peut-être par la malice de sa nature que par les mauvais conseils d'une noire solitude sentimentale. Ainsi le Danseur qui voudrait bondir dans le ciel des Séraphins, et qui pourtant continue à danser dans le bosquet des roses cruelles et impures :

Cette âme de désir était digne des astres,
Mais le corps du danseur s'est perdu sous les flots.

Ainsi le Cyprès, dont la « solitaire douleur » est « sœur » de la sienne :

Je suis pareil à vous, entre la vie et la mort,
Entre la terre et le ciel...

Ce cœur croyant, déchiré entre la tentation de la joie charnelle et, quand celle-ci le fuit, la tentation du désespoir, une âpre et haute pensée le torture : la pensée que Dieu est là, que la Grâce et la Joie et la Force du Christ sont toutes proches, et que l'homme, par orgueil, ignorance ou sottise, refuse l'ineffable allégresse du matin de Pâques :

Le monde est un tombeau gardé par des soldats.
Et l'Ange de la Paix, nous ne le voulons pas.

La seconde partie du recueil est d'une inspiration sensiblement différente. Alors qu'il désespérait du bonheur, le poëte, dans son

1. Chez Bloud et Gay.

âge mûr, a rencontré l'âme sœur, la Béatrice parfaite, aimante et raisonnable, dont son adolescence ardente et sa jeunesse mélancolique avaient rêvé l'amour. Son chant éclate en un limpide épithalame, touchant de candeur et d'enthousiasme :

Amie au cœur profond, difficile et jaloux,
Ma veille et mon sommeil sont tout emplis de vous.
Je ne reconnais pas l'homme que je pus être...

Et c'est ici que l'on songe à la *Bonne Chanson*, car c'est le poëme des fiançailles, le cantique de l'amour honnête et salutaire, qui renouvelle l'homme et donne un sens à la vie. Seulement, tandis que Verlaine ne voyait en Mathilde que l'image de l'amour naturel et du bonheur terrestre, Jean Soulairol donne à ce thème un accent tout autre en le transposant sur un clavier plus mystique : celle qui est venue n'avait pas seulement dans les mains une espérance et une joie humaines, elle était aussi « porteuse de Dieu », elle a réveillé dans le cœur du poëte sa foi vacillante, elle l'a conduit de nouveau à la Sainte Table. En sorte que c'est une joie totale, une espérance totale qui chante dans le poëme :

C'est un fleuve d'amour qui nous porte, ô mon Dieu,
Vers l'éternel foyer dont vous êtes le feu...
Délivrez-nous, Seigneur, de toute ombre qui passe,
Afin que notre amour, ô Soleil des soleils,
Soit digne tout entier des immortels réveils.

J'avoue avoir lu avec beaucoup de plaisir ce recueil, malheureusement alourdi de négligences et de prosaïsmes, mais où le sentiment, absolument sincère, trouve souvent la note juste qui le suggère. Le dernier poëme :

... O toi qui es du pays
Qui vit errer le grand Meaulnes,

est, au point de vue de l'art, le mieux réussi

P.-H. S.

Rainer Maria Rilke, par Robert Pitrou [1]

Il y a douze ans que Rilke est mort (29 décembre 1926) et son nom ne demeure connu que de bien peu de monde, après tout, sur la terre. Mais ce nom même est devenu comme un signe de reconnaissance, comme je ne sais quel mot de passe. Ceux qui aiment Rilke, quelque chose mystérieusement les assemble. Il suffit qu'entre eux, même s'ils s'ignoraient l'instant d'avant, le nom de Rilke soit prononcé, pour qu'ils échangent aussitôt ce regard où s'atteste une fraternité.

L'excellente étude de Robert Pitrou va permettre enfin au plus grand public d'entrer dans cet univers rilkéen, et d'en découvrir la grandeur. Il faut bien dire que Rilke est un auteur difficile; sans guide, à travers son œuvre, nous courons le risque de nous perdre, telle page peut nous déconcerter, nous orienter à contre-sens si nous ne savons retrouver ailleurs tel autre texte qui lui procure sa vraie lumière. Ce que nous apporte le livre de Robert Pitrou, c'est ce fil d'Ariane justement. Maintenant nous sommes assurés de pouvoir nous avancer sans erreur; maintenant s'éclaire ce visage secret, maintenant devient intelligible jusqu'au fond, et dans ses cachettes elles-mêmes, le message du disparu.

Les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, si beaux qu'ils soient, gardons-nous en effet de les tenir pour son dernier mot. Témoignage d'une inquiétude, mais non pas encore de sa vérité plénière. Lorsque Rilke les a écrits, il était en route seulement; et Rilke n'est pas de ces cœurs qui se satisfont de leur tourment et qui trouvent leur volupté et le repos de leur faiblesse dans l'adoration de ce qui les rend incertains. Seul existe, aux yeux de Rilke, dans sa noblesse et dans toute sa hauteur de créature pensante, l'homme qui jusqu'à la fin « ne cesse pas de choisir et de pouvoir... »

Le choix de Rilke, ce fut de se rendre docile aux objurgations muettes de la création. Déjà, dans son *Annonce aux bergers*, il avait fait parler l'étoile de la Crèche : « O les sombres regards, les sombres cœurs, les destins nocturnes qui vous remplissent ! Bergers, comme je suis seule en vous ! » Non, chez lui elle ne serait pas seule cette lumière d'annonciation. Savoir se rendre « transparent »... Les objets, toutes les choses créées nous parlent sans trêve.

1. Albin Michel.

Les choses, avait écrit Schiller dans une page admirable et presque nconnue, sont « en éternelle harmonie avec elles-mêmes; elles sont e que nous fûmes, ce que nous devons à nouveau devenir... Elles eprésentent notre enfance perdue ». Réalités immobiles et qui ependant nous font signe, simplement par le fait de leur existence, le « leur grande bonne volonté ». La matière créée touche au Créa-eur; elle est, par rapport à lui, distincte certes, mais émanante; lle n'est pas séparée; elle n'est pas rebelle; elle ne dispose pas de ette liberté redoutable qui nous a été accordée. La vie qui bat en lle, l'ordre cosmique auquel elle obéit, appartenance à Dieu, obé-lience immédiate, paix suprême. Si Rilke aimait tant le Povellero l'Assise, c'est qu'il partageait ce don franciscain, cette communion vec l'univers, les eaux, les arbres, les rochers; « suspendues au œur de Dieu, disait-il, les choses ne l'ont pas quitté »; « et nous i'avons qu'à être là, mais humblement, mais instamment, comme a nature est là, acquiesçant aux saisons... »

Ainsi Rilke a voulu faire de sa vie une offrande, un consente-nent. Consentement à la beauté et tout aussi bien et tout égale-nent, à la souffrance. Lorsque Valéry vint le visiter dans ce « très etit château, terriblement seul », il se sentit frémir un peu devant cette transparence d'une vie trop égale qui, à travers les jours lentiques, laisse voir distinctement la mort ». Mais ce qui donne Valéry cette crainte, cette envie de fuir, Rilke au contraire lui ait face et l'accueille. Lorsque la mort arrive sur lui il refuse, des nédecins, ces « calmants » qui l'eussent engourdi, l'empêchant 'être encore, et jusqu'à la seconde ultime, présent à soi-même, au nonde et à Dieu. Dieu, c'était pour lui l'informulable, l'inconnais-able, mais le lieu, enfin, de l'éternelle présence. « Je ne veux pas voir où tu es, avait-il dit dans son *Livre d'Heures*... Je n'en mar-ie pas moins sans cesse vers toi, de toute ma course. »

Il avait composé jadis un recueil intitulé *Avent*, en l'honneur de cette nuit d'hiver, indépendante par-dessus les siècles, et qui, par arrivée en sus de cet Enfant, a d'un coup égalé, dépassé en valeur somme de toutes les autres puissances ». Nous qui embrassons ijourd'hui d'un seul regard son existence, nous la voyons s'or-onner en effet tout entière en figuration d'un Avent. « Je suis une ule attente... » Il attendait, il montait, d'années en années, mêlé « ce grand apaisement des choses qui ne se hâtent vers rien ». Il vait, comme écrit Pitrou, qu' « en cette vie nous ne percevons ie le bruissement de la grande Source à laquelle seuls peuvent oire les morts ».

Henri Guillemin.

THÉATRE

M. Jean-Louis Barrault présente sur la scène de l'Atelie
une très intéressante rétrospective : de l'âge des *Moralité*
légendaires à l'expressionnisme d'après-guerre. Pourquo
regretter l'expérience ? Le *Hamlet* de Jules Laforgue, c'es
la tragédie de Shakespeare lue par Hamlet après sa conve
sion à l'humour. L'adaptation de M. Charles Granval es
fort intelligente et sauve la spontanéité de l'ironie qui es
sans doute le secret de cette œuvre; l'ironie risque toujour
de paraître apprêtée : elle est ici la seconde nature de Ham
let, le principe vital d'un second Hamlet. Il y a là un jeu
profond qui éclaire la comédie transfigurée par la tragédie
c'est tout à fait autre chose qu'une parodie. Les personna
ges de Laforgue ne sont pas des caricatures : ce sont le
personnages de Shakespeare devenus doubles. L'humou
accuse une dissymétrie que l'œil ne voit pas. C'est tou
autre chose que l'esprit de M. Jean Cocteau : on est pour
tant obligé de penser que ceci est venu après cela.

Souhaitons que cet *Hamlet* reste au répertoire de M. Jean
Louis Barrault que l'on verrait volontiers dans l'autre *Ham*
let. Ce vœu ne s'étend pas à *La faim*, action dramatiqu
tirée du roman de Knut Hamsun. Certes, l'adaptation, l
mise en scène et le jeu de M. Jean-Louis Barrault sont d
l'excellent travail. On peut faire confiance à un homme d
théâtre capable de pareille réussite. La question est de sa
voir si *dramatique* et *théâtral* coïncident toujours exacte
ment. Il y a un drame de la faim indépendamment des dra
mes que la faim peut provoquer; il y a un drame de l'esto
mac qui a faim indépendant des vols, crimes, etc... que l
faim suggère : en un mot, il y a un drame biologique d
la faim indépendant des drames de la volonté, dont la fain
est la cause. Ce drame sans action dramatique est-il théâ
tral ? Le roman de Knut Hamsun est poignant : quelle peu
être la transposition scénique de cet extraordinaire docu
mentaire ? Une vision délirante du monde, un cauchema
dansant, c'est-à-dire un spectacle qui peut, à la rigueur
être supportable pendant trois ou quatre tableaux. Tant qu

'affamé pense l'univers extérieur, le metteur en scène a quelque chose à exprimer; dès qu'il pense son propre cas, tout ce que l'auteur lui fait dire est nécessairement littérature.

Une autre jeune compagnie bien sympathique est celle du *Rideau de Paris.* Son erreur est moins suggestive que celle de M. Jean-Louis Barrault, beaucoup moins grave que celle du *Rideau gris* jouant *Claire-obscure.* Le reportage impérial de Mmes Favre et Coline, *Isabelle d'Afrique*, apprend quelque chose au spectateur moyen qui ignorait Isabelle Eberhardt. Comme le théâtre n'est pas fait pour instruire le spectateur, ce mérite de leur pièce n'est pas d'ordre dramatique : c'est tout de même un mérite. Si l'on ajoute que le spectacle est bien présenté et les images fort jolies, il sera honnête de reconnaître que personne ne doit s'ennuyer au Théâtre Montparnasse. Il s'agit pourtant de savoir si le rôle des jeunes troupes est de monter des œuvres qui pourraient normalement être jouées au Théâtre Antoine ou à la Porte Saint-Martin.

Comment le reportage historique peut-il devenir du théâtre? La réponse de Mmes Favre et Coline n'est pas douteuse : en présentant de belles images à l'occasion d'un cas psychologique. « Isabelle d'Afrique » est le type de l'être qui va jusqu'au bout de lui-même; sa personne se confond avec une passion et cette passion se purifie en une logique. Malheureusement, il y aura toujours un malaise autour d'une actrice qui joue sous le nom d'un personnage réel, autour d'un dialogue inventé entre des personnages qui ne le sont pas, autour de scènes où nous savons la vérité et la fiction mêlées. L'histoire ne devient peut-être théâtrale qu'au moment où, par la présence d'une idée, elle est elle-même transformée en théâtre, où, par suite, les personnages vivants sont eux-mêmes et plus encore : telle semble être, au moins, la leçon de Shakespeare. Isabelle d'Afrique est-elle cet amour de l'Afrique chanté par Paul Claudel dans le *Soulier de satin*? Dans la mesure où, très honnêtement, Mmes Favre et Coline restent près de l'histoire, elles s'écartent de l'acte « poétique » qui aurait opéré la transposition théâtrale. Le thème de la colonisation aurait alors été autre chose qu'un problème : un mystère. Le problème nous maintient sur le plan du reportage historique : le mystère

nous élève à celui de la tragédie historique. La conversion d'Isabelle à l'Islam eût été alors le centre de l'œuvre : c'est cela, semble-t-il, qui permettrait de dépasser la psychologie et d'atteindre ce mystère d'union que représente la colonisation. Quant à savoir si une telle conversion n'est pas la négation de la colonisation, c'est une autre question qui, d'ailleurs, se pose en marge de la destinée absolument exceptionnelle d'Isabelle Eberhardt.

HENRI GOUHIER.

CINÉMA

Entente cordiale. — Les Hauts de Hurle-Vent

Entente cordiale est au cinéma ce que les toiles du musée de Versailles sont à la peinture. Dans un ouvrage d'histoire, le talent d'écrivain est une qualité éminemment souhaitable, mais néanmoins accessoire; la peinture d'histoire, qui compte quelques chefs-d'œuvre, vaut surtout par sa valeur d'évocation et par sa vérité; quant aux films historiques, eux aussi ne relèvent du jugement esthétique que de façon secondaire.

M. Gance, avec son *Napoléon*, avait eu naguère la prétention de se situer du côté de Michelet et de Victor Hugo. M. Marcel Lherbier est plus modeste : il ne veut être qu'un historiographe officieux et conformiste. Il s'est entouré de toutes les garanties de succès. Son film *Entente cordiale*, dont on ne discutera pas l'opportunité, est inspiré de l'ouvrage du biographe à la mode M. André Maurois, académicien; les dialogues sont l'œuvre de M. Abel Hermant, académicien (anglophile à la Jacques-Emile Blanche). Grâce à M. Abel Hermant, le français tel qu'on le parle dans le film est *même* correct, ce qui n'est pas banal.

Enfin, les acteurs — tous comédiens de réputation sûre — ajoutent à l'éclat du film. Une fois de plus, Mme Gaby Morlay joue la reine Victoria et tend décidément à devenir vis-à-vis du personnage de la souveraine ce que fut naguère M. Drain pour celui de Napoléon. M. Victor Francen a trouvé dans l'évocation d'Édouard VII le premier bon rôle de sa carrière. Et il y a un Delcassé si ressem

blant, un Loubet si « criant de vérité » qu'il semble vraiment superflu que M. Abel Hermant fasse dire par leurs interlocuteurs : « Bonjour, monsieur Delcassé » ou « Tiens, voici M. Loubet ! »



Nous devons à M. Raymond Bernard un film qui s'intitule *Les Otages*, film qui a beaucoup moins de prétention que celui de M. Marcel Lherbier et qui pourtant est beaucoup moins supportable. Il est des scènes de cette bande qu'un spectateur tant soit peu délicat ne pourra voir sans haut-le-cœur. Le manque de tact, la lourdeur, la vulgarité n'ont pas ici l'excuse de la truculence ni même celle du réalisme. S'indigner à propos de cette « production » serait sans doute lui donner une importance qu'elle n'a pas. Pourtant on parlait tout à l'heure d'opportunité à propos d'*Entente cordiale*. Il nous paraît particulièrement inopportun que *Les Otages* soient projetés en ce printemps 1939. Et que cela soit, quel bel argument contre la censure en général et celle de M. Sée en particulier !



Avec *Les Hauts de Hurle-Vent*, nous retrouvons le cinéma. Disons tout de suite qu'en même temps nous retrouvons un spectacle qui n'est pas fait pour tous les yeux ni, surtout, pour tous les esprits. (Mais est-il bien nécessaire, à vrai dire, de faire cette réserve, puisque, hormis dans certaines salles, il est extrêmement rare que *tous* les films qui composent le spectacle soient sans reproche du point de vue éthique ?)

Les Hauts de Hurle-Vent, voilà une œuvre de premier ordre, un film qui laissera une trace dans la mémoire. Les admirateurs de l'ouvrage littéraire auront beau jeu de chicaner cette réalisation, dont la réussite paraît paradoxale. Notons qu'en France, pays ou le livre occupe une tout autre place qu'aux États-Unis, le roman souffre ordinairement beaucoup de ses versions filmées : on en a eu des exemples nombreux cette saison, avec le *Quai des Brumes* et *Tradition de minuit* de Mac Orlan, avec *Hôtel du Nord* de Dabit.

Or *Les Hauts de Hurle-Vent* paraissent être, du premier abord, le type même du faux « bon sujet de film », car la puissance d'incantation du poëte est telle que, par son art d'écrivain, il impose au lecteur la vision même, la vision hallucinante des scènes qu'il décrit. Le récit suffit à l'évocation parfaite de l'atmosphère et des personnages du drame et il semble que toute intervention d'un tiers entre le créateur et le public ne puisse que rompre le charme.

L'illustration d'un livre n'est-elle pas une aventure dont les difficultés croissent dans la mesure même où l'ouvrage est réussi ?

Je ne sais guère de grandes œuvres littéraires auxquelles des images, même, ou surtout, dues à de grands artistes, ne soient pas plus une gêne qu'une aide pour le lecteur.

On notera d'ailleurs que les cinéastes français ont plus de chance dans l'adaptation d'œuvres littérairement médiocres que lorsqu'ils ont plus d'ambition.

Un film comme *Les disparus de Saint-Agil* est sans conteste bien plus réussi que les moutures tirées des romans de Mac Orlan ou de Dabit. Et on tremble chaque fois que, périodiquement, nous est annoncée une version cinématographique du *Grand Meaulnes*.

En assistant à la représentation des *Hauts de Hurle-Vent*, on est d'ailleurs frappé de la fidélité profonde des auteurs du film envers l'œuvre d'Emilie Brontë et on ne peut s'empêcher de la comparer aux prétentions de nos réalisateurs français, qui au nom des prétendues exigences techniques de leur art, dénaturent paisiblement les ouvrages au point de n'en guère conserver que le titre et le nom de l'auteur, deux atouts indispensables à la réussite commerciale de l'opération.

L'humilité du transcripteur des *Hauts de Hurle-Vent* est sans doute un luxe que seul peut se permettre un homme en pleine possession de son métier. C'est un signe de maîtrise que d'accepter les servitudes sans effort apparent. Au théâtre, tant d'auteurs ont répudié la règle des trois unités, puis la coupe en actes, non pas en réaction contre l'académisme, mais par impuissance honteuse!

Les soi-disant exigences techniques du cinéma, dont se targuent tant de jeunes prétentieux, masquent souvent, et masquent mal, l'absence de culture et l'absence de métier. Des hommes qui ne sont ni artistes ni artisans sont acculés à des extravagances auxquelles n'a nul besoin d'avoir recours un réalisateur de la classe de celui des *Hauts de Hurle-Vent*.

D'ailleurs, si ce film, dont la réussite paraît parfois miraculeuse, ne vient jamais s'interposer entre Emilie Brontë et nous, c'est évidemment grâce à la discrétion du cinéaste — et de ses interprètes dont aucun n'appartient à la catégorie « star ». Mais c'est aussi parce que le génie de la créatrice est trop impérieux pour laisser le lecteur s'égarer un instant, et qu'au-delà de la mort, il s'est imposé avec une irrésistible autorité. Il existe en français deux traductions excellentes de ce livre qui pouvait paraître intraduisible, celle de Delebecque et celle des Lacretelle; il en existe maintenant une traduction filmée qui est admirable. Le poëte doit bien avoir sa part dans cette chance persistante.

PIERRE VILLOTEAU.

Le Gérant : E. AUBIN. — Imp. E. AUBIN ET FILS, LIGUGÉ (Vienne)